

REVUE HEBDOMADAIRE

Le Monde Illustré

# Album Universel



L'Hon. L.-P. BRODEUR,  
Ministre de la Marine Canadienne

DANS CE NUMERO

- Etrange conseil. . . . . L. d'ORNANO
- Echos de partout. . . . . P. d'ESMORIN
- Les "Julien" de nos jours. . . . . abbé SERPAGGI
- Nouvelle: Le IVe Commandement. . . Charlotte DUBOS
- Nouvelle: Au fond de la coupe. . Mme Anna ROBINSON
- Nouvelle: La revanche du grand pin. . A. VILLANDRAY
- Nouvelle: Ruine de fleurs. . . . . Eugénie MARIE
- Nouvelle: Vingt-cinq ans après. . Mme Anna ROBINSON
- L'Ouest Canadien. . . . . X\*\*\*
- Pour nos lectrices. . . . .
- Trois pages humoristiques. . . . .
- Pour nos jeunes amis. . . . .
- La cuisine de Madame. . . . .
- Les grands musiciens. Poésies. Variétés, etc. . . . .

HORS TEXTE : Le Canada pittoresque ; Nos gravures d'actualité.

FEUILLETONS : Le Chien d'or ; Robinson Crusoe.

MUSIQUE : Chant, Sur la grève, Léo Sachs ; Duetto : piano, G. Rinck ; Romance sans paroles: piano, A. Duvernoy ; La Maladetta: piano, Paul Vidal.

1884

1907



J.J. Henkel



# Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de



## Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie**, 18, Place Jacques-Cartier

# PIANO PIANOLA

RÉUNISSANT dans un seul instrument de peu de volume un piano droit de premier ordre et un PIANOLA MÉTROSTYLE.

Comme apparence extérieure, il ressemble aux autres pianos. Il peut être joué avec les doigts de la façon ordinaire.

Mais, ce qui est le plus important, il contient à l'intérieur un PIANOLA MÉTROSTYLE complet — la dernière et la meilleure de toutes les machines automatiques jouant du piano.

Le changement du jeu à la main au jeu par le PIANOLA ne prend que le temps nécessaire pour repousser un panneau sur le devant du coffre et pour insérer un rouleau de musique perforé. Il n'y a rien à placer devant le clavier, car le mécanisme du PIANOLA est compris dans l'espace intérieur du Piano jusqu'ici inoccupé.

L'ÆOLIEN COMPANY, de New-York, (au capital de 10 millions de piastres,) a acheté les quatre manufactures de pianos suivantes, et fabrique maintenant ces pianos avec le PIANOLA MÉTROSTYLE, en dedans, offrant ainsi à ses clients un choix unique au monde.

WEBER, N. Y. — \$900 ET \$1000

WHEELOCK, N. Y. — \$700

STECK, N. Y. — \$800

STUYVESANT, N. Y. — \$600

Termes de paiement faciles, si on le désire. NOUS PRENONS TOUTES SORTES D'INSTRUMENTS EN ÉCHANGE. Venez les voir, même si vous n'avez pas besoin d'acheter.

SEUL AGENCE

## NORDHEIMER PIANO AND MUSIC CO., LIMITÉE

Facteur du PIANO NORDHEIMER, et représentant les PIANOS STEINWAY, PRATTE, KRANICH & BACH, MARSHALL ET WENDELL, les PIANOLA-MÉTROSTYLE, L'ÆOLIEN ORCHESTRELLE, les PIANOS - PIANOLAS, ETC.

589, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTREAL

# L'incandescence par le Pétrole

Bec complet avec verre, manchon et mèche.



PRIX :

\$3.00

LE BEC PEERLESS à incandescence par le PÉTROLE se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile : plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation : une pinte de pétrole en 19 heures.

Même intensité que le Gaz incandescent.

Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gas Light Co. Ltd.

319, Boulevard St-Laurent, Montréal.

# Solution de Bisphosphate de Chaux DES FRÈRES MARISTES

32 ANS DE SUCCES

Cette solution est un excellent fortifiant : elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats ; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les



maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Bisphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES



PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les États-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.  
Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine Ouest Coin St-Urbain

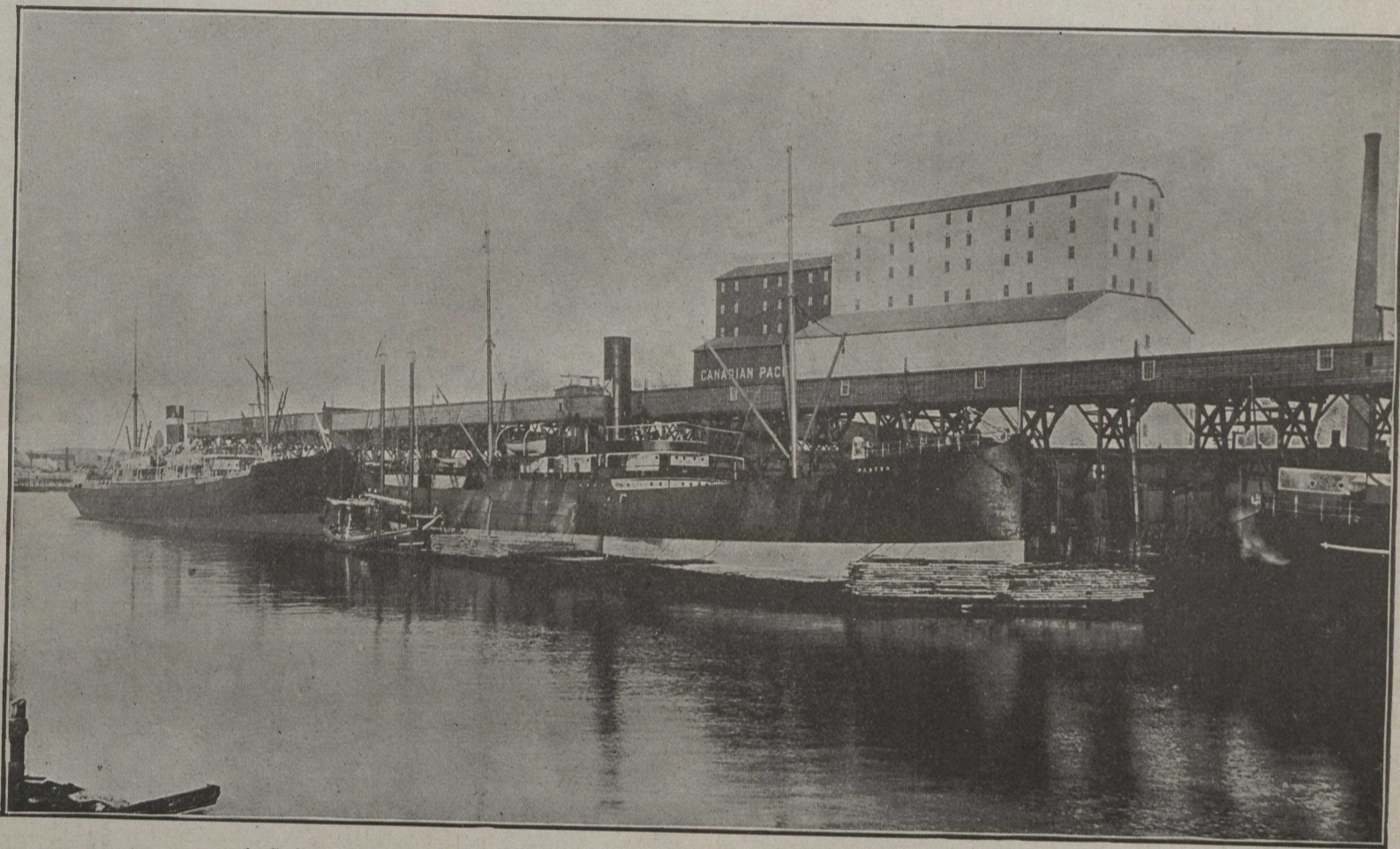
Bureaux de la Rédaction: les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

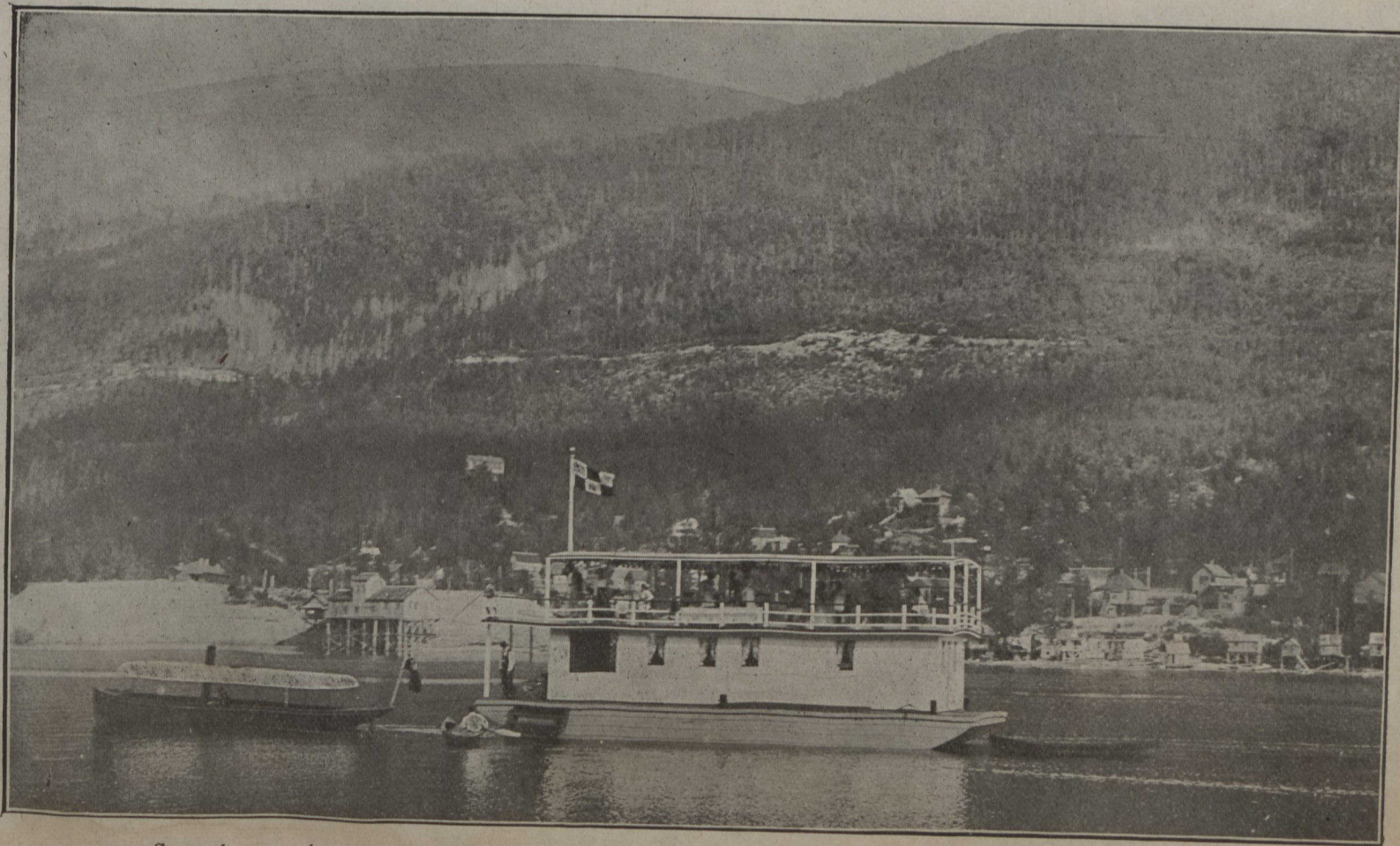
Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE CANADA PITTORESQUE



A Saint-Jean, Nouveau-Brunswick: Elévateurs pour grains, appartenant au C. P. R.



Steamboat-maison, appartenant au C. P. R., et naviguant sur un des lacs de la Colombie Anglaise.



## NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ

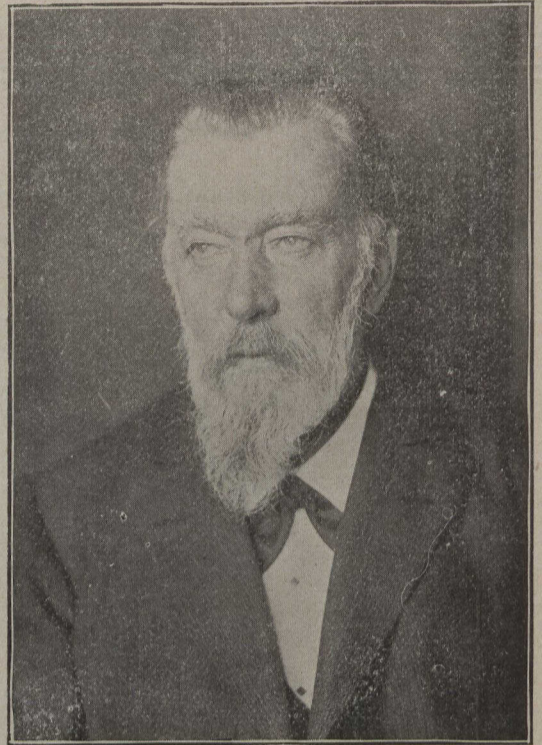


Feu le capitaine **EUGENE DESNOYERS**, décédé à Montréal le 20 janvier 1907.

D'après photo. Laprès et Lavergne, 360 rue St-Denis, Montréal.



**S. M. MOHAMMED-ALI-MIRZA**, le nouveau Schah de Perse, en costume officiel.



**WILHELM JENSEN**, célèbre écrivain allemand, dont on vient de célébrer le 75<sup>e</sup> anniversaire.



**LONDRES SOUS LA NEIGE** : Au fond, on entrevoit, de Ludgate Hill, la fameuse cathédrale de St Paul.



**JEUNES FILLES PARSIS**, (caste noble de l'Inde), se livrant à un jeu national. Ces jeunes filles sont de pure race Aryenne.



**EN CHINE** : Un aveugle vendant des sucreries dans les rues de Pékin.



**EN CHINE** : Un gardien du temple de Tien-Tsin.



**EN CHINE** : Raccordeur de pipes à Shanghai.



XXIIIème ANNEE, No 1189 — Sommaire

Etrange conseil, par L. d'Ornano — Echos de partout, par P. d'Esmorin — Les "Julien" de nos jours, par l'abbé Serpaggi — Nouvelle: Le IVe commandement, par Charlotte Dubos — Nouvelle: Au fond de la coupe, par Mme Anna Robinson — Nouvelle: La revanche du grand pin, par A. Villandray — Nouvelle: Ruine de fleurs, par Eugénie Marie — Nouvelle: Vingt-cinq ans après, par Mme Anna Robinson — L'Ouest Canadien, par X\*\*\* — Pour nos lectrices — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — La cuisine de Madame — Les grands musiciens — Poésies, variétés, etc.

Hors-texte: Le Canada pittoresque; Nos gravures d'actualité.

Feuilletons: Le Chien d'Or—Robinson Crusoe.

Musique: Chant, Sur la grève, Léo Sachs — Duetto, piano, G. Rinck — Romance sans paroles, piano, A. Duvernoy — La Maladetta, piano, Paul Vidal.

FETES RELIGIEUSES

Samedi 9, S. Cyrille d'Alexandrie, év., conf. et doc.  
Dimanche 10, Quinquagésime.  
Lundi 11, S. Adolphe, évêque.  
Mardi 12, Notre-Dame de Lourdes.  
Mercredi 13, Les Cendres, (commencement du Carême).  
Jeudi 14, S. Valentin, prêtre et martyr.  
Vendredi 15, SS. Faustin et Jovite, martyrs.

Nouvelle Lune, le 12, à 0 heure 49 minutes du soir.

CHRONIQUE

ETRANGE CONSEIL

Mon ami Nitouche est un brave Montréalais qu'une existence de labeur a assagi. Père de famille affectueux, je le crois incapable de faire du mal à une mouche. Avec cela Nitouche est Canadien-français jusqu'aux moelles, patriote convaincu, bref, une bonne pâte de citoyen imbu de sentiments humanitaires.

Aussi, chaque fois qu'il me rencontre, me fait-il part de théories nouvelles qu'il a puisées dans des livres de sociologie, ou qu'il a forgées de toutes pièces, dans son désir d'améliorer le sort de ses semblables.

La placidité de Nitouche est telle qu'il faut quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui blesse profondément la droiture de ses convictions, pour que, comme l'on dit, sa bile s'échauffe.

Or, samedi dernier, Nitouche m'aborda, comme il était encore sous le coup d'une agitation insolite. Dès que nous eûmes échangé les civilités d'usage, selon une habitude qu'il a contractée envers moi, notre homme narra, à peu près en ces termes, la cause de son chagrin:

—Il vous a plu récemment de dauber sur l'immigration française, que ne le faites-vous sur l'autre, si redoutable, qui tend à anéantir la race canadienne-française?

J'allais risquer une observation, mon interlocuteur ne m'en donna pas le loisir. Enflant la voix, il poursuivit:

—Oui, c'est sous l'écume nauséabonde de l'Europe, dont on a remué les bas-fonds, que l'on veut submerger ce pays... Inutile de protester, tous, nous en avons journellement des preuves. Tenez, pas plus tard que tantôt, pour un de ces mécréants d'importés, il m'a fallu violenter ma conscience, faire oeuvre d'égoïste. Et je l'ai fait sciemment, après une pénible lutte morale de quelques instants.

Nitouche était remonté jusqu'au dernier cran, je le laissai aller.

—Du reste, ajouta-t-il, voici en quelles circonstances. Je venais de rentrer chez moi; on sonne; j'ouvre. En un anglais atroce, sans préambule, le jeune quidam qui me dérangeait me demande cinq cents. Vanité à part, j'avoue être plutôt charitable, cependant, je tiens à faire le bien avec discernement.

Donc, je devisage l'individu: vingt-deux à vingt-trois ans, de belle carrure mal mais chaudement vêtu. Alors, lui dis-je, pourquoi ces cinq cents? Ne sais-tu pas qu'il est défendu de mendier?"

—C'est pour pouvoir coucher dans une maison, ce soir, répond l'infortuné.

—Va au refuge de nuit, on t'y accueillera gratis.

—On y demande cinq cents, et... bredouille-t-il, en un langage trop panaché pour que je comprenne le reste de la phrase.

Néanmoins, soupçonnant du louche, je presse le jeune homme de questions:

—Es-tu sujet britannique? lui demandai-je.

—Non.

—D'où viens-tu?

—De Grèce.

—Qui t'a conseillé de venir au Canada?

—Un monsieur...

—Pourquoi ne travailles-tu pas?

—Tu es jeune, fort... Il y a de la neige à pelleter, du travail partout pour les manoeuvres.

—Que comptes-tu faire?

—Je veux cinq cents pour me loger.

—Tu mens. Ces cinq cents, tu les veux pour manger, paresseux que tu es, puis il t'en faudra cinq autres... Tu mendies.

Et le jeune Grec, qui n'aurait pas dû quitter le sol de la Thessalie, du Péloponèse ou de la Béotie, aux figues mielleuses, aux raisins succulents, où la vie est pour rien, s'efforce de m'expliquer qu'il est arrivé en Canada avec quelque argent, vite dépensé.

Un moment je m'apitoie et vais faire l'aumône à ce gueux, cependant, comme un éclair de révolte luit dans son regard, je me ressaisis et trouve le sujet à point pour mettre en pratique une de mes récentes théories.

—Va, lui dis-je, bouscule un gros policeman, Il t'arrêtera, cela fera ton affaire. Tu seras logé, chauffé et nourri par les contribuables.

Le Grec hésite. Tu ne veux pas de cet expédient... Eh bien! fais-toi arrêter pour vaga-

bondage au poste central de la police. Si l'on t'éconduit, brise devant l'autorité une glace coûteuse, une glace de magasin riche, une lampe à arc, ou ce que tu voudras et, je te l'assure, la justice finira par t'héberger...

Sur ce, le sujet du roi des Hellènes détale, certain qu'il a devant lui un sans-coeur doublé d'un anarchiste. Et moi, paisible citoyen que les taxes accablent, je songe au mal qui ronge ma patrie, je songe à ce misérable, et je souhaite qu'il suive mon conseil, je souhaite que des milliers d'autres pauvres hères de son acabit: Juifs, Turcs, Levantins, Galliciens, Slaves, etc., etc., échoués en Canada, y crevant de misère, parce qu'ils n'ont pas envie de travailler, parce qu'ils ne conviennent pas au milieu où on les a attirés, se portent à des actes répréhensibles, afin qu'on les arrête, afin qu'on les rapatrie conformément à notre nouvelle loi sur l'immigration.

Ainsi, le Canadien payera pour se procurer l'avantage de voir de vilâmes binettes, il payera pour les nourrir en des prisons qui regorgeront, et il payera encore pour se débarrasser des dites binettes. Mais... il s'en débarrasserait enfin, si mon conseil était suivi...

D'entendre ce cher Nitouche raisonner de la sorte j'étais abasourdi. En vain je tentai de lui persuader que ses propos étaient outranciers, à même de lui causer des ennuis, il les soutint mordicus.

L'heure de mon bureau ayant sonné, je quittai mon ami, philanthrope à sa façon, et je vous laisse libre de juger comme il vous plaira la conversation que j'eus avec ce mouton enragé, trop patriote pour voir périr sa race sans regimber.

L. d'ORNANO.

L'HON. LOUIS-PHILIPPE BRODEUR

Ministre de la Marine et des Pêcheries (1)

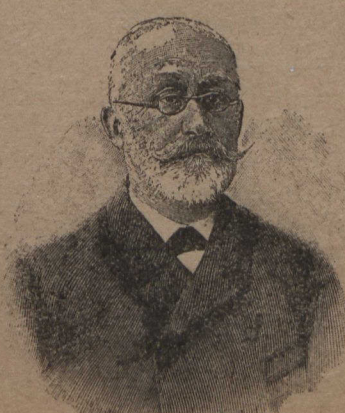
Né à Beloeil, le 21 août 1862, du mariage de Toussaint Brodeur, patriote de 1837, et de Justine Lambert. — Reçut son éducation au collège de St-Hyacinthe. — Admis à la pratique du droit en 1884. — A collaboré à différents journaux. — Nommé président suppléant de la Chambre des Communes, août 1896, et élu président, le 6 février 1901. — Le 19 janvier 1904, il fut assermenté comme ministre du revenu de l'Intérieur. — Nommé, le 6 février 1906, ministre de la Marine et des Pêcheries, en remplacement de feu l'hon. R. Préfontaine.—Elu député de Rouville aux élections générales de 1891. — Réélu en 1896, 1900 et 1904. — Catholique. — Résidence, Ottawa. — Libéral.

AVIS — Notre rédacteur en chef, M. L. d'Ornano, prie les personnes qui avaient accoutumé de lui écrire à l'Album Universel de vouloir bien, désormais, adresser leurs lettres à sa résidence privée, 31 rue Saint-Christophe, Montréal.

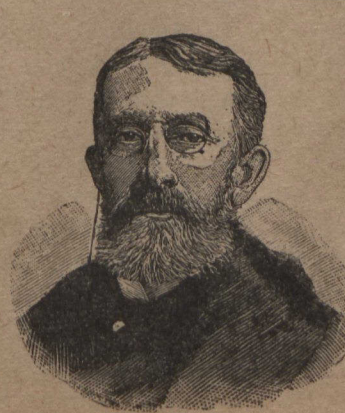
(1) Portrait d'après photo. J. A. Dumas, 460 rue St-Denis, angle Sherbrooke.



SIEGFRIED WAGNER, fils de Richard Wagner, éminent chef d'orchestre.



Le comte BALLESTREM, ancien président du Reichstag récemment dissout.



M. ANDREW WHITE, ambassadeur des États-Unis en France.



VICTORIEN SARDOU, promu Grand Croix de la Légion d'honneur.



## Echos de Partout

—A Lagos, ce mois-ci, pour des manœuvres, se réunira la plus puissante flotte de guerre qui se soit jamais vue. On le devine, cette flotte battra pavillon anglais. Les escadres britanniques qui se réuniront à Lagos, sur les côtes d'Espagne, seront celles que l'Angleterre entretient dans l'Atlantique, la Manche et la Méditerranée. Le chiffre total des unités de combat qui se réuniront alors, est bien fait pour prouver la puissance maritime de la Grande-Bretagne; il comprend: cuirassés, 30; croiseurs, 16; avisos, 14, etc. Navires qui offrent un tonnage de 631,725 tonnes. Ajoutons que la marine anglaise de guerre dispose en outre d'environ 1,000,000 de tonnes dispersées de par toutes les mers du globe; que le tonnage total de la marine militaire française est de 703,331 tonnes; et celui de la marine allemande de 525,734 tonnes. Ce n'est donc pas encore demain que les marins de Guillaume II pourront anéantir facilement les armées navales combinées de l'Angleterre et de la France...

—Sous l'égide de l'église anglicane de la métropole britannique, se poursuit l'émigration d'enfants du Royaume-Uni, à destination du Canada.

—Aux États-Unis, la série des sanglantes catastrophes de chemins de fer se continue, avec une fréquence désespérante.

—L'attitude ferme des catholiques français, dont M. le sénateur Delahy s'est fait le porte-paroles au Sénat français, donne à réfléchir au gouvernement de la République. Grâce à la noble attitude de nos coréligionnaires et cousins d'outre-mer, bientôt, dit-on, ils pourront jouir en paix d'une juste liberté religieuse, les récentes lois de séparation devant être amendées.

—La vague de froid intense dont nous avons souffert cet hiver ne s'est pas arrêtée sur ce continent. En effet, en France, en Allemagne, l'hiver 1906-1907 se fait sentir plus rudement qu'une trentaine de ses prédécesseurs immédiats.

—A Kingston, Jamaïque, bien que de légères secousses sismiques se fassent encore sentir de temps en temps, la reconstruction de cette ville se poursuit tranquillement.

—En janvier dernier, M. Anatole Le Braz, barde breton, a donné à Montréal et à Québec quelques conférences touchant sa province natale. M. Le Braz, dont le verbe et le talent ont été très goûtés, voyage sous les auspices de l'Alliance Française.

—Le 22 janvier, de fortes secousses de tremblement de terre se sont fait sentir en Italie; simultanément: le Vésuve, le Stromboli, l'Étna, ont donné d'inquiétants signes d'activité.

—A St-Petersbourg, le fameux "dimanche rouge" russe a été commémoré cette année par des grèves qui furent déclarées au moment des



M. PHILIPPE CROZIER, ancien chef du Protocole, vient d'être nommé ambassadeur de France à Vienne.

plus grands froids de l'année. Inutile d'ajouter que de nombreuses arrestations furent opérées.

—Certains de nos politiciens, entre autres le sénateur H. Logan, ont mis la question du tarif préférentiel anglais sur la sellette. Ces messieurs, réunis en comité, non officiel, ont finalement décidé de remettre à plus tard leurs suggestions d'économistes.

—A la suite de l'incident Swettenham-Davis, dont nous vous entretenions la semaine dernière, Son Excellence le gouverneur de la Jamaïque, M. Swettenham, aurait démissionné. La correspondance que ce fonctionnaire échangea avec l'amiral américain ayant été publiée, M. Swettenham se serait vu dans la nécessité de demander sa mise à la retraite. Pour plaire à nos voisins, il n'est rien que les Anglais ne tentent de faire...

—On prétend qu'une dépêche, par télégraphie sans fil, aurait été expédiée en janvier, du sommet de la tour Eiffel à l'arsenal maritime de Bizerte. Et qu'on dise après cela qu'il faut démolir la fameuse tour...

—Le Sénat américain a adopté, ces jours derniers, une résolution tendant à forcer les puissances à intervenir pour mettre fin aux horreurs du Congo. En revanche, Léopold va adresser une note aux nations pour leur signaler les beautés de la loi de Lynch, très en vigueur dans les États du Sud de l'Union. Et voilà comment se distraient les potentats de ce monde!

—Cette année, les maisons de jeu de la côte d'azur font florès, et aussi quelques rastas qui s'y rendent. Témoin le Polonais qui, à Monaco, gagna un million l'an dernier, et dont la veine continuait encore récemment autour des mêmes tables.

—Le mois passé, le froid a été si vif dans l'ouest canadien, que, de Winnipeg, on signale la fin d'une demi-douzaine de Galliciens, gelés à mort près de Starbruck, tandis qu'ils se rendaient chez eux à pied.

—En janvier, le président Roosevelt demandait au Congrès un crédit de quatre millions de dollars, pour subventionner les services de la marine marchande qui relie commercialement les États-Unis à l'Amérique du Sud et à l'Orient.

—Est-ce un canard? On prétend que, déjà fatigué de vivre en paix, l'ancien président Loubet aspire à redevenir sénateur. C'est dans le département de Seine et Oise qu'il poserait prochainement sa candidature.

—M. Shonts, président de la commission du canal de Panama a résigné ce poste, pour devenir président de l'Interborough-Metropolitan Company.

—Le 25 janvier, à Washington, est mort le général A. Alger, homme d'État et sénateur américain. Né en 1835, M. Alger prit une part active à la guerre de Sécession; devint plus tard ministre du gouvernement républicain; et, eut de retentissants démêlés avec feu McKinley.

—Le colonel Blake, organisateur de la brigade irlandaise, qui fit tant parler d'elle durant la guerre du Transvaal, s'est suicidé, fin janvier, à New-York.

—A Lexington, Kentucky, vient de mourir de misère Mlle Sarah Dewey, cousine germaine de l'amiral de ce nom, aussi riche que glorieux d'avoir brûlé la vieille flotte espagnole dans la baie de Manille.

—Pour avoir une idée des progrès que fait le Canada, il suffit de lire le rapport officiel, de fin d'année, publié à Ottawa:

"Durant 1906, il est arrivé 215,912 immigrants au Canada, soit 49 pour cent de plus qu'en 1905. De ce total, 98,257 venaient de la Grande-Bretagne; 53,474 de l'Europe continentale, et 63,781 des États-Unis.

"Le commerce du Canada à l'étranger pour les six mois terminés le 31 décembre, a été de \$43,035,776 de plus que pour les six mois correspondants de l'année précédente, le total étant respectivement de \$321,646,021 et \$278,630,245."

—Le 24 janvier, M. C. E. Gault, conservateur, a été élu représentant de la division St-Antoine de Montréal, à l'Assemblée Législative.

—La question du gaz est toujours d'actualité à Montréal, où elle provoque de rudes polémiques. L'intérêt de la population sera-t-il sacrifié à un trust? Nous le verrons bien, et n'y pourrions rien.

—Le 26 janvier, à St-Jean, N.-B., est mort subitement l'hon. Andrew G. Blair, ancien ministre des chemins de fer; (cabinet Laurier); et ancien premier ministre et procureur général du Nouveau-Brunswick. Le défunt était né en 1844 à Frédéricton; sa carrière fut des plus remplies.

—Le 25 du mois dernier ont eu lieu les élections allemandes. L'écrasement du parti socialiste, qui en est résulté, grâce à la pression gouvernementale, pourrait être une cause d'inquiétude en Europe. Guillaume II et son chancelier ne se sentent pas de joie. La politique allemande de colonisation et d'impérialisme prend un nouvel essor, dont tout le monde ne sera pas satisfait.

—Le comte Léon Tolstoï, célèbre romancier russe et philanthrope, est, dit une dépêche, à la dernière extrémité.

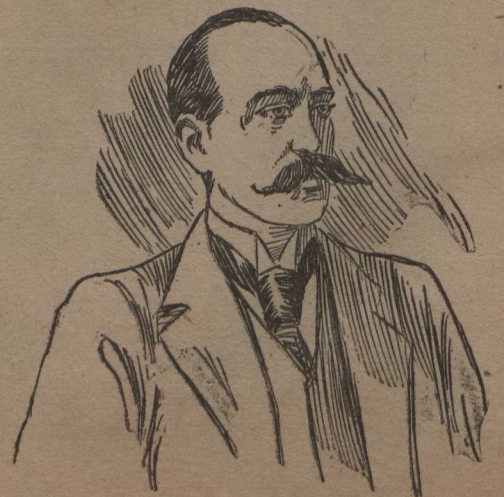
—Un mouvement diplomatique français donne: à M. Jules Cambon l'ambassade de Berlin; à M. P. Crozier celle de Vienne; et à M. G. Leygues celle de Madrid. Sa Majesté Alphonse XIII ayant fait quelques objections, vu à son désir d'avoir auprès d'elle un ambassadeur permanent, M. Leygues préfère conserver son mandat de député. L'ancien ministre de l'instruction publique renonce donc à l'ambassade de Madrid.

—A la dernière heure nous apprenons que le cabinet espagnol vient de démissionner.

PAUL D'ESMORIN.



M. JULES CAMBON, ambassadeur de France à Madrid, vient d'être transféré à Berlin.



M. GEORGES LEYGUES, ancien ministre, vient d'être nommé ambassadeur de France à Madrid.



## Les "Julien" de nos jours, et la persécution en France (INÉDIT)

Puisque la malheureuse France traverse la plus terrible crise qui l'ait affectée, occupons-nous d'elle, et tâchons de considérer la cause, ou les causes, des tristes événements qui l'enferment de tous côtés.

Il est hors de doute, que la persécution religieuse ne provient pas uniquement de faits isolés, dûs à la politique, jalouse de l'autorité morale de l'Église, à des incidents passagers du même domaine, à la mauvaise humeur de certains hommes, plus farouches que méchants.

Les causes de l'état actuel de la France naissent d'un conflit plus aigu, plus profond. Elles ont leur point de départ dans l'inimitié contre Dieu, partant, contre l'Église. Une fraction de la société moderne — infime minorité — s'est attaquée contre l'idée d'un Dieu, contre le dogme, contre la morale. Décidée à secouer de ses cendres le paganisme éteint, elle emploie tous les ressorts qui sont en son pouvoir, pour démolir l'oeuvre divine. Qu'on ne s'imagine pas que cette entreprise sent la folie, que c'est un jeu de nains contre des géants. A coup sûr, rien n'est plus vrai, mais rien n'est plus authentique également, que l'audace des grands mandarins qui gouvernent la France, malgré elle. A ces hommes, qui s'apprêtent de sang-froid, entre-tenu par une haine radicalement sectaire, à tarir la sève qui nourrit depuis vingt siècles l'arbre monumental du christianisme, il faut leur rendre cette justice; c'est qu'ils ont agi avec une dextérité impeccable, et qu'ils ont su déjouer tous les coups qui auraient pu les arrêter dans leur néfaste projet. Tandis que les catholiques — pas tous, et même la plupart, je les mets hors de cause — se sont laissé étrangement tromper par ces hommes audacieux et habiles, experts en matière de tromperie.

Et dire, qu'il y a à peine vingt-cinq ans, nous aurions pu encore maîtriser le mauvais courant, hélas! nous nous contentâmes d'être spectateurs impassibles.

Quelles sont donc les causes de la persécution religieuse en France?

Pour l'instant, je n'en vois que deux: l'irrégion, le désordre moral de certains hommes.

L'irrégion d'abord.

Rien n'est plus visible que ce phénomène. On en veut à la Religion, parce que l'on ne croit plus. L'existence d'un Dieu est méconnue, parce que le surnaturel effraie ou tourmente. Raisonners imbus de tous les préjugés d'une certaine science, sophistes qui forcent leur raison, à voir les choses au gré de leur goût ou de leurs chimères, ils se sont décidés à cogner contre la racine de l'arbre. L'irrégion fut presque de tous les temps, mais celle de nos jours a un cachet tout particulier. Savante dans ses procédés, agressive dans ses moyens, intolérante dans les principes de liberté, elle n'admet qu'une chose: son bon plaisir. En dehors de celui-ci, elle ne reconnaît aucun pouvoir, elle ne respecte ni le foyer, ni la famille, ni l'innocence, ni la pudeur. Rien ne peut la maîtriser, et si on veut lui poser des bornes, elle s'efforce de briser tous les obstacles. Elle porte dans ses flancs le souffle pestilentiel qui donne la nausée, qui pétrifie les coeurs, qui les arrache au devoir, à la modestie, au sentiment chevaleresque.

Il me serait très facile de le prouver par une démonstration lumineuse et sans réplique, mais

ne voulant pas me départir des lois appartenant au domaine d'un journal, je me bornerai à tracer à la hâte, les principaux faits touchant la Religion, où le parti-pris et la haine contre Dieu, ont joué un rôle prépondérant.

Depuis la date que le christianisme s'annonça au monde par la voix de ses Apôtres, il y eut comme un réveil inopiné, mêlé de stupeur et de consternation. La plus formidable puissance d'alors, l'Empire Romain trembla sur ses bases; la nouvelle lumière qui surgissait d'un coin de l'Orient, l'éblouissait au point d'en perdre la vue. Aussi à partir des marches du trône impérial jusqu'aux bas-fonds de la société romaine, un cri de guerre s'éleva contre la nouvelle Religion, et il fut décidé que le christianisme serait anéanti. Il ne fut pas anéanti, mais atrocement persécuté. Vint ensuite le tour des hérésies. Dieu sait! combien l'erreur fit de mal à l'Église. Les barbares du Nord (1) augmentèrent les angoisses de l'Église. Plus près de nous, nous savons la lutte que dut soutenir le christianisme contre les adeptes du Coran, et que de carnages commirent ceux-ci à l'endroit des chrétiens d'Asie, du bassin de la Méditerranée et d'une partie de l'Europe. Rome attaquait le christianisme, parce que celui-ci condamnait ses brutalités, ses passions. Les partisans de Mahomet, parce que épris d'un fanatisme outré, ils voulaient substituer leur religion à celle du Christ. Ensuite, fut le tour de la Révolution française, laquelle en vertu des principes de liberté, fit couler le sang à flots. Ici alors on ne voulut plus d'aucun Dieu. La déesse Raison devait le remplacer. Les maîtres de la Révolution, sans avoir appris le Coran, méritaient bien d'être ses disciples, car ils en eurent le tempérament et le geste.

N'y eut-il pas à cette époque un fameux proconsul de la Convention qui s'écria un jour que "la liberté devait se coucher sur un lit de sang et broyer les os de ses ennemis."

Nos philosophes modernes, en commençant par Voltaire, n'ont-ils pas voulu, eux également, démolir la Religion du Fils de Dieu? Le déisme de Voltaire, le pyrrhonisme des Encyclopédistes, le positivisme de Comte, le communisme de Proudhon, n'ont-ils pas affronté la lutte en vue d'en arriver à cette fin?

L'école anarchiste et socialiste de nos jours, que fait-elle, sinon la même besogne?

Donc le but de l'irrégion — le terme le dit par lui-même — est la guerre à Dieu, sans se préoccuper si l'humanité sera plus heureuse, ou plus malheureuse. Éteignons les étoiles qui nous éclairent, les ténèbres les remplaceront.

J'arrive à la seconde partie: Le désordre moral de certains hommes est la cause de cette guerre insensée contre Dieu.

Ceci ne doit étonner personne. Si l'homme était toujours à un égal niveau de température morale, jamais son esprit ne concevrait l'idée de porter atteinte aux droits sacrés de la Religion. Mais, hélas! très souvent la fumée des passions troublant son cerveau et sa raison à la fois, il veut se dégager de l'étreinte qui le rive au respect et au maintien de la loi divine,

(1) Bien moins barbares parfois que les soi-disant civilisés romains, qui, pour l'infamie, la cruauté, ne le cédaient à aucun autre peuple.

et c'est alors qu'il engage une lutte inégale contre sa propre conscience.

Si je voulais citer tous les exemples individuels qui se présentent en ce moment-ci à mon esprit, j'aurais beau jeu pour prouver mon assertion, mais il n'est pas possible de les citer tous. La revue serait trop longue et interminable. Limitons-nous à en citer quelques-uns à peine.

Je commence par Danton. N'était-il pas l'homme qui aimait boire jusqu'à l'ivresse, qui adorait la prostitution? Marat, comment vivait-il? de la même façon que le premier. Mirabeau, qu'était-il? Certes, le jour qu'il s'aperçut que la Révolution préparait la plus lamentable des catastrophes, il regretta sa fougue, et eut des velléités de revenir à de meilleurs sentiments. Mais sa vie privée n'a-t-elle pas été la proie de toutes les forfaitures?

Robespierre assis sur les cadavres fumants de ses victimes, ne trempa-t-il pas ses lèvres à la coupe immonde de la luxure? Le fameux proconsul d'Arras, Lebon, ne livrait-il pas les filles qu'il avait violées dans son lit, à la hache du bourreau? J. J. Rousseau, à qui confiait-il ses enfants naturels? Aux hôpitaux.

De nos jours, qui ne connaît les scandales de Panama, l'affaire des chemins de fer du Sud, les fiches, etc., etc. Les hommes compromis dans ces vilaines affaires, de quelle trempe sont-ils?

Tout récemment, le fameux Briand, n'était-il pas accusé par Urbain Cohier, de choses bien honteuses contre des jeunes filles, pendant son séjour à Nantes? Combes et son fils n'ont-ils pas été mis sur la sellette avec leur compère, Mascurand? Clémenceau-César, est-il si pur, pour qu'on ne puisse rien lui reprocher? Et j'en passe, et je ne sais pas tout. Mais, n'est-ce pas, ami lecteur, ces exemples sont très suggestifs, et j'ai bien le droit de m'écrier, que le désordre moral est pour beaucoup dans cette guerre contre la Religion.

Et maintenant, il ne sera pas nécessaire d'être grand clercs, pour deviner les dessous de la persécution qui sévit en France.

S'imaginer que la philosophie, la pure raison, la bonne foi, sont les seuls motifs de cet acharnement contre le catholicisme en France, c'est vraiment avoir une forte dose de naïveté.

Les sophismes de Julien l'apostat renaissent sur les lèvres des sophistes de nos jours. Si ceux-ci n'emploient pas encore les procédés de celui-là c'est parce qu'ils jugent le moment peu favorable. S'ils ne vont pas, comme Julien, dans leurs loges, consulter dans le coeur palpitant d'une victime humaine, d'une vierge, la promesse mensongère de la victoire contre le catholicisme, ils y vont pour recevoir le mot d'ordre, le plan qui sera mis à exécution. Hommes de haine, le coeur plein de fiel, ils maudissent le Christ et son Église, et ils ont juré de les exterminer.

Il n'y a pas d'autre raison, il n'y a pas d'autre cause. Et à ce propos, je citerai les paroles d'un de mes amis: "Le temps des hérésies est passé, celui de la révolte est arrivé."

Je m'arrête ici, et j'abandonne ces quelques lignes à la méditation des lecteurs de l'Album Universel, les rassurant d'avance, que le sophisme avec toutes ses ivresses n'aura pas raison de l'Église de France.

Abbé SERPAGGI.



# LE IV<sup>E</sup> COMMANDEMENT

(NOUVELLE INÉDITE)

En sa qualité de précurseur du jour, l'aube, après avoir blanchi l'Orient, allait vers l'Occident dissiper les voiles qui endeuillaient la jolie colline boisée d'érables. Et de ce pas léger la nature fut en éveil; les feuilles bruissent; les oiseaux sautant de branche en branche font entendre un ramage doux, mélodie des premières heures.

Les brins d'herbe s'inclinant les uns vers les autres, se donnent l'accolade quotidienne. Un rosier balance à l'extrémité de boutons prêts à éclore, des perles de rosée, les troupeaux s'en vont à la prairie suivis des bergers et des moissonneurs.

Chantez en paix, petits oiseaux, votre hymne matinal; Marie-Blanche ne vous troublera pas; et vous mignonnes roses, épanouissez sans craindre que sa main ne vous détache de votre tige. Passez, bergers... filez, moissonneurs; votre jeune maîtresse ne vous donnera pas aujourd'hui son sourire accoutumé.

Elle est là cependant, accoudée à la fenêtre, d'où elle n'a bougé depuis hier, depuis que son père, d'une façon aussi cruelle qu'autoritaire, lui a signifié sa volonté.

"Ma fille", lui a-t-il dit, "il n'y a ni à raisonner, ni à gémir, le Sénateur F. m'a demandé votre main pour son fils aîné, vous en serez la femme. C'est un honneur très grand et qui sert on ne peut mieux mes intérêts: Ne serez-vous pas heureuse de nommer un jour votre père: "Monsieur le Sénateur?"

"D'ailleurs, M. F. est un garçon très bien de sa personne; il n'est plus jeune à la vérité, il n'en aura que plus de sagesse. En somme, il me convient et je vous sais trop obéissante pour me résister."

"Mais, père, Charles-Auguste aussi est beau et bon..."

"J'ai dit," reprend le père d'un ton sec. "Au revoir."

Alors, Marie-Blanche était montée à sa chambre, et là, accoudée à la fenêtre, s'était abîmée en une songerie douloureuse.

Elle n'a pas entendu les heures que le beffroi a jetées aux quatre coins de la commune, pas plus elle n'a assisté au réveil de la nature, spectacle qui d'ordinaire lui fait tant plaisir.

"Oui, Charles-Auguste est beau et bon, et brave, et c'est à lui qu'elle se croyait destinée. C'est lui qu'elle aime depuis... Mais depuis toujours. Elle, fille du notaire, lui fils du médecin d'un même village, — et de plus voisins — ils avaient coudoyé dès ses premiers pas, le gazon les avait reçus dans les mêmes jeux; et plus tard, dans toutes les rondes et tous les amusements, il avait sa place marquée à côté d'elle.

Et les premières convoitises, les premiers caprices, qui donc les a satisfaits?

Qu'elles sont donc belles ces fleurs! Appétissants ces fruits!

Le désir à peine exprimé était accompli, le garçonnet se serait rompu les os: qu'importe si son aimée était satisfaite.

Bientôt vint le premier chagrin de séparation: on envoyait le garçonnet dans un collège de la grande ville. Petite Blanche, plus heureuse, demeurait auprès de sa mère; mais que d'ennuis! que de tristesse! le village entier lui semblait désert...

Fallait voir avec quelle joie elle accueillait le prisonnier à la vacance!

Mais aussi comme ils passaient vite ces jours où leur bonheur eût été complet n'eût été la

perspective d'une nouvelle réclusion.

Septembre venait: on se serrait la main dans une douce étreinte, un pleur venant mouiller la paupière, on se disait "adieu" pour dix mois.

Puis, enfin! elle était femme; lui, portait moustache. Elle le revoyait ce jour où il était venu lui faire ses adieux partant pour le Sud-Africain.

"N'y allez pas", disait-elle, "quelque chose me dit là, que nous serons séparés à jamais... Vous serez tué peut-être." et elle frissonna toute à cette perspective funèbre.

"Blanche! Blanche chérie! Vous craignez pour mes jours: c'est donc que vous m'aimez?"

Rougissante, elle inclina la tête; mais si prompt qu'avait été le mouvement de la jeune fille, il n'en avait pas moins lu l'immense tendresse de son regard.

Et plus ardent se fit son désir de départ.

Il irait là-bas chercher la gloire qu'il viendrait déposer aux pieds de sa bien-aimée; la bonne vie qu'il ferait alors!

Et là... sous les regards maternels, les mains s'étaient étreintes, les moustaches avaient effleuré les boucles blondes.

"Adieu!" avait murmuré la jeune fille.

"Non, pas adieu! mais au revoir!"



Ma fille, il n'y a ni à raisonner, ni à gémir...

Il était parti. Et maintenant son père veut qu'elle épouse un autre homme; elle serait la femme de ce garçon au nez crochu, aux lèvres épaisses, au regard fuyant.

Elle dirait "adieu" au cher nid capitonné d'amour qu'elle a entrevu pour demeurer dans un foyer sans âme, puisqu'elle n'y pourra apporter son cœur qu'elle a donné pour toujours.

Eh! bien non! Cela ne sera pas! Cette fois, elle n'obéira pas! Dut-elle blesser ses parents, les faire pleurer. La vie n'est pas déjà si belle qu'on la doive passer auprès d'un compagnon exécré: car elle croit, la pauvre, que la haine sera le seul sentiment qui remplira son âme, si elle obéit aux ordres de son père.

Non! non! Impossible! Elle attendra Charles-Auguste, le compagnon de sa jeunesse.

"Et s'il ne revenait pas", fait une voix intérieure.

Les cloîtres sont ouverts à toutes les douleurs; c'est là qu'elle finirait sa vie, dans le recueillement et la prière.

"Tu ne feras pas cela", dit timidement la conscience, cette conseillère qui jamais ne se lasse.

"A mon tour: j'ai dit", fait Blanche en frappant du pied. "Ce fils de sénateur ne foulera pas les roses bénies de notre amour."

Mais un peu plus fort la voix répète:

"Il est pourtant un commandement..."

"Silence!" fait Blanche, "je ne veux plus te croire!"

Presque aussitôt, l'airain frappe trois fois là bas dans le clocher de l'église.

Blanche, qui a conservé à la maison ses habitudes de pensionnat, se lève pour réciter l'Angelus.

"Ecce ancilla Domini..."

Ces paroles va-t-elle les prononcer?

Se dira-t-elle la servante d'un Maître dont elle repousse les commandements?

Un combat se livre en elle; qui triomphera de l'aimante ou de la chrétienne?

Elle incline la tête plus profondément, comme accablée par la résolution qu'elle vient de prendre.

"Ecce ancilla Domini."

"Fiat mihi secundum verbum tuum."

"Je suis la servante du Seigneur: qu'il me soit fait selon votre Sainte Volonté."

La prière était: la louange d'une Vierge, la soumission d'une autre vierge, et le "Liberanos" d'un grand amour.

Pieusement, avec des soupirs comme suaire et des larmes comme parfum, Blanche vient d'ensevelir le cher défunt au fond de son cœur dont elle a scellé l'huis.

"Père, bénis ta fille: elle est toujours ton enfant obéissante."

CHARLOTTE DUBOS.

Montréal, janvier 1907.

## NOTRE PAYS

(Poésie inédite)

Ton pays, mon enfant, c'est le sol de l'ancêtre,  
Le petit coin de terre où chaque toit champêtre  
Semble braver l'orage et défier le temps...  
C'est le bois où chantent les oiseaux au printemps,  
La rustique chapelle auprès du cimetière,  
Où le dimanche on va réciter sa prière,  
Alors que dans l'air pur, comme des oraisons,  
La cloche répercute à tous les horizons  
Ses sublimes accents. C'est l'école au village,  
Perdue en un sentier où le riche feuillage  
Module comme un chant, sous la brise agité.  
Ne délaisse jamais pour la grande cité,  
Les sillons où l'aïeul vit germer la semence  
De ses nobles labours... Ah! c'est un peu la France  
Qui renaît transplantée au bord du Saint-Laurent,  
Fière de son histoire et le front rayonnant.  
On la reconnaît bien à son air héroïque,  
Cette France où les fils de la grande Armorique  
Comme aux jours valeureux, sous le même drapeau,  
Chantent la Marseillaise en un Monde Nouveau.

Il n'est pas mon enfant de plus bel héritage  
Que l'amour du pays: C'est le noble apanage  
De ta race indomptable, un merveilleux trésor,  
Que jaloux l'on défend, toujours, quand même, encor.  
Si l'infortune un jour sur la terre étrangère  
Te pousse malgré toi. Après Dieu et ta mère...  
Enfant, sache-le bien, il y va de l'honneur,  
France est un mot sacré, grave-le dans ton cœur!

ALFRED DESCARRIES.

Montréal, janvier 1907.



# AU FOND DE LA COUPE

NOUVELLE INÉDITE

Ils avaient grandi ensemble quoique étrangers l'un à l'autre, leurs mères étant unies par une tendre amitié. Elle, était blonde comme les épis mûrs, grande et belle avec une voix merveilleuse et des mains de duchesse dont l'aristocratique beauté la rendait fière.

Pour lui, la nature avait été ingrate : Des cheveux roux, embroussaillés ombrageaient un large front, il était myope et portait des lunettes, son nez était trop fort, sa bouche trop grande, et quoique il n'eut encore que 25 ans ses épaules se penchaient comme si elles eussent porté un fardeau trop lourd. Il avait conscience de sa défaveur physique, il en souffrait, parce qu'il aimait, et que cette femme était le joyau qu'il voulait enchâsser.

Il était riche, trop riche même, pensait-il quelquefois.

Il s'était flatté qu'elle l'aimait malgré sa laideur, elle le voyait avec tant de plaisir, lui souriait avec tant d'abandon.

Ce soir-là, au bal dont elle était incontestamment la "reine", où elle éblouissait et charmait, il s'était dit qu'il n'attendrait plus, qu'il allait saisir la première occasion d'être seul avec elle, pour lui demander sa main.

La valse finie, il la conduisit dans une pièce enchantée, voisine de l'orangerie, l'on y savourait avec le parfum des fleurs, une fraîcheur délicieuse. Ils étaient seuls et il lui répétait pour la vingtième fois peut-être depuis qu'il avait eu 20 ans qu'elle était sa pensée absorbante, le charme de sa vie, la créature idéale et chérie qu'il voulait à son foyer d'homme riche, foyer si vide, hélas ! car il avait perdu les auteurs de ses jours.

Elle l'écoutait distraite, jouant avec son éventail d'ivoire, le regardant de temps en temps de son doux et langoureux regard qui semblait se retirer à dessein derrière ses longs cils dorés, comme si cette frange soyeuse eut été un écran servant à masquer ses pensées.

"Dites, Eugénie, m'aimez-vous?"

Elle le considéra un instant et subitement grave :

"Oui, dit-elle, comme une amie, comme un frère, pas comme vous l'entendez, non, oh ! non, avez-vous jamais songé qu'il fût possible de vous aimer d'amour, mon pauvre Lionel?"

Jamais encore il n'avait eu si fortement conscience de sa laideur ; jamais encore il n'avait songé que l'on pût être tout à la fois si charmante et si cruelle. Oui, c'est vrai, il était laid, mais la laideur n'est qu'une chose de surface, il était bon, il était tendre, il était sérieux, il était sincère et sa grande fortune lui permettait de satisfaire toutes les fantaisies d'une femme adorée, cette créature de ses rêves, cette enchantresse qui lui avait pris son cœur dans les filets de sa blonde tresse. Et c'était cette femme dont il avait rêvé et le jour et la nuit qui lui enlevait sa chère illusion. Cette bouche d'où étaient tombés pour lui tant de demi-aveux qui l'avaient rempli d'un fol espoir ; cette bouche était donc aussi cruelle que perfide ?

Il sentit se déchirer les fibres les plus délicates de son cœur aimant et dévoué ; il allait lui répondre, la portière se soulève et le baron de T\*\*\*, un nouvel admirateur, se présente pour solliciter la prochaine valse.

Eugénie se pencha un instant sur Lionel : "Soyons amis, dit-elle, je ne vous serai jamais rien de plus", et rougissante d'orgueil satisfait, elle accepta le bras que le baron lui offrait et disparut.

Pauvre Lionel, il lui sembla que le sol s'ouvrait sous ses pieds, que ses idées se brouillaient dans sa tête, qu'une blessure intime et profonde saignait au dedans de lui et qu'avec

cette pourpre de son sang, s'enfuyait aussi toute sa jeunesse, tout son bonheur. Chancelant comme un homme ivre, il s'éloigna et reprit le chemin de son hôtel.

Leurs demeures étaient voisines, ils s'étaient rencontrés chaque jour, il ne voulait plus la voir, il voulait fuir, il voulait oublier. Tout plein de cette idée, il partait quelques jours après, pour un long voyage. Il connaissait l'Espagne, la Grèce, l'Italie, il avait entassé les richesses artistiques de ces contrées dans les salons de son somptueux hôtel. Il voulait maintenant fouiller les ruines de celle qui fut l'antique Carthage, saluer Alger aux blancs minarets, mais ce qu'il voulait surtout, c'était oublier....

Six mois s'étaient écoulés depuis son départ de France, et à l'ombre des myrtes et des bosquets d'orangers, tout comme dans sa bibliothèque de la Chaussée d'Antin, une image se plaçait toujours entre lui et ce qu'il lisait. Un matin en ouvrant son courrier, il y trouva l'annonce de son mariage, elle avait épousé le baron, qui lui avait apporté avec son blason des dettes criardes et la passion du jeu. L'aimait-elle ? Était-elle heureuse ? Lentement il remonta le cours de ces belles années, celles que son sourire décevant avait pu embellir. Il sentit que les larmes montant de son cœur trop plein filtraient entre ses doigts nerveux. Honteux de sa faiblesse, il se leva et se mit à marcher fiévreusement, son regard humide plongeant au-dessus du mur de la blanche villa qui avoisinait la sienne, il y vit un groupe charmant, celui d'une femme et d'une enfant toutes deux d'une exquisite beauté.

Rien de plus gracieux que le tableau formé par ces deux créatures, évidemment unies par le plus tendre lien. Pour encadrement le mur, tapissé de roses et de chèvrefeuille, à leurs pieds l'herbe épaisse et drue s'étendait comme un tapis de velours, à quelques pas une fontaine de marbre déversant sur de blancs cailloux son onde cristalline.

La mère était jeune, blonde, délicate, une tête de madone nimbée de cheveux dorés, un pli creusait son front pâle, ses yeux regardaient l'enfant avec une tendresse infinie. La petite qui paraissait âgée de 7 à 8 ans avait une tête d'un ovale parfait, encadrée de luxuriantes boucles brunes, le teint mat de ces pays du soleil, de grands yeux bruns chauds comme une carresse des lèvres qui s'entr'ouvrant laissaient voir deux rangées de perles éblouissantes, on eut dit des gouttelettes de nacre tombées entre les pétales d'une rose carminée. Une jeune femme, une enfant, deux fleurs vivantes et belles, l'une du pays du "sorais", l'autre de celui du soleil, toutes deux dignes du pinceau d'un artiste, ou du ciseau d'un sculpteur, ainsi songeait Lionel qui était artiste et sculpteur à ses heures. Comme elles ne pouvaient le voir, il s'attarda à les contempler, il vit que de temps en temps la jeune femme portait à ses lèvres un petit mouchoir brodé qu'elle retirait taché de sang. Il était compatissant et bon, il se sentit envahi par une pitié profonde, il souhaita connaître ses intéressantes voisines. Le hasard le servit à souhait, bientôt les portes de la villa s'ouvrirent devant lui comme s'il eût été un ami des anciens jours.

Souvent il jouait avec l'enfant une petite heure, qui se plaisait à folâtrer auprès de la grande vasque de marbre dont les eaux jaillissantes, s'irrisaient de mille feux aux rayons du soleil, tandis que la jeune malade qu'une affection de poitrine précipitait au tombeau, reposait à l'ombre des palmiers qui lui versait une douce fraîcheur.

D'elle il apprit son histoire, fille d'un médecin français, venu en ce pays avec sa jeune femme atteinte de consommation, elle avait vu mourir successivement son père et sa mère et le jeune Cheik, son époux, qui l'adorait, et maintenant elle s'en allait à son tour et "Yulma", la vive et mignonne créature née de cette courte union, resterait seule sur la terre d'Alger. Cette terre à laquelle elle était redevable de ses chers et déchirants souvenirs ?

Il lui ouvrit son âme, à son tour et lui fit toucher du doigt pour ainsi dire l'inguérissable blessure. Elle sentit que cet être bon et généreux serait pour sa fille le meilleur des protecteurs. Elle lui en fit la demande, il le lui promit. Elle prit donc ses dispositions dernières et sentit venir la mort, sinon avec calme, du moins avec résignation.

Elle vint un soir, alors que Lionel venait de réintégrer son gîte, il y courut. Plus blanche que l'oreiller sur lequel reposait sa tête défaillante, les yeux déjà voilés par les ombres prochaines, un sourire navré sur ses lèvres livides, elle lui montra de la main "Yulma" baignée de larmes penchée à son chevet et s'éteignit dans un léger soupir.

Un mois plus tard, Lionel et sa pupille faisaient voile pour la France, la petite houri était fabuleusement riche.

En touchant la terre d'Europe, une nouvelle terrifiante attendait notre voyageur.

Sa fortune personnelle s'était engloutie dans un désastre financier, il rentrait presque pauvre dans ce Paris dont il avait été l'un des hommes enviés et heureux.

Il plaça sa pupille chez les Dames de "L'Assomption", pour y être élevée suivant sa naissance et sa fortune, et sans jeter un regard en arrière, sans s'arrêter à un chagrin inutile sur la perte de ses biens personnels, il se mit en devoir, non seulement de reconstituer les débris de son opulence passée, mais de s'en créer une nouvelle en y travaillant de ses propres mains.

Jadis, pour son plaisir, il avait modelé le plâtre et ciselé le marbre, pourquoi ce modeste talent ne serait-il pas son gagne-pain ? Il se mit à l'oeuvre, s'enferma pour ainsi dire avec ses pensées. Admirateur passionné du beau, fait pour le comprendre et l'aimer, il voulut le faire revivre.

Sa vie tout entière était vouée à l'isolement et condamnée à ignorer les douceurs de l'amour, mais ne pouvait-elle se parer d'un sourire de la gloire ? Cette pure, belle et noble fiancée, qui habite des sommets de l'idéal et effleure de son chaste baiser le front humain, sur lequel Dieu à son heure, laisse tomber un lumineux rayon ?

Le marbre sous l'inspiration de son génie palpita et vibra, comme cette statue des bords du Nil, qui rendait des sons, alors qu'elle était touchée des rayons du soleil levant, et la renommée se saisissant de cette gloire nouvelle, la porta non seulement à travers Paris, mais aux quatre coins de l'Europe artistique et esthétique tout à la fois.

L'on se disputait les chefs-d'oeuvre signés de sa main, "la gloire" était venue à défaut du "bonheur", et la fortune lui souriait de nouveau. Cela n'avait pas été l'affaire d'un jour, le temps s'était écoulé, le foyer solitaire de notre héros s'éclairait d'un jeune sourire. "Yulma" venait de rentrer de la pension, elle avait 18 ans et toutes les grâces d'une femme charmante. L'accueil du tuteur fut celui auquel elle devait s'attendre, celui d'un père. Le bruit de sa gloire avait pénétré les murs de ce couvent où elle s'était préparée dans l'étude et la prière à de-



venir une femme dont il serait fier et que sa mère pourrait bénir de là-haut. Elle l'aimait uniquement d'une tendresse toute d'admiration et de reconnaissance, et ce fut avec des cris de joie et des battements de cœur qu'elle entra dans cette pièce qu'il lui avait destinée et où il s'était plu à entasser tous ces riens charmants coûteux et ruineux qui plaisent tant à une femme. Elle ne se lassait pas de toucher à ces tentures de soie rose, à ces meubles couleur ivoire, à ces rideaux de dentelle si fine qu'on les eût dits tissés d'un fil menu comme ces vapeurs blanches qui s'échappent parfois de la terre pour monter vers le ciel et à travers lesquelles chatoient les molécules dorées d'une matinée de printemps.

Une madone de Murillo, un tableau de Raphaël et de cette mystérieuse beauté qui causa par ses dédains la mort prématurée du "maître" et sur un socle de velours un marbre d'une grande pureté représentant la prière, complétaient cet ameublement.

De ses deux mains jointes dans l'expression du ravissement, elle fit une chaîne pour le cou de son tuteur, auquel elle se suspendit avec une câlinerie charmante. "Oh! mon tuteur, que vous êtes bon et que je vous aime", s'écria-t-elle. Il la baisa paternellement.

Dès ce jour tout changea dans sa vie, car il ne fut plus seul. Elle allait à toute heure dans son atelier, s'asseyait auprès de l'ébauche commencée, le suivait du regard, donnait son avis, discutait avec une gravité au-dessus de son âge, lisait ses auteurs favoris, chantait la romance à la mode ou déchiffrait à son piano les pages les plus difficiles des vieux maîtres. Le soir venu, elle l'arrachait à son labeur, l'entraînait au bois de Boulogne, ou allait au théâtre applaudir une pièce en vogue, en un mot, elle rayonnait sur tout.

Les salons qui s'ouvraient et pour elle et pour lui, se disputèrent bientôt le charme de sa beauté, celui de sa grâce exquise, le piquant de son esprit, agrémenté d'une fortune que l'on disait superbe. Mais à toutes les demandes qu'on lui faisait de sa main, "Yulma" répondait par un refus. "Je suis si heureuse, disait-elle, ne troublez pas ma joie en y introduisant d'autres devoirs."

Un jour pourtant après une offre plus brillante que les autres, il se résolut d'agir, de sonder ce jeune cœur qui s'était donné à son insu peut-être et dans ce but il se rendit chez elle. La porte du boudoir était entr'ouverte, il entra. L'enfant habillée d'une robe de brocart d'argent, relique de quelque marquise du temps passé qu'elle avait trouvée au milieu d'antiquailles précieuses, dormait sur le divan rose. Sous les ondes de ses cheveux noirs, elle avait mis une guirlande de gardénias, ses longs cils jetaient une ombre à sa joue, on entendait le souffle régulier et pur qui soulevait son sein endormi, un sourire entr'ouvrait tout à coup ses lèvres, un nom s'en échappa, mais si bas, si bas, qu'il ne put comprendre et laissant tomber la portière il s'enfuit chez lui, tremblant comme un enfant surpris en faute. Son cœur battait à rompre sa poitrine, une rougeur ardente couvrait son visage. Il prit un flambeau, s'approcha de la Psyché qui lui renvoya son image, celle d'un homme de 40 ans, aux cheveux déjà grisonnants, aux yeux ombragés de lunettes, aux traits heurtés, aux épaules de vieillard, il n'avait de beau que le front, un front superbe qui disait bien le frémissement des nobles pensées qui s'agitaient là sous sa tempe nue, l'amertume d'un regret monta de son cœur à ses yeux. Il se rappelait ce qu'Eugénie lui avait dit 12 ans auparavant. "Avez-vous jamais songé qu'il fût possible de vous aimer d'amour, mon pauvre Lionel?"

Combien elle avait eu raison, il ne serait jamais aimé, mais s'il n'était pas aimé, il aimait lui et qui aimait-il?

Non pas la belle baronne, dont le mari s'était tué à Monte-Carlo après une ruine complète, non pas ces beautés mûres qui faisaient à son talent un accueil si empressé lorsqu'il allait dans le monde. Non, il aimait, oserait-il se l'avouer à lui-même, il aimait cette belle enfant qu'une femme lui avait confiée à son lit de mort pour la protéger et la défendre, il aimait cette adorable créature dont la présence illuminait sa vie isolée et qui dormait là, à deux pas, sous la double protection de son honneur et de sa loyauté. Des larmes brûlantes tombaient pressées entre ses mains dont il avait couvert son visage. Jamais il n'avait tant souffert, depuis l'heure où il s'était penché tout tremblant pour baiser l'ossuaire de sa mère bien-aimée. Dormez et souriez, "Yulma", jeune adorée, à cette heure où vous rêvez de l'époux qu'attendent vos 20 ans, les mains qui créent tous ces chefs-d'œuvre dont vous êtes fière, ces mains recueillent comme le ferait une loupe les larmes d'un cœur brisé, ce noble cœur qui n'a d'autre amante que la gloire, fille des cimes et des hauteurs, ne vient-elle pas quelquefois aussi couronner le malheur?

Peu à peu le calme descendit dans son âme, cet amour né à son insu, il le fallait étouffer à tout prix, une fois encore, marcher sur ce cœur qui n'avait pas le droit de crier son angoisse, qui disait non la pudeur de son chagrin comme celle de son amour. Il se promit d'agir sans retard, de parler dès le lendemain, dès qu'il rentrerait d'une course qu'il allait faire chez un ami d'enfance qui vivait heureux à Asnières, entre sa femme et ses enfants.

"L'homme propose et Dieu dispose."

Le train ramenant les voyageurs d'Asnières à Paris, se tamponna à une petite distance de la capitale, il y eut des morts et des blessés et parmi ces derniers Lionel.

Oh! la stupeur et les larmes de Thérèse, la vieille bonne qui l'avait élevé, le déchirement et l'angoisse de "Yulma" à la vue de cette forme sanglante et meurtrie. Hélas! il avait peu de chance de rétablissement, à moins que Dieu ne fit un miracle. Ce miracle, l'orpheline le demandait, agenouillée, à ce Christ pour celui qu'elle ne voulait plus quitter et dont elle se fit l'ange gardien.

Des jours passèrent longs comme des siècles, à cause de leurs cruelles incertitudes. Vivrait-il? Ou faudrait-il confier au tombeau l'unique tendresse de la jeune fille? Oh! avec quelle anxiété elle attendait l'arrêt de la science.

On parlait bas dans la chambre de peur de l'éveiller, car il dormait d'un sommeil réparateur. Mais Yulma, suspendue aux lèvres des hommes de l'art entendit leur arrêt: "Il vivra" mais il sera "aveugle" à jamais." Elle se cramponna défaillante au meuble sur lequel elle s'appuyait, et son regard tombant sur ce grand front pâle, sur ces traits émaciés, un sourire d'une divine pitié et d'un radieux amour illumina son visage, les médecins étaient partis, il dormait toujours, il se pencha et posa ses lèvres pures sur son front: "Je te serai tout, mon cher génie" murmura-t-elle.

La convalescence fut rapide, il put se lever bientôt appuyé sur elle, se promener dans l'orangerie, respirer le parfum des fleurs, l'entendre chanter ses airs favoris. Ce qui l'étonnait, c'était qu'on ne lui permettait pas d'enlever le bandeau qui couvrait ses yeux.

"Encore un peu de temps", lui disait Yulma d'une voix qu'elle essayait de rendre calme, "voyons ne vous guidais-je pas bien? Ne voyez-vous pas avec mes yeux presque autant qu'avec les vôtres? N'est-ce pas beaucoup déjà, après une si grande catastrophe de vous voir reprendre votre belle vigueur d'autrefois?"

Cependant la vérité devait se faire jour et quand il la connut, ce fut un désespoir. Effrayée, elle manda le Père Étienne, ce vieil ami

qui avait fermé les yeux des parents de Lionel, et retirée dans l'antichambre, abîmée dans un fauteuil, versant des larmes amères, voici ce qu'elle entendit:

"Je ne peux pas, je ne peux pas, la vie m'est trop dure, la coupe déborde d'amertumes. Je me sens noyé, perdu, dans une misère sans nom, tout est fini pour moi, l'art, la poésie, tout. Mais plus que mon art, plus que tout, ce que je regrette, c'est de ne plus voir le doux visage de l'ange dont les soins me ramenèrent à la vie, dont la chère présence m'a donné depuis deux ans toute l'illusion du bonheur. Et je l'aime, entendez-vous, mon père. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé. Je l'aime comme on n'aime qu'une seule fois dans la vie. Je l'aime de l'amour dont on vit et dont on meurt. Ah! cet amour si profond et si pur, je l'ai tenu enfermé dans mon cœur sous une clef d'airain, mais la souffrance a rompu toutes les digues et devant vous, mon père, j'ai besoin de crier et ma misère et mon malheur. Ah! laissez-moi mourir. Ce n'est pas chrétien, dites-vous, je le sais, je le sais, mais que me reste-t-il à moi, paria de la vie, élu du malheur..."

Clouée à cette place où elle était tombée avec un gémissement, d'où sans le vouloir elle avait tout entendu, elle se redressa à ces paroles, comme si elles eussent porté à son âme une promesse de suprême félicité, elle en était comme transfigurée, et se laissant choir sur ses genoux, les mains jointes, le front radieux, ses grands yeux pleins de larmes: "O Dieu, disait-elle, ô Dieu, qui me le donne, comme je te remercie."

L'ombre de la nuit était descendue sur la terre et couvrait tout de son voile mystérieux, le prêtre s'était éloigné, elle entendait dans la pièce voisine les pas incertains de Lionel, le bruit sec des tiroirs que l'on ouvre et qu'on ferme, une angoisse subite la mordit au cœur, elle souleva la lourde portière, presse un bouton électrique, un flot de lumière envahit la chambre, elle le vit debout un pistolet à la main, prêt à s'ôter la vie; sans un cri, avec un mouvement prompt comme la pensée, elle s'élança sur lui et saisit sa main. Si violente avait été son attaque que l'arme qu'il n'avait pas eu le temps de charger roula sur le tapis.

"Qui veut m'empêcher de mourir?" murmure-t-il d'une voix sourde.

"Moi", répondit-elle d'un accent tout vibrant de tendresse et de fierté, moi Yulma, qui vous aime du plus ardent amour dont le génie puisse être aimé. Moi qui serai votre femme aimante et dévouée. Oh! ne me dites pas non, ne me repoussez pas, ajouta-t-elle d'une voix suppliante en s'agenouillant auprès de son fauteuil. Je n'ai jamais aimé que vous, je n'aimerai jamais que toi."

A ce mot "toi", un cri de joie passionnée jaillit de la poitrine de Lionel, il attira sur son cœur cette tête chérie qu'il couvrit de baisers. Ainsi fut scellé le serment de leurs âmes.

Huit jours après, ils étaient unis, et partaient pour "Cannes", où une villa riante et ensoleillée ouvrait à leur bonheur une retraite chérie des amoureux. Ils y restèrent longtemps. C'est sur cette terre de soleil et de paix, que naquit "Yulme", le fils dont Lionel ne devait jamais voir les traits, mais dont le gazouillis parut à l'artiste plus doux, plus mélodieux, que le chant des oiseaux superbes qui semblables à des fleurs ailées bâtissent leurs nids dans l'ombre enchanteresse du feuillage des tropiques.

ANNA ROBINSON.

#### GRAINS DE SAGESSE

L'envie est la fille de la vanité.



La bonté est comme l'esprit: on ne saurait trop en avoir: mais il ne faut pas trop en montrer.



# LA REVANCHE DU GRAND PIN

(NOUVELLE INÉDITE)

Dans le comté de King, au pied de la colline appelée White's Mount, coule silencieuse et profonde, encaissée entre deux rives rocailleuses, une rivière qui a nom Smith's Creek. C'est là que pendant les longs et rigoureux mois des hivers maritimes, une compagnie forestière qui possède des moulins à Hampton établit chaque année "ses chantiers."

Havelock est le nom de la paroisse où se trouve située la seule église catholique accessible aux rudes employés de la compagnie; cette église, à peine grande comme une chapelle, dresse orgueilleusement vers la voûte azurée un coquet clocher qui semble vouloir lutter de blancheur avec la neige, elle est pour ainsi dire perchée sur une élévation de terrain d'où elle domine fièrement le petit village qui déroule à perte de vue ses toits à l'aspect cristallin, qui brillent et reflètent les rayons d'un soleil doré.

C'était le premier dimanche de février, un grand nombre de forestiers, venus de la forêt pour assister au service divin, étaient partagés en groupes et stationnaient à l'entrée de l'église, sur les marches couvertes de givre et rendues lisses par le piétinement des causeurs.

Tous étaient vêtus du capot de laine grise confectionné par les mains encore agiles des vieilles Acadiennes, une ceinture "fléchée" et de couleur voyante serrait leur taille et leur tête était enfoncée dans une chaude tuque tricotée; cette dernière partie du costume variait de forme et de couleur, car ces fiers bûcherons comme les preux d'antan, arborent dans leur coiffure les couleurs favorites de la dulcinée qui attend le retour de son gars en vaquant aux soins du ménage de la maison paternelle.

L'office divin venait de se clore dans un cantique naïf et campagnard chanté à plein gosier par un choeur de douze rudes labourateurs; le vieux curé récitait ses grâces dans la minuscule sacristie si froide que le frimas avait partout fait de grands cernes sur les planches mal jointes des murs.

Les "boys", tour à tour, jettent un coup d'oeil inquiet sur l'étroite route toute tachetée de vert par les petits sapins; c'est que malgré leur nombre, ils ne sont pas au complet, encore un manque à l'appel, c'est le jeune Yvon Cormier, le boute-en-train de la bande: déjà le "foreman", un colosse d'Anglais à favoris roux, donne le signal du départ et les vigoureux Acadiens chaussent leurs raquettes afin de pouvoir "piquer" par les "raccourcis", ce qui les ramènera plus tôt au camp, où une soupe chaude et une écuelle de lentilles brunes nageant dans de la sauce grasse, les attendent en exhalant un délicieux fumet que les gourmets nomment le *cuit à point*.

"On ne peut pourtant pas partir sans attendre Yvon, murmura Sam Gaudet, un grand garçon de six pieds dont les yeux brillaient sous une épaisse forêt de sourcils broussailleux.

—C'est encore la petite Anita qui le retient, je gage, grommela un autre bûcheron.

—Oui, répondit Sam, depuis le commencement de décembre, c'est toujours la même histoire, tous les dimanches, paf! il nous démarre et va rejoindre sa "pelure"; pour les yeux bleus de la belle d'Havelock, je crois qu'il se jetterait à l'eau, "crazy loon"!

—"All on deck?" cria le "foreman."

—Si fait, dit Sam, mais Yvon n'est pas ici, je sens venir la tempête, il vaudrait mieux l'attendre un peu.

—Ah! que le diable lui torde le collet, allons, en route, je ne suis pas payé par la compagnie pour attendre les amoureux qui courent la pré-

tentaine, s'il veut nous rejoindre, il prendra le galop! En avant et ferme.

Sans ajouter un mot, les robustes enfants des bois suivirent à la file indienne le "foreman" qui battait la marche en tête de la ligne et faisait voler le blanc duvet sous la poussée hardie de ses raquettes. Ils marchaient en silence et posaient leurs pieds sur les pistes empreintes dans la froide ouate.

Tous les hommes, sauf Yvon, avaient repris le chemin de la grande forêt, qui se dressait au loin comme un nuage sombre sur le clair horizon d'une journée idéale de l'hiver acadien.

## II

Immédiatement après la messe, Yvon s'était esquivé et inaperçu de ses camarades, il avait rejoint une jeune fille qui s'en allait sur la route.

Ils faisaient ensemble un couple charmant par son contraste.

Elle, petite, mignonne, les cheveux blonds-dorés et crépés, les joues rondes et rougies par les morsures de la bis, les yeux bleus où perçait une pointe de taquinerie, avec cela une bouche aux lèvres roses et moqueuses avides de caresses et de baisers passionnés. Lui, grand et robuste, les cheveux noirs, les traits accen-



Ils stationnaient à l'entrée de l'église.

tués, la bouche bien dessinée, le menton carré et le front haut annonçant un caractère ferme et une volonté indomptable.

Yvon avait oublié ses compagnons, il avait oublié le camp de bois rond qui attendait son retour, rien d'autre chose n'existait ce jour-là que la jeune fille près de lui; heureux, le coeur léger, il cheminait à côté de celle qu'il aimait, elle avait passé son bras sous le sien et sa petite main caressait la manche de son capot; ravi, il babillait sans prendre la peine de réfléchir, elle l'écoutait riieuse.

Arrivée devant sa demeure, Anita le pria d'entrer un instant, et tout joyeux, le jeune homme s'engouffra dans la grande cuisine où cuisait un appétissant dîner, à la suite des jupons de la fillette qui faisaient frou-frou au-dessus de ses pieds mignons.

Peu à peu l'heure avait fui sans qu'Yvon s'en aperçût le moins du monde; il avait d'abord partagé le repas de la famille, puis il avait aidé la jeune fille à ranger les assiettes de pierre sur le buffet, il avait même balayé; maintenant, tous les deux assis sur le vaste canapé de la "grande chambre", ils causaient joyeusement, il s'était emparé de la blanche main de sa compagne, il l'avait attirée à lui, et, tout près l'un de l'autre, leurs haleines se croisant, ils se contaient mutuellement les réminiscences de leur première rencontre.

A tout instant, ils interrompaient la conversation, leurs têtes se rapprochaient et on n'entendait que le "ronnement" d'un gros chat

angora qui sommeillait doucement sur le siège du plus confortable fauteuil.

Joyeux, Yvon et Anita passèrent ainsi l'après-midi, se livrant à la plus douce des causeries.

Bientôt la nuit envahit l'appartement, les meubles devinrent invisibles; le chat disparut, puis la table, puis...

Tout à coup Yvon se leva.

## III

Au dehors le vent rugissait, la neige tombait à gros flocons, elle fouettait les carreaux de la fenêtre, un chien hurlait dans le lointain et sa voix plaintive se mêlait aux bruits de la tempête.

Yvon n'était pas superstitieux, mais à la pensée d'être obligé de se mettre en route par une semblable tourmente, il ne put comprimer une certaine sensation de malaise qui commençait à l'envahir; c'était une véritable bourrasque poussée par l'aquilon de la baie de Fundy, c'était une bordée exceptionnelle; songez donc, il avait six milles à franchir avant d'atteindre le grand bois.

Surmontant son mouvement de crainte, relevant le collet de son capot, chaussant ses raquettes et rabattant son épaisse tuque jusque sur ses yeux, il mit deux gros baisers sur la bouche d'Anita et s'élança tête baissée dans un tourbillon de neige aveuglante; il disparut bientôt dans la nuit et dans l'épais brouillard. Il espérait retrouver les pistes laissées le matin par ses compagnons, mais le vent avait bientôt effacé ces faibles traces et la neige était maintenant aussi unie qu'une ardoise lavée à l'éponge.

Le jeune homme partit à l'aventure, cherchant à se guider par les petites touffes d'arbres contre lesquels il venait en collision, mais plus il cherchait à s'orienter, plus il marchait, plus il se perdait.

La forêt lui semblait plus loin que d'habitude; malgré la ténacité de ses muscles d'acier, il sentait des gouttes de sueur froide perler à ses tempes et sur son front, elles descendaient en cascades sur ses joues blêmes et venaient se congeler dans les plis de sa bouche, crispée par l'effort surhumain qu'il faisait pour combattre l'engourdissement étrange qui s'emparait de tout son être.

Depuis un certain temps la neige lui paraissait plus pesante, il essaya de courir, mais il ne put y parvenir, ses jambes semblaient subitement coulées dans un moule de plomb.

Exténué, engourdi, il s'adossa au tronc d'un grand pin, il s'aperçut qu'il était en ce moment sur la lisière de la forêt; son coeur battit de joie, car le camp n'était qu'à une distance de deux cents verges du lieu où il se trouvait; en effet, à travers les branches dentelées de givre, il pouvait distinguer un faible rayon de lumière qui perçait faiblement le rideau brumeux qui s'agitait devant ses yeux.

L'espoir lui revint, il fit un suprême effort pour reprendre sa course, mais, hélas! il était trop tard, il avait les deux pieds gelés. Il vacilla quelques instants, il essaya de se tenir debout en s'appuyant sur l'arbre, inutile, il tomba sur ses genoux.

Il appela, mais le vent emporta le son de sa voix dans un nuage blanc, les bêtes de la forêt seules lui répondirent par des aboiements moqueurs et sinistres; il cria, une rafale de neige lui entra dans la bouche et lui coupa la respiration, un grand frisson lui parcourut l'épiderme, la bise enragée l'aiguillonna et s'introduisit en lui par tous les pores de son corps.



Sentant venir la mort, il débarrassa ses mains des mitaines qui les protégeaient, il prit un long couteau qu'il tira d'un étui pendu à sa ceinture de laine, il gratta la neige au pied du grand pin, puis enfonçant la lame aigüe dans l'écorce, il parvint à graver ces cinq lettres: "ANITA"; c'est à peine s'il eut la force de terminer la dernière, l'arme lui échappa: à leur tour, ses deux mains étaient gelées.

Yvon put se coucher à demi dans le blanc linceul, il mit ses lèvres bleuies sur le nom de sa son adorée; il exhala un profond soupir, sa figure se violaça puis se marbra de taches vertes, son nez s'émacia, ses yeux devinrent fixes et hagards, des glaçons s'étaient formés sur leur orbite et autour de leurs cils.

L'âme du grand pin avait tressailli, elle avait compris cet homme qui venait mourir entre ses racines, ses grandes branches se replièrent de haut en bas, secouées par la rafale, un nouveau tourbillon les fit osciller de droite à gauche; on eût dit qu'elles faisaient un immense signe de croix sur le corps du mourant. Le son d'un joyeux violon s'échappa par la porte du camp et vint frapper l'oreille du moribond; on dansait, on s'amusait là-bas, tandis qu'ici, un hom-

que vous voulez bien le croire, il aura couché là-bas au village."

A ce moment, le cuisinier appela les hommes pour le déjeuner.

Après avoir partagé ensemble le repas du matin, tous prirent leur hache et se mirent en route pour la lisière du bois lieu où s'exécutaient les travaux.

Sam qui marchait le premier et qui avait une bonne avance sur ses compagnons, s'arrêta tout-à-coup au pied d'un arbre; les forestiers le virent se baisser, fouiller la neige, puis se relever la figure empreinte d'une terreur épouvantable:

"Il est là!" cria-t-il d'une voix rauque.

Les hommes coururent à lui et tous s'arrêtèrent pétrifiés d'horreur à la vue du spectacle qui s'offrait à leurs regards.

Là, demi-enseveli dans le froid édreton, couché sur le côté droit, la figure contractée par le dernier spasme d'une agonie remplie d'angoisses, les lèvres tuméfiées et collées sur un nom gravé dans l'écorce, gisait leur camarade de la veille. Instinctivement, ils se découvrirent.

"Allons! intervint le "foreman", pas de lamblage, nous sommes ici pour tailler de l'ou-

ment semblable au bruit de la foudre, avec la rapidité de l'éclair, il tomba; ses longues branches résineuses touchèrent le sol, il rebondit dans l'air et frappa le "foreman" en pleine poitrine.

Celui-ci chancela, porta la main à sa gorge, roula des yeux égarés et se laissa choir à la même place où un peu avant gisait le cadavre d'Yvon.

Sam se précipita vers lui pour lui prêter secours, mais il était trop tard, un caillot de sang s'échappa de la bouche de l'Anglais et teignit les cinq lettres gravées dans l'écorce, il était mort.

Le grand pin s'était vengé.

Janvier 20, 1907.

ALEX. VILLANDRAY.

## RUINES DE FLEURS

(INÉDIT)

Ils étaient tristement épars, les pétales rosés, gisant là, sur le grand parquet où passent les indifférents! De leur teinte fanée, du bris précoce de leurs tiges, comme de leur parfum agonisant, il en restait encore assez pour y deviner, dans le secret de la lutte avec le dernier jet d'une existence éphémère et le grand regret de mourir, toute leur splendeur tombée!

Et de ces fleurs brisées et pâlies, effeuillées sous un souffle trop fort, il passa comme un long frisson! Elles semblaient pleurer encore de la dernière larme, saigner de la dernière étreinte, se souvenir du dernier baiser.

Prise de pitié pour elles, je voulus leur sourire, me pencher sur leur abandon pour sauver, au moins, quelque chose de leur vie qui s'en allait. Je ne voulus pas plus longtemps, qu'on marchât sur leurs pauvres dépouilles, et je ramassai, avec respect, une à une, toutes ces reliques florales!

Oh! me diraient-elles, un jour, leur secret de pauvrettes abandonnées? Et de quelle main on avait osé profaner ainsi leur gracieuse et suprême beauté? J'écoutai... longtemps... et leur voix fut douce, plaintive, puis reconnaissante. Elles parlèrent d'amour, d'oubli, de trahison... et de pardon!

Parce qu'elles eurent leur beau matin d'aurore, la brise, trop friande, vint s'enivrer de leur fin nectar, que sur ses ailes de nuages, elle porta vite aux papillons des prés. Et ils vinrent aussitôt, nombreux et légers, rêvant de voltiger sur des lits de mousse verte, alors qu'ils eurent à trembler et à s'enfuir devant la forteresse de leurs longues épines.

Mais ce qu'ils allèrent babiller, tout le jour, les folâtres papillons!

Si bien, si bien, qu'après eux, vint au soir, se glissant toute timide, une ombre douce et rieuse, qui s'arrêta devant la grisante senteur. Elles furent cueillies, roses, en royales qu'elles étaient, dans une enveloppante caresse, et sacrées de sang et de lèvres, allèrent frapper à la porte qui s'ouvre sur un coeur.

On les aime... oh! beaucoup... mais les heures — comme tout ce qui est bonheur — furent trop courtes, trop courtes! Du pauvre rêve brisé, le mépris, dans son dédain impitoyable, les piétina, puis s'arma d'un bras lourd de vengeance, les jeta aux grands vents, semeurs des tristesses et des abandons.

Leur voix manqua dans un sanglot... de fleurs. Et quand je voulus leur dire tout mon regret, toute ma sympathie, d'une verte tige le gentil bouton carminé s'entr'ouvrit devant moi, tout doucement, et je vis tout au fond d'un calice encore intact, un... abîme de rosée! Rosée des larmes de l'Amour, tombée là, goutte à goutte, et cachant encore, contre tout, dans la fragilité d'un coeur de rose, la grande ruine d'un coeur humain!

Eugénie MARIE.



"Que deux des vôtres portent le cadavre au camp..."

me rendait le dernier rôle au dieu du froid, les arbres firent entendre un long gémissement. Les branches les plus basses du géant retinrent un instant l'âme du jeune homme au passage; la nature devint silencieuse, les loups cessèrent leurs sinistres hurlements; la neige, dans l'air, fit une halte; la bise, même, reprit haleine; les branches se détendirent, l'âme s'envola vers l'éther et le sabbat recommença.

### IV.

Le lendemain matin, Sam Gaudet fut le premier levé, le bon garçon éprouvait une certaine inquiétude à l'endroit de son ami et il ne pouvait dormir sur sa couche de branches de sapin; il passa sa blouse et sortit au dehors.

La tempête avait cessé, le soleil se levait sur un des plus beaux jours d'hiver; malgré son intensité, le froid était supportable, car le vent était tombé, tout dans la nature était tranquille.

Bientôt d'autres bûcherons vinrent se joindre à Sam et le petit groupe s'entretint du disparu.

"Tenez, dit Sam, j'ai un pressentiment qu'il lui est arrivé malheur, je connais Yvon, il a dû partir pour nous rejoindre.

"Crouah, glapit le "foreman", qui s'avance dans l'encadrement de la porte en tenant une courte pipe entre ses dents, il n'est pas si fou-

vrage, pas vrai? Que deux des vôtres portent le cadavre au camp, toi, Sam, abats cet arbre."

L'index crochu de l'Anglais montrait le grand pin au pied duquel Yvon avait expiré.

Sam, frappé de stupeur par la mort de son jeune ami, prit machinalement sa hache, et fit en chancelant trois pas vers le tronc du géant; il leva sa cognée et porta un vigoureux coup sur l'écorce à peu près un pied au-dessus de la sinistre inscription.

Dans l'atmosphère glaciale du matin, ce coup de hache retentit comme un sanglot qui fut répété par l'écho de la montagne; deux corbeaux s'élevèrent dans les airs et firent entendre leurs lugubres croassements.

Sam laissa tomber sa hache, s'épongea le front et tourna vers le "foreman" un regard rempli de supplications.

"Allons, as-tu peur, grommela ce dernier, donne-moi ta hache et je vais te montrer comment on s'en sert dans mon pays."

Ce fut avec un soupir de soulagement que le jeune homme lui présenta son outil.

"Vous êtes une bande de peureux, ajouta l'homme, parce que l'un de vous a trouvé bon de venir mourir au pied d'un arbre, vous hésitez à l'abattre. Voyez-moi faire."

C'était un homme doué d'une force herculéenne, tous ses coups portaient, il eut bien vite atteint le coeur du bois, autour de lui les copeaux volaient et dans la sombre épaisseur des branches chargées de neige, le son du bois que l'on fend résonnait comme la musique d'un "de profundis."

Tout à coup l'arbre fit entendre un craque-





# POUR NOS LECTRICES



Robe de bal pour jeune fille

Elle est de grande allure, de façon, de coupe et de garniture peu banales, cette jolie toilette toute en satin blanc, dont le corsage et la jupe ne forment qu'un. Cette dernière est brodée de noeuds or et rose. Du tulle rose forme un haut et volumineux plissé à sa partie inférieure avec incrustation dans le satin et la dentelle de grandes et très fournies touffes de roses de différentes teintes. L'encolure est bordée par un fichu de tulle brodé qui se résume, sur la poitrine, par un grand noeud en satin souligné de dentelle, de broderie or et de minuscules guirlandes de roses teintées. Les manches bouffantes sont très courtes; elles dépassent à peine les épaules et sont serrées par une dentelle rebrodée d'or.

Autour du cou, collier de chien; dans les cheveux, touffes de roses.

## LA MODE

Les premiers jours de l'année sont consacrés à des réunions exigeant une certaine élégance, toilettes tenant un certain milieu entre le costume de ville très habillé et la robe du soir, toilette de grand apparat. C'est dans ces moments-là qu'on appréciera le corsage clair et de tissu léger que la mode nous autorise à porter maintenant et dans certaines circonstances particulières en hiver et en plein jour.

Et c'est, réjouissons-nous, la chemisette en dentelle, en mousseline de soie unie ou brodée avec grand renfort de dentelles, la blouse en tulle brodé en linon incrustée de guipure, de Valenciennes qui triomphe et s'aperçoit dans l'entrebaillement d'une jaquette tailleur ou l'ouverture d'un chaud vêtement de fourrure. Naturellement les jeunes filles la recherchent particulièrement car elle est seyante et essentiellement gracieuse.

Bien des nouveautés surgissent et viennent s'ajouter aux modèles déjà connus pour composer de petits chefs-d'oeuvre de goût et de grâce formés par un savant assemblage de soies souples et de dentelles, de guipure d'Irlande, rehaussée de fleurs en relief, de motifs de Venise et d'entre-deux de Cluny mariés à de la panne, du satin liberty, du crêpe de Chine et même l'Ottoman. On parle même de blouses en filet brodé avec application de grosse broderie de coton, très bourrée. C'est assurément joli, mais moins gracieux et moins fin que le chiffonné de tulle ou de mousseline de soie.

Les blouses élégantes recherchées par les femmes d'âge moyen sont plutôt en dentelle noire, en guipure ou en Chantilly posé sur transparent blanc ou mauve. On peut utiliser dans la composition de celles-ci différentes sortes de dentelles, à condition de les assembler et de les réunir avec goût: l'accessoire presque obligé, celui qui comblera les vides, sera le tulle grec ou point d'esprit, la mousseline de soie ou encore le taffetas joliment découpé et rebrodé. Tout cela demande du goût, une certaine habileté, un petit effort d'imagination dont vous êtes, Mesdames, toutes pourvues. Le résultat dépasse de beaucoup la peine prise pour l'atteindre et laisse derrière lui la satisfaction d'avoir utilisé, d'une façon élégante en même temps qu'économique, des fonds de tiroirs qui se seraient perdus sans votre prudente prévoyance.

F.

## CAUSERIE DU DOCTEUR

Ecrit pour l'Album Universel

### L'emploi du sel

Nous avons eu l'occasion, récemment, de parler des plantes médicinales et de leurs propriétés. Nous dirons un mot aujourd'hui des divers usages thérapeutiques du sel, du vulgaire sel marin dont nos ménagères, hormis la cuisine, ignorent généralement les vertus.

Elles sont précieuses cependant et dans certaines le chlorure de sodium — c'est le nom scientifique du sel marin — peut, à défaut d'autres médicaments rendre des services signalés aux malades.

C'est d'abord un antituberculeux de premier ordre, le bacille s'acclimatant mal dans un organisme saturé de chlorure de sodium. M. le Dr Serrès dont on connaît la compétence en cette matière, recommande d'administrer aux enfants scrofuleux et généralement à tous les candidats à la tuberculose la préparation suivante :

- Crème de lait fraîche . . . . . 100 gr.
- Bromure de potassium . . . . . 50 gr.
- Iodure de potassium . . . . . 50 gr.
- Sucre vanillé . . . . . 10 gr.
- Chlorure de sodium . . . . . 1 gr.

Dans le même ordre d'idées, le sel marin dissous dans de l'alcool, ou tout simplement dans de l'eau, constitue un liniment qu'on peut employer utilement en frictions dans le cas de paralysie musculaire ou d'atrophie.

Avez vous besoin d'un vomitif? Rien ne vaut le sel dissous à la dose de 3 à 15 grammes dans un verre d'eau tiède. D'un purgatif? Faites fondre de 20 à 60 grammes suivant l'âge du sujet. Le sel constitue encore un très bon lavement tiède si on l'emploie à la dose de 30 grammes dans 250 grammes d'eau tiède et on

peut en user ainsi pour se débarrasser à coup sûr des oxyures ou parasites du rectum.

Il entre dans la composition de l'eau sédative dont le besoin dans les familles est si fréquent, soit pour calmer les céphalalgies, soit plus simplement pour se laver la tête et dont voici la formule:

- Eau distillée . . . . . 1000 gr.
- Sel gris . . . . . 50 gr.
- Alcool camphré . . . . . 10 gr.
- Ammoniaque . . . . . 50 gr.

Dans les cas d'hémoptysie, c'est le médicament indiqué, et on l'emploiera par petites cuillerées et en solution très forte. C'est un collyre de premier ordre dans les inflammations des yeux. Enfin le sel marin peut être, à défaut d'autre antidote, un excellent contrepoison puisqu'il provoque, comme nous l'avons dit, des vomissements très actifs.

Docteur JACK.



Manteau en drap abricot

N'était la couleur, ce joli vêtement pourrait servir de manteau pour le jour, tant sa garniture est sobre et peu surchargée. La forme en est droite, des plis creux donnent l'ampleur voulue devant et dans le dos; un double collet avec bords piqués ou plutôt deux demi-collets forment épaulettes et laissent apercevoir des manches brodées et soutachées ton sur ton, avec revers simplement piqués et garnis d'un bouton. La partie supérieure du dos et de la poitrine est brodée et soutachée de même, soulignée par une passe en drap uni avec piqûres, simulant une ceinture déplacée. Le bas du vêtement est formé de dessins d'une précision plus marquée avec bordure de fourrure qui se répète à l'encolure.

Le chapeau, un feutre blanc plâtre, relevé sur le côté, porte plusieurs plumes d'autruches de teintes dégradées, entre la couleur grossier bordeaux.



LES ACCESSOIRES DE LA TOILETTE

Eventails

Nous sommes en pleine saison mondaine. A aucune autre époque de l'année on ne sort, on ne reçoit autant que maintenant.

De tous côtés les violons s'accordent. On danse ou l'on dansera. On va en soirée, au théâtre, voire même au concert, et on utilise les éventails.

C'est donc bien le moment de s'en occuper. On ne voit plus de ces grands, immenses éventails, derrière lesquels on pouvait cacher tout son visage, ceux que la mode nous réserve actuellement, sont plutôt de moyenne taille; certains, tout petits, sont de vrais bijoux, avec lesquels on joue plus qu'on ne s'évente vraiment. Mais l'éventail n'est-il pas bien souvent pour donner une contenance? La coquette s'en fait une arme savante, la jeune fille aime à en user comme d'un paravent pour dissimuler une rougeur furtive.

Nous ne voulons pas faire ici une étude sur les éventails: ce pourrait être intéressant, et cependant, nous préférons vous indiquer, mesdames et mesdemoiselles, ceux que vous devrez choisir.



paillettes dont le scintillement a un charme tout spécial.

Tous ces genres peuvent facilement être exécutés par celles qui manient adroitement l'aiguille et le pinceau.

L'éventail représenté par le dessin No 1 rentre dans cette catégorie. Un fond de gaze ciel et un entre-deux de dentelle de Bruges, coupent en deux parties et bordent l'éventail sur lequel sont cousues de petites paillettes nacrées. La monture est en corne blonde gravée. La teinte de la corne se rapproche sensiblement de celle de l'écaille blonde. C'est un gland en soie fixé à une cordelière qui sert à suspendre l'éventail.

Plus sérieux est cet éventail en soie cerise (No 2). La monture est en ébène et sur la soie deux galons de passementerie, l'un cerise, l'autre noir. Des paillettes graduées de grosseur sont placées sur chaque branche. C'est un modèle simple et de bon goût qui se répètera volontiers en teintes claires; le fond en gaze blanche, les paillettes dorées ou argentées, et le galon semblable.

C'est un fort joli modèle que nous avons ici (No 3). Il peut être interprété quelque peu différemment. Notre dessin le montre avec un fond de dentelle — imitation — sur laquelle viennent se découper des rinceaux en fil d'or qui encadrent une résille en fil d'or et soie Nil. Une gaze sur laquelle on peindrait à l'aquarelle de mignons dessins remplacerait la dentelle, ou encore ce serait une imitation de guipure, faite à la gouache. L'encadrement, avec ses arabesques, est de style Louis XV.

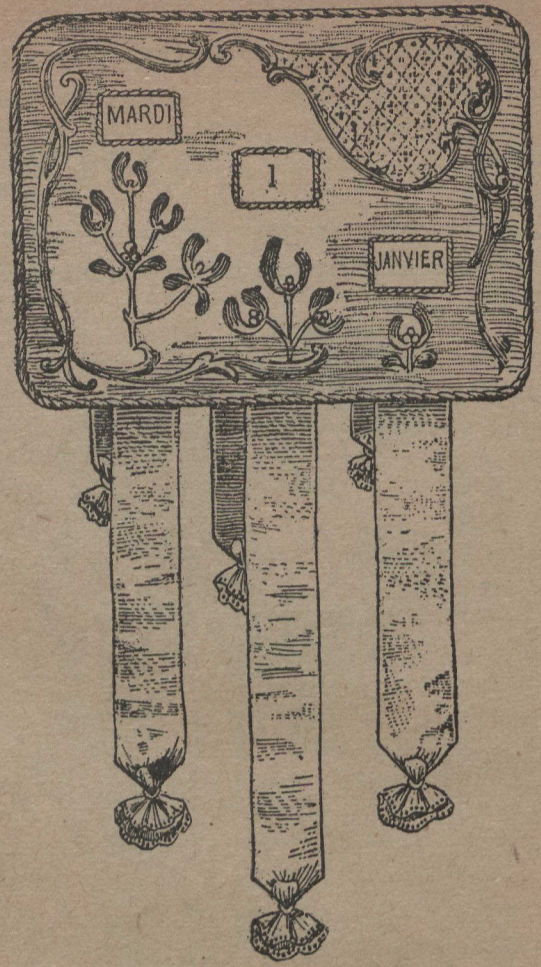
D'allure très jeune, cet éventail (No 5) accompagnera délicieusement une toilette de jeune fille. La monture est en bois laqué. Une fine soie blanche est brodée à l'anglaise, tandis qu'un entre-deux suit les contours de l'éventail et surmonte à mi-hauteur une broderie plus petite que la première; les paillettes pourraient remplacer la broderie anglaise.

Daisy, dans "La Mode Nationale."

RECETTES UTILES

Pour préserver les bords des tapis d'escalier

Le coupant des tapis d'escalier s'use d'ordinaire avant le reste, à cause du frottement des pieds. Le tapis en très peu de temps devient



Calendrier perpétuel

La monture est en carton découpé que l'on recouvre en satin ou moire antique. Les contours supérieurs sont garnis d'une petite ganse or et vert bronze. Les grands ornements sont au cordonnet et au passé de 3 tons bois. Les branches de gui sont à faire en différents tons de teintes naturelles. Les rubans sur lesquels on fait les jours et les mois sont passés dans deux ouvertures que l'on corne d'une ganse assortie aux contours du calendrier.

A chaque extrémité des rubans on fixe des petites têtes faites de lacet Renaissance et d'un petit galon or, ce qui produit un heureux effet.

ainsi malpropre il faut le remplacer par un tapis neuf ou le restaurer tant bien que mal.

Pour empêcher cela, il n'y a qu'à coller des morceaux de papier gris sur le tranchant de la marche avant d'étendre le tapis. Le frottement du tapis sera ainsi amoindri considérablement, et le tapis durera deux ou trois fois plus que dans les circonstances ordinaires.

Avec une robe Empire, le même style sera observé pour l'éventail; si l'on peut accompagner une telle toilette d'un éventail qui n'aurait pas de style nettement défini, il serait inélégant de prendre en main un éventail "art nouveau", ou de pur style Louis XV. Toutefois, un éventail "modern style" sera fort bien avec une robe de bal ou de soirée dont la coupe et les ornements ne rappellent pas plus un style qu'un autre.

On ne fait plus le grand éventail en plumes d'autruche; ceux que l'on voit en plumes noires, blanches ou de même teinte que la toilette rose, bleue, crème, sont de petite taille telle que celui que nous montre la figure 4. Ici la monture est en ivoire ajouré, les plumes sont blanches, et blanc aussi est le noeud qui est placé au bas des branches.

Beaucoup d'éventails sont peints sur gaze, sur mousseline de soie ou sur soie légère; d'autres sont brodés à la main, broderies et peintures se mêlent quelquefois artistement.

La dentelle est fort bien à sa place sur les éventails, parfois elle compose le fond tout entier, d'autrefois ce sont des applications qui s'incrument sur un tulle léger. Des entre-deux rayent encore l'éventail qui s'agrémentent de



Dessus de clavier

Le fond est en drap blanc, rouge ou vert moyen. Les arabesques, les contours des fleurs et les tiges sont au point de cordonnet. On emploie plusieurs couleurs pour ce travail. Les tiges seront en cordonnet vert et or; les fleurs en cordonnet rouge et or, orange et or, et bleu et or.

Les parties ajourées feront ressortir la doublure qui pourra être en satin vieil or. Les points d'armes se feront avec de la soie d'Alger de ton plus clair que celui que l'on emploiera pour corner les contours. La tige transversale indique la moitié du motif que l'on reportera autant de fois qu'il sera nécessaire pour obtenir la longueur du travail.

La dent du bord devra être éloignée de 3/4 de pouce sur les contours pour avoir la largeur nécessaire.





# LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

Elle posa sa main sur celle de Le Gardeur, une main lourde et implacable, comme un froid acier. Rien qu'à ce toucher de glace, il comprit que le refus était vrai.

—Ne riez pas, Le Gardeur! reprit-elle, je ne suis pas capable de rire, moi! Je ne plaisante pas; je suis sérieuse... mortellement sérieuse! Je sais la portée de mes paroles... je vous aime, Le Gardeur! mais je ne serai jamais votre femme!

Elle retira vivement sa main comme pour ajouter de la force à ses paroles.

Les cordes harmonieuses qui vibraient dans le coeur du jeune homme parurent se rompre tout à coup.

Angélique le regarda franc dans les yeux alors, comme pour voir s'il l'aimait encore.

—Je vous aime, Le Gardeur, vous savez! Je vous aime! Mais je ne veux pas, je ne peux pas vous épouser maintenant! répéta-t-elle lentement.

—Maintenant! s'écria Le Gardeur.

Il se cramponnait à une vaine espérance comme à une paille! de même que le nageur qui se voit emporté dans le gouffre.

—Maintenant! je n'ai pas dit maintenant, mais quand vous voudrez, Angélique! Toute une vie d'attente pour obtenir votre main un jour, et ce serait peu!

—Non! Le Gardeur, répliqua l'inconstante demoiselle, je ne vaudrais pas la peine que vous attendiez ainsi. Ce que j'espérais ne peut se réaliser... Mais je vous aime, et je vous aimerai toujours!

L'égoïste, la trompeuse enchantresse osait rejeter ses protestations, en redisant toujours:

—Je vous aime, Le Gardeur! Mais je ne veux pas vous épouser!

—Assurément, Angélique, ce n'est pas ce que vous voulez dire! exclama Le Gardeur hors de lui. Vous ne voulez pas me tuer! n'est-ce pas? me tuer au lieu de me faire bénir la vie! Vous ne pouvez pas vous mentir ainsi à vous-même et vous montrer si cruelle pour moi! Voyez, Angélique! ma sainte soeur Amélie croit en votre amour! et elle m'a donné ces fleurs pour que je les mette dans vos cheveux, quand vous aurez consenti à devenir sa soeur! Vous ne les refuserez point, Angélique!...

Il étendit la main pour lui mettre sur la tête la fleur de jasmin, mais elle se détourna brusquement et la fleur tomba à ses pieds.

—Les présents d'Amélie! Le Gardeur! je ne les mérite point! dit-elle d'un air résolu. Je le sais, je trahis mon coeur et je torture le vôtre! j'avoue ma faute! Méprisez-moi! tuez-moi, si vous voulez! Tuez-moi! c'est mieux, je pense! Mais je ne suis pas capable de vous tromper comme je tromperais les autres hommes! Ne me demandez plus de revenir sur ma décision; je ne le puis ni ne le veux!

VIII

—Je n'y comprends rien!! Ma tête se perd!! répétait Le Gardeur tout abasourdi...

Elle m'aime et ne veut pas être ma femme!...

(1) Voir le numéro 1176 de l'Album Universel, et les suivants.



Elle veut donc en épouser un autre?... La jalousie commençait à se réveiller au fond de son âme désespérée.

—Dites-moi, Angélique, demanda-t-il, après un silence assez plein d'embarras, avez-vous pour m'aimer ainsi et refuser ma main, quelque raison que vous ne pouvez déclarer?

—Aucune, Le Gardeur! C'est un caprice, une folie, peut-être, mais c'est cela; et je n'y puis rien. Je vous aime et ne vous épouserai point!

Elle avait de la résolution maintenant et parlait avec hardiesse. L'embarras avait été de dire le premier mot.

—Angélique Des Meloises! s'écria Le Gardeur, il y a ici un homme, un rival, un amoureux plus heureux que moi! c'est vous qui parlez, mais c'est lui qui vous inspire! Vous avez donné votre amour à un autre, et vous m'avez rejeté!

—Je n'ai aimé personne autre que vous et je ne vous ai point rejeté, répondit Angélique.

Elle se donnait garde de dire qu'elle n'attendait que l'occasion de le faire, et surtout qu'elle aspirait à la main de l'Intendant.

—Tant mieux pour cet homme! dit Le Gardeur.

La colère le gagnait. Il se leva et fit deux ou trois tours dans la pièce.

IX

Angélique jouait son âme avec satan, et elle sentait qu'elle allait la perdre.

Le Gardeur lui dit:

Il y avait autrefois un sphinx qui proposait une énigme aux passants, et celui qui ne pouvait la deviner subissait la mort. Je vais mourir car je ne saurais vous comprendre.

—N'essayez pas de deviner, cher Le Gardeur, lui répliqua-t-elle. Et souvenez-vous que le sphinx devait se précipiter dans la mer, si l'énigme qu'il proposait était devinée. Ce n'est pas ce que je ferais probablement. Mais vous êtes toujours mon ami, Le Gardeur! ajouta-t-elle d'une voix câline en venant s'asseoir à ses côtés. Regardez! ces fleurs que je n'ai pas voulu mettre dans mes cheveux je les cache dans ma poitrine comme un trésor!

C'était le jasmin d'Amélie. Elle le prit, l'embrassa avec effusion et le mit à son corset.

—Vous êtes encore mon ami, Le Gardeur! fit-elle en donnant à son regard ce charme séducteur qu'elle seule connaissait.

—Je suis plus qu'un ami, Angélique! plus que mille amis!... Mais que je sois maudit si je reste ce que je suis et que vous deveniez la femme d'un autre!...

Il subissait l'aiguillon d'une fureur longtemps retenue. Repoussant violemment mademoiselle Des Meloises, il se précipita vers la porte. Mais soudain il s'arrêta, et se retournant:

—Ce n'est pas vous que je maudis, Angélique! s'écria-t-il, pâle et tout agité, mais c'est

moi, parce que j'ai cru sottement à votre amour menteur!... Adieu! soyez heureuse!...

Pour moi, tout est fini désormais! tout, excepté la douleur et la mort!...

—Arrêtez! arrêtez, Le Gardeur! ne me laissez pas ainsi! exclama mademoiselle Des Meloises, épouvantée.

Elle courut à lui, essaya de le retenir en le saisissant par le bras, mais il s'arracha brusquement de ses mains nerveuses, et nu tête, sans autre adieu, sans dire un mot, il s'élança dans la rue.

Elle monta à son balcon, se pencha au-dessus de la rue sombre et se prit à crier:

—Le Gardeur! Le Gardeur!...

Ce dernier cri d'amour l'eut fait revenir de chez les morts s'il l'avait entendu! Mais déjà il s'était enfoncé dans les ténèbres.

Et loin, sur le pavé sonore, on pouvait entendre encore résonner le bruit d'un pas rapide.

C'était Le Gardeur de Repentigny qui fuyait la belle Angélique Des Meloises.

X

Angélique demeura longtemps sur son balcon, écoutant toujours si elle ne l'entendrait pas revenir.

Il ne revint pas!

Son amour aurait pu la sauver encore peut-être: elle se sentait vaincue et se trouvait plus heureuse de sa défaite...

Il était trop tard!

—O mon Dieu! s'écria-t-elle, dans une angoisse mortelle, il est parti! parti à jamais!... Mon Le Gardeur! le seul qui m'ait aimée véritablement, il est parti! je l'ai chassé par ma folie et ma malice!... Et pourquoi?...

Pourquoi? elle le vit clairement, et, dans son désespoir, arrachant ses tresses d'or et se frappant la poitrine, elle s'écria:

Que je suis méchante!... Oui! affreusement méchante!...

Je suis la pire, je suis la plus méprisante des créatures! Comment ai-je osé repousser la main de celui que j'adorais, pour accepter la main de celui que je hais de toute mon âme? L'esclave qui se vend sur la place publique, vaut mieux que moi! car elle n'est pas libre, elle! Moi je me vends corps et âme à un homme que je méprise! car je sais qu'il me trompe! Oh! de quel prix infâme je vais payer la splendeur que je demande!

Elle se laissa tomber à terre et se blessa au front. Mais elle ne remarqua point le sang qui coulait de sa blessure. Son âme était déchirée par mille tourments.

XI

Par moment elle voulait se lever, et comme la Rose de Saron, courir à la recherche de son bien-aimé, pour se jeter à ses genoux et lui jurer un amour éternel!

Elle ne connaissait guère son pauvre coeur! Elle avait vu le monde obéir à ses caprices, et n'avait jamais eu d'autre règle de conduite que sa volonté. Elle était devenue la divinité terrestre qui cherche en vain à réunir dans son coeur des choses qui se repoussent; elle s'était faite le jouet de toutes les puissances du mal!

Elle gisait évanouie sur le plancher, ses



mains se crispaient douloureusement.

Elle était comme une reine tombée du trône, et sa longue chevelure d'or en désordre la couvrait comme un manteau royal déchiré.

## XII

Ce fut bien après minuit qu'elle sortit de son évanouissement, et les brises fraîches du matin commençaient à souffler.

Elle se leva lentement, s'appuya sur son coude, et se mit à regarder, d'un oeil hagard et surpris, les étoiles impassibles qui luisent dans l'infini, sans se soucier de nos peines.

Persée atteignait le Méridien. Elle aperçut Algol, son étoile. Algol, tantôt étincelante et tantôt pâle, lui sembla, comme son âme à elle, être tour à tour au pouvoir de l'esprit des ténèbres! Elle se leva tout à fait. Son visage était souillé de sang; elle éprouvait des tortures et frissonnait de froid. Le vent qui passait dans le treillage l'avait glacée. Elle ne voulut pas cependant appeler sa servante. Elle se jeta sur un lit, et fatiguée par les émotions et les souffrances, elle dormit longtemps.

## CHAPITRE XXV

## RIEN ! RIEN, QUE LE DESESPOIR !

## I

Le Gardeur s'en allait par les rues de la ville, à pas pressés, au hasard, sans savoir et sans se demander où il allait ainsi. Fou de douleur et de colère, il se maudissait, et il maudissait Angélique, et le monde, et la Providence même qu'il croyait de complicité avec l'enfer pour lui ravir sa félicité.

Le pauvre insensé! Il ne songeait pas que mettre son bonheur dans l'amour d'une femme comme Angélique, c'était bâtir sur le sable une maison destinée à être balayée par la première tempête.

—Holà! Le Gardeur! Est-ce vous? cria tout à coup une voix dans la nuit. Quel bon vent vous amène à cette heure?

Le Gardeur s'arrêta et reconnut le chevalier de Péan.

—Où allez-vous? continua de Péan, vous marchez comme un désespéré...

—Au diable! répondit Le Gardeur.

Et il retira sa main que de Péan serrait comme par amitié. Il continua:

—C'est le seul chemin qui s'ouvre devant moi maintenant, et j'y cours comme un garde-corps de Satan! Ne me retenez pas, de Péan! Laissez-moi le bras! Je m'en vais au diable, vous dis-je!

—C'est un beau chemin! riposta de Péan, un chemin large et bien fréquenté: le chemin du roi, enfin! Je le suis, moi aussi, ce chemin! et aussi vite et aussi joyeusement que personne en la Nouvelle-France!

—Filez, alors! Allez devant ou derrière moi! mais pas avec moi, de Péan! Je coupe par le plus court pour arriver plus tôt, et je n'ai besoin de personne!

## II

En disant cela, Le Gardeur partit.

De Péan ne le lâcha point. Il se douta de ce qui venait d'avoir lieu.

—Le plus court que je connaisse, répliqua-t-il, c'est par la taverne de Menut, où je me rends. J'aimerais bien votre compagnie, Le Gardeur! il est fâcheux que vous n'aimiez pas la mienne. Nous avons une nuit de gala, chez Menut! et de la musique!... comme les gre-

nouilles de Beauport en font à l'heure qu'il est! Venez donc! venez!

Il le prit par le bras de nouveau. Cette fois, Le Gardeur ne le repoussa point.

—Peu m'importe où aller! dit-il.

Il oubliait le dédain qu'il ressentait pour cet homme et se laissait guider par lui. La taverne de Menut! c'était justement l'endroit où il fallait aller pour noyer ses chagrins!

Ils se mirent tous deux à marcher en silence. Au bout de quelques minutes, de Péan dit:

—Qu'avez-vous donc, Le Gardeur? Du malheur au jeu? une fortune rebelle? une fiancée volage comme les autres femmes?

Le Gardeur se fâcha.

—Prenez garde, de Péan! menaçait-il, en s'arrêtant, je vous brise les os si vous continuez! Je crois bien que vous n'avez pas l'intention de me blesser, mais encore...

Il avait l'air féroce.

De Péan s'aperçut qu'il ne faisait pas bon de rouvrir la blessure.

—Pardonnez-moi, Le Gardeur, demanda-t-il avec une sympathie parfaitement feinte, je n'ai pas voulu vous offenser. Mais vous soupçonnez vos amis, ce soir, comme un turc, son harem!

—J'ai mes raisons! quant aux amis, de Péan, je ne trouve plus que des amis comme vous! je commence à croire que le monde n'en a point de meilleurs!

## III

Ils longeaient le mur du jardin des récollets. La cloche sonna l'heure qui s'envolait. Les frères de Saint-François dormaient en paix sur leur couche, semblables aux oiseaux de l'océan qui trouvent dans l'angle du rocher solitaire, un refuge contre les tempêtes.

Le Gardeur se tourna brusquement vers son compagnon:

—De Péan, dit-il, pensez-vous que les récollets sont heureux?

—Heureux comme des huîtres à mer haute! Ils ne sont point contrariés dans leurs amours, s'ils le sont quelquefois dans leur dîner! Mais ce n'est ni votre sort ni le mien, Le Gardeur!

De Péan tâchait de surprendre quelque chose de ce qui s'était passé entre Angélique et lui.

—J'aimerais mieux être une huître qu'un homme! et j'aimerais mieux être mort que vivant! répliqua Le Gardeur.

Après une minute de silence, il demanda brusquement.

—Le cognac peut-il tuer un homme bien vite, savez-vous, de Péan?

—Jamais il ne vous tuera, Le Gardeur! répondit celui-ci, si vous le prenez chez Menut... Au contraire, il vous rendra vigoureux et indépendant des hommes et des femmes!

C'est là que je vais boire quand je suis à l'envers comme vous l'êtes. C'est un spécifique. Il vous guérira, j'en suis sûr.

Ils traversèrent la Place d'Armes. Tout était noyé dans la nuit, et seules, les sentinelles se promenaient devant la porte du château, lentement et silencieuses comme des ombres.

—Tout est calme et grave comme un cimetière, ici, remarqua de Péan, la vie de ces lieux s'en est allée chez Menut!

Et comme la cloche achevait de tinter, il ajouta:

—J'aime les "petites heures"! Que l'on veille ou que l'on dorme, elles passent vite et sont vite comptées... Elles seules valent quelque chose dans la vie d'un homme! Deux heures du matin, c'est midi pour l'homme qui a l'esprit d'aller les attendre chez Menut!

## IV

Le Gardeur suivait de Péan sans bien songer où il allait, machinalement. Il connaissait les gens qu'il rencontrait chez Menut. A cette heure-là, tout ce qu'il y avait de plus dissolu, de plus débauché dans la ville et la garnison se réunissait dans l'odieuse taverne.

Maître Menut, un gros et bruyant Breton, se vantait de tenir une maison où régnait l'abondance. Rien n'y manquait, on y trouvait de tout à foison: la maison était pleine d'amusements, les tables, pleines de mets, les pots et les vases, pleins, les convives, pleins! le maître lui-même, plein!

Cette nuit-là, il y avait encore plus de bruit, d'éclat et de plaisir, que de coutume. Cadet, Varin, Le Mercier et une foule d'amis et d'actionnaires de la grande compagnie s'y trouvaient réunis. On jouait, on buvait, on causait.

L'argot de Paris, avec ce qu'il avait de plus impur, était en grand honneur dans la taverne et parmi ces gens débauchés. C'était une sorte de protestation contre le raffinement un peu trop exagéré de la société d'alors.

## V

De Péan et Le Gardeur entrèrent dans l'auberge, et furent reçus à bras ouverts: de tous côtés, des mains s'étendaient vers eux avec des coupes pleines jusqu'au bord. De Péan buvait peu.

—Il faut que je garde ma tête, fit-il, car j'ai une revanche à prendre, cette nuit.

Le Gardeur ne refusa rien, but avec chacun et de toutes les liqueurs. Il entra ensuite dans une chambre vaste et bien meublée, où maints gentilshommes, assis à des tables couvertes de tapis, jouaient aux cartes et aux dés. Des tas de papier-monnaie passaient d'une main à l'autre, sans cesse, et sans paraître affecter l'indifférence des joueurs, à la fin de chaque partie, ou après chaque gageure.

Le Gardeur se plongea tête baissée dans le torrent de la dissipation. Il joua, but, parla argot et jeta toute réserve aux quatre vents!

Il doublait l'enjeu, et amenait les dés d'une façon insouciant, comme s'il se fût autant moqué de perdre que de gagner.

Il criait plus fort que les autres. Il embrassa de Péan en l'appelant son meilleur ami, et de Péan le lui rendit en le proclamant le roi des bons lurons.

## VI

De Péan suivait avec une maligne satisfaction les progrès de l'ivresse chez Le Gardeur. S'il paraissait se relâcher, il lui proposait de boire à la meilleure fortune, et s'il perdait l'enjeu, de boire en dépit de la mauvaise fortune.

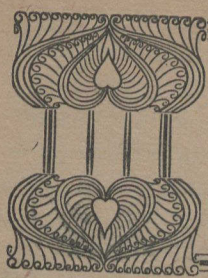
Mais laissons tomber un voile sur l'odieuse taverne de Menut. Le Gardeur, complètement ivre, avait roulé à terre, et des serviteurs complaisants l'avaient porté sur un lit où il dormait d'un sommeil de plomb, profond et affreux comme la mort! Son regard était fixe et vitreux comme le regard d'un mourant, sa bouche s'entr'ouvrait, toute frémissante encore des baisers chastes de sa soeur, ses mains pendaient, fermées et rigides comme les mains d'une statue.

—Il est à nous, maintenant! dit de Péan à Cadet, il ne retournera pas se fourrer la tête sous l'aile des Philibert!

Et ils se mirent à rire brutalement en le regardant dormir.

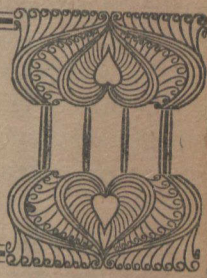
—Une belle dame que tu connais bien, Cadet, lui a donné la permission de boire jusqu'à se tuer, et c'est ce qu'il va faire, reprit de Péan.





# ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË



(Suite) I

J'étais néanmoins toujours dans mon humeur homicide, et j'employais presque toutes les heures du jour, dont j'aurais pu faire un meilleur usage à dresser le plan d'attaque, pour la première fois que j'en aurais l'occasion, surtout si leurs forces étaient divisées comme dans la dernière circonstance. Je ne réfléchissais pas que si je tuais tantôt quelques gens de leur parti, tantôt quelques autres, ce serait toujours à recommencer, et qu'à la fin je deviendrais un plus grand meurtrier que ceux-là mêmes dont je voulais punir la barbarie.

Mes inquiétudes, renouvelées par cette dernière rencontre, répandaient beaucoup d'amertume sur ma vie : quand je me hasardais à sortir de ma retraite, c'était avec toute la précaution possible et en tournant continuellement les yeux sur tous les objets dont j'étais environné. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en sûreté, et d'être dispensé de faire feu sur les chèvres sauvages ! Il est vrai que le bruit aurait pu mettre en fuite un petit nombre d'Indiens effrayés ; mais je devais être convaincu qu'ils reviendraient avec plusieurs centaines de canots, et je savais ce que j'avais alors à craindre. Cependant je fus assez heureux pour n'en plus voir jusqu'au mois de mai de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, époque à laquelle j'eus avec eux une rencontre très surprenante, que je rapporterai dans son lieu.

Durant ces quinze mois, je passais les jours dans des pensées inquiètes, et les nuits j'avais des songes effrayants, qui me réveillaient en sursaut.

C'était à peu près le milieu du mois de mai (selon le poteau où je marquais chaque jour et qui me servait de calendrier) : il s'éleva une tempête terrible, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. La nuit suivante ne fut pas moins épouvantable, et dans le temps que j'étais occupé à lire dans la Bible, et à faire de sérieuses réflexions sur ma lecture, je fus surpris d'un bruit semblable à celui d'un coup de canon tiré en mer.

Cette surprise était bien différente de toutes celles qui m'avaient saisi jusqu'alors ; je me levai avec tout l'empressement possible, et en un instant je parvins au haut du rocher par le moyen de mes échelles. Dans le même moment, une lumière me prépara à entendre un second coup de canon, qui frappa mes oreilles une demi-minute après, et dont le son devait venir de ce côté de la mer où j'avais été emporté dans mon canot par les courants.

Je jugeai d'abord que ce devait être quelque vaisseau en péril qui, par ses signaux, demandait du secours à quelque autre bâtiment qui allait avec lui de conserve. Je songeai, d'après cette circonstance, que si j'étais incapable de lui donner du secours, il m'en pouvait donner peut-être à moi, et dans cette vue je ramassai tout le bois sec qui était aux environs, j'en fis un feu au haut de la colline, et quoique le vent fût violent, il ne laissa pas de s'enflammer à merveille, et j'étais sûr qu'il devait être aperçu par ceux du vaisseau, si mes conjectures étaient justes. Ils le virent sans doute : car à peine mon

feu était-il dans toute sa force, que j'entendis un troisième coup de canon, suivi de plusieurs autres, venant tous du même endroit. J'entre-tins mon feu toute la nuit, et quand il fit jour et que l'air se fut éclairci, je vis quelque chose à une grande distance à l'est de l'île, sans pouvoir le distinguer, même avec mes lunettes.

J'y fixai mes yeux constamment pendant tout le jour, et comme je voyais l'objet dans le même lieu, je crus que c'était un vaisseau à l'ancre. Ayant grande envie de satisfaire pleinement ma curiosité, je pris mon fusil et m'avancai à grands pas du côté de la partie méridionale de l'île, où les courants m'avaient porté autrefois au pied de quelques rochers : je montai sur le plus haut de tous, et, le temps étant alors serein, je vis, à mon grand regret, le corps du vaisseau qui s'était brisé dans la nuit sur des rocs cachés que j'avais trouvés quand je me mis en mer avec mon canot, et qui, résistant à la violence de la marée, faisaient une espèce de contre-marée par laquelle j'avais été délivré du plus grand danger que j'eusse couru de ma vie.

C'est ainsi que ce qui sauve l'un perd l'autre, car il me semble que ces gens, n'ayant aucune connaissance de ces rochers, entièrement cachés sous l'eau, y avaient été portés pendant la nuit par un vent qui était tantôt est et tantôt est-nord-est. S'ils avaient découvert l'île, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auraient sans doute tâché de se sauver à terre dans leur chaloupe. Mais les coups de canon qu'ils avaient tirés en voyant mon feu firent naître un grand nombre de différentes pensées dans mon imagination : tantôt je croyais qu'apercevant cette lumière, ils s'étaient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage, mais que les flots, extrêmement agités, les avaient emportés ; tantôt je m'imaginai qu'ils avaient commencé par perdre leur chaloupe : ce qui arrive souvent quand les vagues, entrant dans le vaisseau, forcent les matelots à mettre la chaloupe en pièces ou à la jeter dans la mer. D'autres fois, je trouvais très possible que les vaisseaux qui allaient avec celui-ci de conserve, avertis par ses signaux, en eussent sauvé l'équipage.

Dans d'autres moments, je pensais qu'ils étaient entrés dans la chaloupe tous ensemble, et que les courants les avaient emportés dans le vaste Océan, où il n'y avait point de salut à attendre pour eux, et où ils mourraient peut-être de faim.

Tout cela n'était que conjectures, et dans l'état où je me trouvais, je ne pouvais que jeter un oeil de pitié sur le sort de ces pauvres gens.

Je ne trouve point de paroles assez énergiques pour exprimer le désir que j'avais de voir au moins un de ces hommes sauvé, afin de trouver un compagnon de ma solitude ; je n'avais jamais tant soupiré après la société de mes semblables, ni senti si vivement le malheur d'en être privé.

Je répétais cent fois de suite : "Plût à Dieu qu'un seul fût échappé !" et, en prononçant ces mots, mon émotion était si vive, que mes mains se joignaient avec une force terrible ; mes dents se serraient tellement dans ma bouche, que je fus longtemps avant de les pouvoir séparer.

Mais jusqu'à la dernière année de mon séjour dans cette île, j'ai ignoré si quelqu'un s'était sauvé de ce naufrage. Quelques jours après, j'eus seulement la douleur de voir sur le sable

le cadavre d'un mousse noyé. Il avait pour habillement une veste de matelot, une mauvaise paire de culottes et une chemise de toile blanche, de manière qu'il m'était impossible de deviner de quelle nation il pouvait être : tout ce qui se trouva dans ses poches consistait en deux petites pièces d'argent et une pipe à tabac, infiniment plus précieuse pour moi que l'argent.

La mer était cependant devenue calme, et j'avais grande envie de visiter le vaisseau, moins dans l'espérance d'y trouver quelque chose d'utile que pour voir s'il n'y avait pas quelque créature vivante que je pusse sauver.

Dans cet espoir je préparai tout pour mon voyage. Je pris une bonne quantité de pain, un pot rempli d'eau fraîche, une bouteille de ma liqueur forte dont j'étais encore suffisamment pourvu, et un panier plein de raisins secs. Chargé de ces provisions, je descendis vers mon canot, je le nettoyai, le mis à flot et y portai toute ma cargaison ; ensuite je retournai pour chercher le reste de ce qui m'était nécessaire, savoir : du riz, un parasol, deux douzaines de mes gâteaux, un fromage et un pot de lait de chèvre. Mon petit bâtiment ainsi chargé, je priai Dieu de bénir mon voyage, et, rasant le rivage, je vins à la dernière pointe de l'île du côté du nord-est, d'où il fallait entrer dans l'océan, si j'étais assez hardi pour poursuivre mon entreprise. Je regardai avec beaucoup de frayeur les courants qui avaient autrefois failli me perdre, et ce souvenir ne pouvait que me décourager, car si j'avais le malheur d'y donner, ils m'emporteraient certainement bien avant dans la mer, hors de la vue de mon île, et si un vent un peu gaillard se levait, c'était fait de moi.

J'en étais effrayé au point que je commençai à abandonner ma résolution, et ayant tiré mon canot dans une petite sinuosité du rivage, je me mis sur un petit tertre, flottant entre la crainte et le désir d'achever mon voyage ; j'y restai jusqu'au moment où je vis que la marée changeait, et que le flux commençait à venir, ce qui rendait mon dessein impraticable pendant quelques heures. Là-dessus il me passa par l'esprit de monter sur la dune la plus élevée, pour observer quelle route prenaient les courants pendant le flux, afin de juger si, emporté par un des courants en me mettant en mer, je n'en trouverais pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. J'arrivai bientôt sur une hauteur d'où l'on pouvait observer la mer de côté et d'autre, et de là je vis clairement que, comme le courant du reflux sortait du côté de la pointe méridionale de l'île, ainsi le courant du flux rentrait du côté du nord et poussait par conséquent à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette observation, je résolus de sortir le lendemain avec le commencement de la marée, et je le fis après avoir reposé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord ma course vers le nord jusqu'au moment où je commençai à sentir la faveur du courant qui m'emporta bien avant du côté de l'est, sans me maîtriser assez néanmoins pour m'ôter toute direction de mon bâtiment qui avait un bon gouvernail et que j'aidais encore par ma rame : de cette manière j'allai droit vers le vaisseau, et j'y arrivai en moins de deux heures.

C'était un bien triste spectacle : le vaisseau, qui paraissait espagnol par sa structure, était comme cloué entre deux rocs : la poupe et une

(1) Voir le numéro 1181 de l'Album Universel, et les suivants.



partie du corps de ce vaisseau étaient fracassées par la mer, et comme la proue avait donné contre les rochers avec une extrême violence, le grand mât et le mât d'artimon s'étaient brisés par la base; mais le beaupré était resté en bon état et paraissait ferme vers la pointe de l'éperon.

Lorsque j'en fus tout près, un chien parut sur le tillac; me voyant venir, il se mit à gémir et à aboyer. Dès que je l'appelai, il sauta dans la mer et je l'aidai à entrer dans ma barque: le trouvant à moitié mort de faim et de soif, je lui donnai un morceau de mon pain, qu'il engloutit comme un loup qui aurait pâti pendant quinze jours dans la neige; je lui fis boire ensuite de mon eau fraîche.

Le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux dans le vaisseau était deux hommes noyés dans la chambre de proue, qui se tenaient embrassés l'un l'autre. Il est probable que lorsque le bâtiment toucha, la mer y était entrée, si abondamment et avec tant de violence, que ces pauvres gens en avaient été étouffés, de même que s'ils eussent été continuellement sous l'eau.

Excepté le chien, il n'y avait rien de vivant dans le bâtiment, et presque toute la cargaison me parut abîmée par l'eau: je vis pourtant quelques tonneaux remplis apparemment de vin ou d'eau-de-vie; mais ils étaient trop gros pour en tirer le moindre usage. Il y avait encore plusieurs coffres; j'en mis deux dans ma barque, sans examiner ce qu'ils contenaient. Je jugeai ensuite, par ce que j'y trouvai, que le vaisseau devait être richement chargé; et si je puis tirer quelques conjectures par le cours qu'il prenait, il y a de l'apparence qu'il venait de Buenos-Ayres, dans le sud de l'Amérique, au delà du Brésil, et que sa destination était la Havane et ensuite l'Espagne.

Outre ces deux coffres, j'y trouvai un petit tonneau qui pouvait contenir environ vingt pots, et je le mis dans ma barque avec bien de la peine. J'aperçus dans une des chambres plusieurs fusils et un grand cornet à poudre, où il y en avait à peu près quatre livres: je m'en saisis; mais je laissai là les armes, puisque j'en avais suffisamment; je m'appropriai encore une pelle à feu et des pincettes dont j'avais un extrême besoin, comme aussi deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Je m'en allai avec cette charge et avec le chien, voyant venir la marée qui devait me ramener chez moi, et le même soir je revins à l'île, extrêmement fatigué de ma course.

Après avoir reposé cette nuit dans la barque, je résolus de porter mes nouvelles acquisitions dans ma grotte, plutôt que dans mon château; mais je trouvai bon d'en faire auparavant l'examen. Le petit tonneau était rempli d'une espèce de rhum qui n'était pas aussi bon que celui qu'on trouve dans le Brésil. Pour les deux coffres, ils étaient pleins de plusieurs choses d'un grand usage pour moi: j'y trouvai, par exemple, un petit cabaret rempli de liqueurs cordiales excellentes, et en grande quantité; elles étaient dans des bouteilles ornées d'argent, et qui contenaient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de confitures si bien fermés, que l'eau n'avait pu y pénétrer, et deux autres qui étaient gâtés par la mer. Il y avait de plus de fort bonnes chemises, quelques cravates de différentes couleurs, une demi-douzaine de mouchoirs de toile blanche, fort utiles pour essuyer le visage dans les grandes chaleurs. Toute cette trouvaille m'était extraordinairement agréable.

Quand je vins au fond du coffre, j'y trouvai trois grands sacs de pièces d'argent, outre un petit papier qui renfermait six doubles pistoles,

et quelques petits bijoux qui pouvaient peser ensemble environ une livre.

Dans l'autre coffre il y avait quelques habits, mais de peu de valeur, et trois flacons pleins d'une poudre à canon très fine, destinée apparemment pour en charger les fusils de chasse dans l'occasion. A tout prendre, je tirai peu de fruit de mon voyage; l'argent m'était de peu de valeur, et j'aurais donné tout ce que j'en avais trouvé pour trois ou quatre paires de bas et de souliers; j'en avais bien besoin, et depuis un grand nombre d'années j'étais obligé de m'en passer.

Il est vrai que je m'étais approprié les deux paires de souliers des pauvres matelots que j'avais trouvés noyés dans le vaisseau, mais ils ne valaient pas nos souliers anglais, ni pour la commodité ni pour le service. Pour finir, je trouvai encore dans le second coffre une cinquantaine de pièces d'argent, mais point de pièces d'or.

Je ne laissai pas de porter tout cet argent dans ma grotte, auprès de celui que j'avais sauvé de notre propre vaisseau. C'était dommage que je n'eusse pas trouvé accessible le fond du bâtiment, j'en aurais pu tirer de quoi charger plus d'une fois ma petite barque, et j'aurais



Je m'en allai avec cette charge et avec le chien.

amassé un trésor considérable, qui eût été dans ma grotte en parfaite sûreté et que j'aurais pu aisément emporter dans ma patrie, si la bonté du ciel permettait un jour que je me tirasse de l'île.

Après avoir mis de cette manière toutes mes acquisitions en lieu sûr, je replaçai ma barque dans sa rade ordinaire, et je m'en revins à ma demeure, où je trouvai tout dans l'état où je l'avais laissé. Je me remis à vivre à ma manière accoutumée, et à m'appliquer à mes affaires domestiques. Pendant un temps je jouis d'un assez grand repos, excepté que j'étais toujours fort sur mes gardes et que je sortais rarement, encore ne le faisais-je jamais qu'avec beaucoup d'inquiétude, à moins de tourner mes pas du côté de l'ouest, où j'étais sûr que les sauvages ne venaient jamais, ce qui me dispensait de me charger dans cette promenade de ce fardeau d'armes qui m'accablait toujours dans mes autres excursions.

Ce fut ainsi que je vécus deux ans de suite, passablement heureux, si mon esprit ne s'était rempli de mille projets de me sauver de mon île. Quelquefois je voulais faire une seconde vi-

site au vaisseau échoué, où je ne devais plus m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage: d'autres fois je songeais à partir, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et je crois fermement que, si j'avais eu en ma possession la chaloupe avec laquelle j'avais quitté Salé, je me serais mis en mer à tout hasard.

Un soir, ces pensées m'agitèrent avec une telle force, qu'elles suspendirent pour un temps la tranquillité que m'avait donnée autrefois ma résignation à la volonté de la Providence. Il n'était pas en mon pouvoir de détourner mon esprit de ce projet de voyage qui excitait dans mon âme des désirs si impétueux, que ma raison était incapable d'y résister. Pendant deux heures entières cette passion m'emporta avec tant de violence, qu'elle fit bouillonner mon sang dans mes veines, comme si j'avais eu la fièvre; mais un épuisement d'esprit, succédant à cette agitation, me jeta dans un profond sommeil.

Il est naturel de penser que mes songes doivent avoir roulé sur le même sujet; cependant à peine y avait-il la moindre circonstance qui s'y rapportât. Je rêvai que, quittant le matin mon château à mon ordinaire, je voyais près du rivage deux canots d'où sortaient onze sauvages avec un prisonnier destiné à leur servir de

nourriture. Ce malheureux, dans le moment qu'il allait être tué, s'échappe et se met à courir de mon côté, dans le dessein de se cacher dans le bocage épais qui couvrait mon retranchement; le voyant tout seul sans que personne le poursuivît, je me découvris, et le regardant d'un visage riant, je l'encourage, je l'aide à monter mon échelle, je le mène avec moi dans mon habitation, et il devient mon esclave. J'étais charmé de cette rencontre, persuadé que j'avais trouvé un homme capable de me servir de pilote dans mon entreprise, et de me donner les conseils nécessaires pour éviter toutes sortes de dangers.

Voilà mon songe qui, pendant qu'il dura, me remplissait d'une joie inexprimable, mais qui fut suivi d'une douleur extravagante dès que je me fus réveillé.

### XXIII

#### ROBINSON SAUVE LA VIE A UN INDIEN; IL LUI DONNE LE NOM DE VENDREDI.

J'en inférai pourtant que le seul moyen d'exécuter mon dessein avec succès était d'attraper



# Sur la Grève



Poésie de Stéphan Bordèse

Musique de LEO SACHS

**CHANT**

*Moderato*

*Allegretto*

**PIANO**

*Moderato*

*p*

*ritard*

*Allegretto*

*rit.*

*mf*

*p*

*mf*

*a Tempo*

*Vivace*

*rit.*

*Plus vite*

*1<sup>o</sup> Tempo*

*a piacere*

*a Tempo*

*ppp*

*pp*

Tout se tait, voi-ci l'ombre  
 Il fait nuit, une é-toi-le  
 Lente et sombre qui descend;  
 se dé-voi-le Je la vois.  
 Le flot seul sur la grève. Vient sans trêve ca-ressant.  
 Et la mer la re-flète Et re-pète mil-le fois  
 Et sa voix me pé-nè-tre, En va-hit tout mon é-tre.  
 C'est l'é-toi-le tu-té-lai-re De l'amour qui m'é-clai-re.  
 Chant d'a-mour  
 Et mon cœur D'un doux ré-ve,  
 est en fé-te.



# Duetto

POUR PIANO

Par GUSTAVE RINCK

Moderato.

PIANO.

*p*

*pp*

*sonore*

*p*

*rit*

Tempo

*p*

*pp*

FIN

The musical score is written for piano and consists of two staves. It begins with a 'Moderato' tempo marking and a 'PIANO.' instruction. The score includes various dynamic markings: *p* (piano), *pp* (pianissimo), *sonore* (sonorous), and *rit* (ritardando). The piece concludes with a 'Tempo' marking and a 'FIN' instruction. The notation includes treble and bass clefs, a key signature of one flat, and a 2/4 time signature. The score is divided into measures by vertical bar lines, with some measures containing repeat signs.



# Romance sans paroles

POUR PIANO

Par ALPHONSE DUVERNOY

Professeur des classes de piano au Conservatoire de Paris

Andantino dolce.

PIANO

Jes. 2 Ped Ped

Tempo

Ammez

mf

Tempo 1<sup>o</sup> dolce.

2 Ped

FIN



# La Maladetta

BALLET EN 2 ACTES

Pas de l'Amphore

Livret de Pierre Gailhard et J. Hansen

Musique de M. PAUL VIDAL

All<sup>o</sup> mod<sup>to</sup>

The musical score consists of ten systems of music. Each system includes a piano part (left hand) and a violin part (right hand). The piano part is written in a 6/8 time signature. The violin part is written in a 6/8 time signature. The score includes various dynamics such as *mf*, *sf*, *p*, and *md*. There are also performance instructions like "Animez" and "Coupure théâtrale". The score is marked with "All<sup>o</sup> mod<sup>to</sup>" at the beginning. The piano part features a steady eighth-note accompaniment, while the violin part has a more melodic line with some slurs and accents.

⊕ Coupure théâtrale

Animez



Montréal, 9 février 1907.

Album Universel (Monde Illustré) No 1189

quelque sauvage; surtout, s'il était possible, quelque prisonnier qui me sût gré de sa délivrance: mais j'y voyais cette terrible difficulté, pour réussir, il fallait absolument massacrer une caravane entière; entreprise désespérée qui pouvait très facilement manquer. D'un autre côté, je frissonnais en songeant aux raisons dont j'ai parlé, et qui me faisaient regarder cette action comme extrêmement criminelle. Il est vrai que j'avais dans l'esprit d'autres raisons qui plaidaient pour l'innocence de mon projet, savoir: que ces sauvages étaient réellement mes ennemis, puisqu'il était certain qu'ils me dévoreraient dès qu'il leur serait possible; que par conséquent les attaquer, c'était réellement travailler à ma propre conservation, sans sortir des bornes d'une défense légitime. Ces arguments ne me tranquillisaient pourtant pas, et j'avais de la peine à me familiariser avec la résolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de sang.

Néanmoins, après plusieurs délibérations inquiètes, après avoir pesé longtemps le pour et le contre, ma passion prévalut sur mon humanité, et je me déterminai à faire tout mon possible pour m'emparer d'un de ces sauvages à quelque prix que ce fût. La question était de quelle manière en venir à bout; mais, comme je ne pouvais décider encore cette question, je résolus seulement de me mettre en sentinelle pour découvrir mes ennemis quand ils débarqueraient, et de former alors mon plan conformément aux circonstances qui s'offriraient à mes yeux.

Dans cette vue, je ne manquai pas un jour d'aller reconnaître le terrain; mais je ne découvris rien dans l'espace de dix-huit mois, quoique pendant tout ce temps j'allasse sans relâche tantôt du côté de l'ouest de l'île, tantôt du côté du sud-ouest, les deux parties les plus fréquentées par les sauvages. La ratigüe que me donnaient ces sorties inutiles, bien loin de me dégoûter, comme autrefois, de mon entreprise et d'émousser ma passion, ne fit que l'enflammer davantage; je souhaitais aussi ardemment de rencontrer les cannibales, que j'avais autrefois désiré de les éviter.

J'avais même alors tant de confiance en moi-même, que je me faisais fort de m'assurer assez bien de trois de ces sauvages pour me les assujettir entièrement et pour leur ôter tout moyen de me nuire; je me complaisais dans cette idée avantageuse de mon savoir-faire, et rien ne me manquait, selon moi, que l'occasion de l'employer.

Elle parut à la fin se présenter. Un matin, je distinguai sur le rivage jusqu'à six canots; les sauvages étaient déjà à terre et hors de la portée de ma vue. Je savais qu'ils venaient d'ordinaire au moins cinq ou six dans chaque canot, et par conséquent leur nombre dérangeait toutes mes mesures. Quelle possibilité pour un seul homme d'en venir aux mains avec une trentaine? Cependant, après avoir été dans l'irrésolution pendant quelques moments, je préparai tout pour le combat; j'écoutai attentivement si j'entendais quelque bruit; ensuite, laissant mes deux fusils au pied de mon échelle, je me plaçai de manière que ma tête n'en dépassait pas le sommet. De là j'aperçus, par le moyen de mes lunettes, qu'il étaient trente tout au moins, qu'ils avaient allumé du feu pour préparer leur festin, et qu'ils dansaient alentour avec mille postures et mille gestes bizarres, selon la coutume du pays.

Un moment après, je les vis qui tiraient d'une barque deux misérables pour les mettre en pièces. Un des deux tomba bientôt à terre, assommé, à ce que je crois, d'un coup de massue ou d'un sabre de bois; et sans délai, deux ou

trois de ces bourreaux se jetèrent dessus, lui ouvrirent le corps et en préparèrent tous les morceaux pour leur infernale cuisine, tandis que l'autre victime se tenait là auprès, en attendant que ce fût son tour à être immolée. Ce malheureux se trouvant alors un peu en liberté, la nature lui inspira quelque espérance de se sauver, et il se mit à courir avec toute la vitesse imaginable, directement de mon côté, je veux dire du côté du rivage qui menait à mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant enfler ce chemin, surtout parce que je m'imaginai qu'il était poursuivi par toute la troupe, et je m'attendis à le voir vérifier mon songe en cherchant un asile dans mon bocage, sans avoir lieu de croire que le reste de mon songe se vérifierait aussi, et que les sauvages ne l'y trouveraient pas. Je restai néanmoins dans le même endroit, et j'eus lieu de me rassurer, en voyant qu'il n'y avait que trois hommes qui le poursuivaient, et qu'il gagnait considérablement de terrain sur eux, de manière qu'il devait leur échapper indubitablement s'il soutenait cette course seulement pendant une demi-heure.

Il y avait dans le rivage, entre lui et mon château, une petite baie où il devait être arrêté nécessairement, à moins de la passer à la nage; mais quand il fut venu jusque-là, il ne s'en mit pas fort en peine, et quoique la marée fût haute alors, il s'y jeta à corps perdu, gagna l'autre bord en une trentaine d'élans tout au plus, après quoi il se remit à courir avec la même force qu'auparavant. Quand ses trois ennemis vinrent dans le même endroit, je remarquai qu'il n'y en avait que deux qui sussent nager; et que le troisième, après s'être arrêté un peu sur le bord, s'en retournait lentement vers le lieu du festin, ce qui n'était pas un petit bonheur pour celui qui fuyait. J'observai encore que les deux qui nageaient mettaient à passer cette eau le double du temps que leur prisonnier y avait employé.

Je fus alors pleinement convaincu que l'occasion était favorable pour m'acquérir un compagnon et un domestique, et que j'étais appelé évidemment par le ciel à sauver la vie de ce pauvre malheureux. Dans cette persuasion je descendis précipitamment du rocher pour prendre mes fusils, et remontant avec la même ardeur, je m'avançai vers la mer; je n'avais pas grand chemin à faire, et bientôt je me jetai entre les poursuivants et le poursuivi, en tâchant de lui faire entendre par mes cris de s'arrêter. Je lui fis encore signe de la main; mais je crois qu'au commencement il avait tout aussi peur de moi que de ceux à qui il tâchait d'échapper. J'avançai cependant sur eux à pas lents, et ensuite me jetant brusquement sur le premier, je l'assomma d'un coup de crosse; j'aimais mieux m'en défaire de cette manière-là que de faire feu sur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la chose fût fort difficile à une si grande distance, et qu'il eût été impossible aux sauvages de savoir ce que signifiait ce bruit inconnu.

Le second voyant tomber son camarade, s'arrêta tout court comme effrayé; je continue d'aller droit à lui, mais en approchant, je le vois armé d'un arc dont il ajuste la flèche; ce qui m'oblige à le prévenir, et je le jette à terre roide mort, du premier coup. Pour le pauvre fuyard, quoiqu'il vît ses deux ennemis hors de combat, il était si épouvanté du feu et du bruit qui l'avaient frappé, qu'il s'arrêta tout court sans bouger du même endroit, et je vis dans son air effaré, plus d'envie de s'enfuir de plus belle, que d'approcher. Je lui fais signe de nouveau de venir à moi; il fait quelques pas, puis il s'ar-

rête encore, et continue ce même manège pendant quelques moments. Il s'imaginait sans doute qu'il était devenu prisonnier une seconde fois, et qu'il allait être tué comme ses deux ennemis. Enfin, après que je lui eus fait signe d'approcher pour la troisième fois, de la manière la plus propre à le rassurer, il s'y hasarda en se mettant à genoux à chaque dix ou douze pas pour me témoigner sa reconnaissance. Pendant tout ce temps je lui souriais aussi gracieusement qu'il m'était possible. Enfin, étant arrivé auprès de moi, il se jette à mes genoux, il baise la terre, il prend un de mes pieds et le pose sur sa tête, pour me faire comprendre sans doute qu'il me jurait fidélité, et qu'il me faisait hommage en qualité de mon esclave.

Je le relevai en lui faisant des caresses pour l'encourager de plus en plus; mais l'affaire n'était pas encore finie je vis bientôt que le sauvage que j'avais fait tomber d'un coup de crosse n'était pas mort, et qu'il n'avait été qu'étourdi; je le fis remarquer à mon esclave qui, là-dessus, prononça quelques mots que je n'entendis pas, et que ne laissèrent pourtant pas de me charmer, comme étant le premier son d'une voix humaine qui eût frappé mes oreilles depuis vingt-cinq ans.

Mais il n'était pas temps encore de m'abandonner à ce plaisir; le sauvage en question avait déjà repris assez de forces pour se mettre sur son séant, et la frayeur recommença à paraître dans l'air de mon esclave; néanmoins, dès qu'il me vit faire mine de décharger mon second fusil sur ce malheureux, il me fit entendre par signes qu'il souhaitait de m'emprunter mon sabre, ce que je lui accordai. A peine s'en est-il saisi, qu'il se jette sur son ennemi, et lui tranche la tête d'un seul coup, aussi vite et aussi adroitement que pourrait le faire le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'était pourtant la première fois de sa vie qu'il avait vu une épée, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sabres de bois qui sont les armes ordinaires de ces peuples. Cependant j'ai appris dans la suite que ces sabres sont d'un bois si dur et si pesant, et qu'ils savent si bien les affiler, que d'un seul coup ils font voler de dessus un corps la tête avec les épaules.

Après avoir fait cette expédition, il revint à moi en sautant et en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe; il mit mon sabre à mes pieds, avec la tête du sauvage.

Ce qui l'embarrassait extraordinairement, c'était la manière dont j'avais tué l'autre Indien à une si grande distance, et, me le montrant, il me demanda par signes la permission de le voir de près. En étant tout proche, sa surprise augmenta, il le regarde, le tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il examine la blessure que la balle avait faite justement dans la poitrine, et qui ne paraissait pas avoir saigné beaucoup, parce que le sang s'était répandu en dedans. Après s'être arrêté assez longtemps à le considérer, il revint à moi avec l'arc et les flèches du mort; et moi, résolu de m'en aller, je lui ordonne de me suivre, en lui faisant entendre que je craignais que les sauvages ne fussent bientôt suivis d'un plus grand nombre.

Il me fit signe ensuite qu'il allait enterrer les deux que nous avions tués, de peur qu'en voyant leurs corps leurs camarades ne parvinssent à nous découvrir. Je le lui permis, et dans un instant il eut creusé deux trous dans le sable où il les enterra l'un après l'autre. Cette précaution prise, je l'emmenai avec moi, non dans mon château, mais dans la grotte que j'avais plus avant dans l'île: ce qui démentit mon songe qui avait assigné mon bocage pour asile à mon esclave.



C'est dans cette grotte que je lui donnai du pain, une grappe de raisins secs, et de l'eau dont il avait surtout grand besoin, étant fort altéré par la fatigue d'une si longue et si rude course. Je lui fis signe d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de riz, avec une couverture qui me servait de lit assez souvent à moi-même.

C'était un grand garçon bien découpé, de vingt-cinq ans à peu près; il était parfaitement bien fait; tous ses membres, sans être fort gros, annonçaient un homme adroit et robuste; son air mâle ne présentait aucun mélange de férocité: au contraire, on voyait dans ses traits, surtout quand il souriait, cette douceur et cet agrément qui est particulier aux Européens. Il n'avait pas les cheveux semblables à de la laine frisée, mais longs et noirs; son front était grand et élevé, ses yeux brillants et pleins de feu. Son teint n'était pas noir, mais fort basané; sans avoir rien de cette désagréable couleur tannée des habitants du Brésil et de la Virginie, il approchait plutôt d'une légère couleur d'olive, dont il n'est pas aisé de donner une idée juste, mais qui me paraissait avoir quelque chose d'agréable. Il avait le visage rond et le nez bien fait, la bouche belle, les lèvres minces, les dents bien rangées et blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt sommeillé que dormi pendant une demi-heure, il se réveille et sort de la grotte pour me rejoindre; car dans cet intervalle j'étais allé traire mes chèvres, qui étaient dans mon enclos tout près de là. Il vient à moi en courant, il se jette à mes pieds avec toutes les marques d'une âme véritablement reconnaissante, il renouvelle la cérémonie de me jurer fidélité, en posant mon pied sur sa tête; en un mot, il fait tous les gestes imaginables pour m'exprimer son désir de s'assujettir à moi pour toujours. J'entendais la plupart de ces signes, et je fis de mon mieux pour lui faire connaître que j'étais content de lui. Je commençai en très peu de temps à lui parler, et il apprit à me parler à son tour; je lui enseignai d'abord qu'il s'appellerait "Vendredi", nom que je lui donnai en mémoire du jour auquel il était tombé en mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer son "maître", et à dire à propos "oui" et "non". Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre; j'en bus le premier, et j'y trempai mon pain; m'ayant imité, il me fit signe qu'il le trouvait bon.

Je restai avec lui toute la nuit suivante dans la grotte; mais dès que le jour parut, je lui fis comprendre de me suivre, et que je lui donnerais des habits: ce qui parut le réjouir, car il était absolument nu. En passant par l'endroit où il avait enterré les deux sauvages, il me le montra exactement aussi bien que les marques qu'il avait laissées pour le reconnaître, en me faisant signe qu'il fallait déterrer ces corps et les manger. Je me donnai là-dessus l'air d'un homme fort en colère; je lui exprimai l'horreur que j'avais d'une pareille pensée, en faisant comme si j'allais vomir, et je lui ordonnai de s'écarter de ces cadavres, ce qu'il fit dans le moment avec beaucoup de soumission. Je le menai ensuite avec moi au haut de la colline, pour voir si les ennemis étaient partis, et en me servant de ma lunette je ne découvris que la place où ils avaient été, sans apercevoir ni eux ni leurs canots, marque certaine qu'ils s'étaient embarqués.

Je n'étais pas encore entièrement satisfait de cette découverte, et me trouvant à présent plus de courage, et par conséquent plus de curiosité, je pris avec moi mon esclave, armé de mon épée, et l'arc avec les flèches sur le dos; je lui fis porter un de mes mousquets, j'en gardai deux moi-même, et de cette manière nous marchâmes vers le lieu du festin.

En y arrivant mon sang se glaça par l'hor-

reur du spectacle, qui ne fit pas le même effet sur Vendredi; toute la place était couverte d'ossements et de chair humaine à moitié mangée; en un mot, de toutes les marques du repas de triomphe par lequel les sauvages avaient célébré la victoire qu'ils avaient obtenue sur leurs ennemis. Je vis à terre trois crânes, cinq mains les os de deux ou trois jambes et autant de pieds, et Vendredi me fit entendre par des signes, qu'ils avaient emmené avec eux quatre prisonniers dont ils avaient mangé trois, lui-même étant le quatrième; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et la tribu à laquelle il appartenait, et qu'on avait fait de part et d'autre beaucoup de prisonniers qui avaient été destinés au même sort que ceux dont je voyais les restes.

Je fis ramasser tous ces misérables restes en un monceau par mon esclave, et je l'obligeai de les réduire en cendres au moyen d'un grand brasier dont il les entourait; je voyais bien que son estomac était avide de cette chair, et que dans le coeur il était encore un vrai cannibale; mais je lui témoignai tant d'horreur pour un appétit si dénaturé, qu'il n'osait pas le découvrir de crainte que je le tuasse.



Je le relevai en lui faisant des caresses.

Cette opération terminée, nous nous en retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de Vendredi, Je lui donnai d'abord une culotte de toile que j'avais trouvée dans le coffre d'un des matelots, et qui, changée un peu, lui allait passablement bien. J'y ajoutai une veste de peau de chèvre, et comme j'étais devenu tailleur dans les formes, je lui fis encore un bonnet de la peau d'un lièvre, dont la façon n'était pas trop mauvaise. Il était charmé de se voir presque tout aussi brave que son maître, quoique d'abord il eût un air fort grotesque dans ces habillements auxquels il n'était pas accoutumé, et qui dans le commencement l'incommodèrent beaucoup.

Le jour d'après je me mis à délibérer où je logerais mon domestique d'une manière commode pour lui, sans que j'en eusse rien à craindre pour moi, s'il était assez méchant pour former quelque tentation contre ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable que de lui faire une hutte entre mes deux retranchements, et je pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de venir dans mon château malgré moi; de plus, je résolus d'emporter toutes les nuits, dans ma demeure, tout ce que j'avais d'armes en ma possession.

Heureusement ces précautions n'étaient pas nécessaires; jamais on n'a vu un serviteur plus fidèle, plus rempli de candeur et d'amour pour son maître. Il s'attachait à moi avec une tendresse véritablement filiale; il était sans fantaisies, sans opiniâtreté, incapable d'emportement, et en toute occasion il aura sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Il m'en donna en peu de temps un si grand nombre de preuves, qu'il me fut impossible de douter de son bon coeur et de l'inutilité de mes précautions à son égard.

J'étais charmé de lui; je me faisais une affaire sérieuse de l'instruire et de lui enseigner à parler ma langue, et je le trouvai le meilleur écolier du monde; il était si gai, si ravi quand il pouvait m'entendre, ou faire en sorte que je l'entendisse, qu'il me communiquait sa joie, et me faisait trouver un plaisir véritable dans nos conversations. Mes jours s'écoulaient alors dans une douce tranquillité, et pourvu que les sauvages me laissassent en paix, j'étais content de finir ma vie dans ces lieux.

#### XXIV

#### VENDREDI, INSTRUIT ET BIEN TRAITÉ PAR ROBINSON, LUI REND D'UTILES SERVICES

Trois ou quatre jours après que j'eus commencé à vivre avec Vendredi, je résolus de le détourner de son appétit cannibale en lui faisant goûter de mes viandes; je le conduisis donc un matin dans le bois, où j'avais dessein de tuer un de mes chevreux pour l'en régaler; mais, en entrant dans le bois, je découvris par hasard une chèvre couchée à l'ombre, et accompagnée de deux chevreux: là-dessus j'arrêtai Vendredi, en lui faisant signe de ne point bouger, et en même temps je fis feu sur un des chevreux et le tuai. Le pauvre sauvage, qui m'avait vu terrasser de loin un de ses ennemis, sans pouvoir comprendre la possibilité de la chose, effrayé de nouveau, tremblait comme la feuille; sans tourner les yeux du côté du chevreau pour voir si je l'avais tué ou non il ne songea qu'à ouvrir sa veste pour examiner s'il n'était pas blessé lui-même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de sa personne, car il vint se mettre à genoux devant moi et il me tint d'assez longs discours où je ne comprenais rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.

Pour le désabuser, je le pris par la main en souriant, je le fis lever, et lui montrant du doigt le chevreau, je lui fis signe d'aller le chercher, ce qu'il fit, et dans le temps qu'il était occupé à découvrir comment cet animal avait été tué, je chargeai mon fusil de nouveau. Au moment même, j'entrevis sur un arbre, et à la portée de mon fusil, un oiseau que je pris d'abord pour un oiseau de proie, mais qui dans la suite se trouva être un perroquet. Là-dessus j'appelle mon sauvage, et lui montrant du doigt mon fusil et le perroquet et la terre au-dessous de l'arbre, je lui fais entendre mon dessein d'abattre l'oiseau; effectivement je le jetai bas, et je vis mon sauvage effrayé de nouveau, malgré tout ce que j'avais tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fusil, il le regarda comme une source inépuisable de ruine et de destruction. De longtemps il ne put revenir de sa surprise, et si je l'avais laissé faire, je crois qu'il aurait adoré et mon fusil et moi. Il n'osa pas y toucher pendant plusieurs jours; mais il lui parlait comme si cet instrument eût été capable de lui répondre; c'était, ainsi que je l'ai appris dans la suite, pour le prier de ne pas lui ôter la vie.

(A suivre)



—Qui? Angélique?

—Eh oui! Angélique! Pourrait-il s'en trouver d'autres?

Le Gardeur n'est ni le premier ni le dernier qu'elle va coucher sous des draps de pierre, affirma de Péan en levant les épaules.

—“Les honnêtes gens” vont perdre leur carte d'atout! s'écria Cadet, d'un air moqueur.

Mais comment l'avez-vous arraché de Belmont, Péan?

—Oh! ce n'est pas moi! c'est Angélique Des Meloises! Elle a tendu le piège, et à son appel, il est venu s'y prendre.

—C'est bien elle, cela! la sorcière! exclama Cadet avec un éclat de rire. Elle rendrait le diable jaloux de ses tours! Satan n'est pas capable de perdre un homme aussi sûrement qu'elle!

—Je suppose, Cadet, que Satan et elle, c'est à peu près la même chose... Mais où est Bigot? Il devait venir ici.

—Bigot? il est de mauvaise humeur, cette nuit! il ne viendra pas. Cette femme de Beaumanoir, vous savez? c'est un épine qui le déchire, une boule de neige qui le glace... à notre égard! Elle le domine, Par saint Pigot! il l'aime!

—Je vous l'ai déjà dit, Cadet, je m'en suis aperçu il y a un mois, et j'en ai été convaincu, l'autre nuit, quand il a refusé de nous la présenter.

—Faut-il être fou, de Péan, pour s'occuper ainsi d'une femme! que veut-il en faire, savez-vous?

—Comment le saurais-je? L'envoyer à la dérive, quelque bon jour, jusqu'à la rivière du Loup... C'est ce qu'il fera probablement, s'il est sensible un peu. Il n'osera jamais se marier sans la permission de la Pompadour. La joyeuse poissonnière sait brider ses favoris. Bigot peut avoir autant de femmes que Salomon, si le coeur lui en dit, mais en contrebande! autrement, il faut le consentement de la grande courtisane. Il paraît qu'elle raffole de lui. Ce serait la raison.

## VII

—Cadet! Cadet! crièrent plusieurs voix, vous êtes condamné à payer un panier de Champagne pour avoir laissé la table!

—Je le veux bien! j'en paierai même deux, s'il le faut! répliqua Cadet. Mais il fait chaud comme dans le Tartare ici! Je suis comme un saumon rôti!

En effet, Cadet avait la face rouge, large, ronde, et il paraissait tout en feu.

Il fit quelques pas, sa démarche n'était point ferme: il titubait. Sa voix était rauque et plus grossière encore que de l'accoutumée.

Mais il conservait toujours passablement son intelligence.

—Je vais respirer un peu l'air frais du dehors, dit-il. Je me rendrai peut-être à la “Fleur de lys.” On ne se couche jamais à cette bonne vieille taverne.

—Je vais avec vous!... moi aussi!... et moi! crièrent une dizaine de voix.

—Venez tous! nous allons entrer dans ce vieux taudis. C'est là que se trouve le meilleur cognac de Québec. Comme de raison c'est du cognac volé!... Mais il n'en est que meilleur.

Le vieux Menut ne fut pas de cette opinion. Le cognac de la Fleur de lys ne valait pas mieux que le sien. Il avait payé les droits, lui, et sa boisson portait la marque de la grande compagnie. Il en appelait à tous les gentilshommes présents.

Pour lui plaire et le remettre de bonne hu-

meur, Cadet et ses amis burent une nouvelle ronde. Le bruit, la confusion, le tapage redoublèrent. Quelques-uns se mirent à chanter cette fameuse chanson qui exprimait si bien l'esprit railleur et la gaieté de la nation française à l'époque de l'ancien régime:

Vive Henri quatre!  
Vive ce roi vaillant!  
Ce diable à quatre  
A le triple talent  
De boire, battre  
Et d'être vert-galant!

## VIII

Ils sortirent en chantant et se rendirent à la Fleur de lys.

Ils entrèrent sans cérémonie dans une chambre spacieuse, basse, traversée au plafond par des poutres épaisses. Les murs de cette pièce, enduits d'une grosse couche de plâtre, disparaissaient sous les proclamations des gouverneurs et des intendants, et sous les ballades apportées de France par les matelots. Le papier jauni de toutes ces uniformes productions remplaçait la peinture.

Au milieu de cette chambre, il y avait une longue table, et autour de la table, des matelots, des voyageurs, des canotiers, en chemise et coiffés de tuques bleues ou rouges... Tous ces gens fumaient leur pipe, causaient, ou chantaient. Ils paraissaient jouir et s'amuser. Leurs faces laides et riantes, légèrement éclairées par la blafarde lumière qui tombait des chandelles de suif fixées aux murs, auraient été dignes d'être reproduites par le vulgaire mais fidèle pinceau de Schalken ou de Téniers.

Maitre Pothier occupait la place d'honneur à la tête de la table.

D'une main, il tenait un gobelet de terre plein de cidre, et de l'autre, sa pipe encore fumante. Son sac de cuir était accroché dans un coin. Pour le moment, son utilité avait cessé!

Max Grimeau et Bartémy l'aveugle, arrivés à point pour goûter au pâté, occupaient, l'un la droite, et l'autre la gauche du notaire. Ils étaient pleins comme des grives et gais comme des pinsons.

Ils chantaient au moment où Cadet entra.

## IX

A l'arrivée des gentilshommes, tous se levèrent et saluèrent avec politesse. Ils étaient flattés d'une pareille visite.

—Asseyez-vous, messieurs; prenez nos sièges, fit maître Pothier fort empressé.

Il présenta sa chaise à Cadet et Cadet l'accepta volontiers. Il accepta aussi un gobelet de cidre normand qu'il déclara meilleur que le meilleur vin.

—Nous sommes vos humbles serviteurs, et nous prions hautement l'honneur que vous nous faites en ce moment! reprit le vieux notaire en remplissant le gobelet.

—Joyeux compères que vous êtes! répartit Cadet en s'étendant les jambes, votre cidre me paraît excellent. Mais, dites-moi donc, buvez-vous cela par goût ou faute de mieux?

—Il n'y a rien au monde de meilleur que le cidre normand... après le cognac, affirma maître Pothier, en jetant un éclat de rire qui lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre. Le cidre normand, continua-t-il, est digne de la table du roi; mais, quand il est agrémenté d'une goutte d'eau-de-vie, il est digne de la table du pape!

Il fait voir des étoiles en plein midi! quel délice! N'est-ce pas, Bartémy?

—Comment! vieux grippe-sous! te voilà ici,

toi? s'écria Cadet en apercevant l'aveugle de la porte de la basse-ville.

—Hélas! oui! votre honneur! pour l'amour de Dieu! répondit Bartémy sur le ton plaintif de la profession.

—Tu es bien le plus aimable gueux que je connaisse en dehors de la Friponne! reprit Cadet en lui jetant un écu.

—Il n'est ni plus éveillé ni plus gueux que moi, votre honneur! riposta Grimeau, en grimaçant de joie comme un Alsacien devant un pâté de Strasbourg.

C'est moi qui faisais la basse tout à l'heure, quand vous êtes entré, vous devez m'avoir entendu?

—Si je t'ai entendu, assurément, mon vieux Max! Il n'y a pas une voix comme la tienne dans Québec.

Tiens! voici un écu pour toi aussi. Bois à la santé de l'Intendant! Un écu pour maître Pothier aussi! ce vieux membre errant de l'ordre judiciaire... Tenez! maître Pothier! si vous voulez continuer la chanson que vous chantiez tantôt, je vous emplis comme une outre de meilleur cognac!

## X

—Nous étions sur le “Pont d'Avignon”, votre honneur, répondit maître Pothier, gravement.

—C'est moi qui jouais l'air! interrompit Jean La Marche, vous devez avoir entendu mon violon? Un bon violon!

Jean n'aurait pas voulu perdre une si belle occasion de montrer son talent. Il fit glisser l'archet sur les cordes et donna quelques mesures:

—C'était ce ton-là, votre honneur, dit-il.

—Justement! c'était cela! je connais la vieille romance. C'est bon, va! exclama Cadet.

Et, passant les pouces dans l'emmanchure de son gilet chamarré, il écouta avec une sérieuse attention. Il aimait, malgré sa grossièreté, la vieille musique canadienne.

Jean donna deux ou trois nouveaux coups d'archet, puis, appuyant l'instrument à son menton, avec un geste savant, et prenant une pose inspirée, digne de Lulli, il commença à chanter en s'accompagnant:

A saint Mâlo, beau port de mer,  
A saint Mâlo, beau port de mer,  
Trois gros navires sont arrivés!  
Nous irons sur l'eau nous y prom, promener,  
Nous irons jouer dans l'île!

—Tut! tut! s'écria Varin, pas de ces fadaises! Il n'y a rien là-dedans qui chatouille. Un madrigal, ou une de ces damnées chansons du quartier latin!

—Je ne sais pas de damnées chansons! riposta Jean La Marche, et quand même j'en saurais, je n'en chanterais point!

Il était jaloux des ballades de son pays, la Nouvelle-France. Il ajouta avec un brin de malice:

Les sauvages ne jurent pas parce qu'ils ne savent pas ce qu'est un serment, et les habitants ne chantent point de “damnées” chansons, parce qu'ils n'en ont jamais appris. Mais je puis jouer et chanter “A saint Mâlo, beau port de mer” aussi bien que n'importe quel homme dans la colonie!

Les chansons populaires des Canadiens-français sont d'une poésie simple, presque enfantine; elles sont chastes comme les hymnes des autres nations.

—Chantez ce qu'il vous plaira, et ne vous occupez point de Varin, mon brave garçon, dit



Cadet, en s'allongeant dans sa chaise. J'aime mieux les ballades canadiennes que toutes les romances que le diable fabrique à Paris!...

Chantez-les, Varin, vos piquants couplets si vous les aimez! mais nos habitants ne les rediront pas!...

## XI

Après s'être amusés pendant une heure à la Fleur de lys, les compagnons de l'Intendant reprirent le chemin de la taverne du père Menut. Ils étaient moins fermes encore et plus tapageurs qu'à leur arrivée. Ils avaient laissé maître Pothier endormi et plein comme Bacchus, et tous les autres aussi aveugles que Bartémy.

Ils trouvèrent de Péan dans une fureur singulière. Pierre Philibert avait reconduit Amélie après la soirée, et il avait vu son inquiétude et ses pleurs au sujet de Le Gardeur. Il la laissa, bien décidé de rejoindre encore une fois le pauvre jeune homme.

L'officier qui se trouvait de garde à la porte de la basse-ville lui donna les renseignements qu'il désirait. Il descendit en toute hâte à la taverne de Menut, et malgré de Péan avec qui il échangea quelques paroles acerbes, il prit son malheureux ami, le porta dans une voiture et l'emmena.

—Par Dieu! ce Philibert est un coq, de Péan! s'écria Cadet, au grand déplaisir du secrétaire.

Il a du courage et de l'impudence comme dix! C'est encore mieux qu'à Beaumanoir!

Cadet s'assit pour rire à son aise aux dépens de son ami.

—Le maudit! grinça de Péan, j'aurais pu le transpercer!... Je regrette de ne l'avoir pas fait.

—Non, vous n'auriez pas été capable de le tuer, de Péan, et si vous aviez essayé de le faire, vous le regretteriez maintenant, observa Cadet.

N'importe! il n'y a pas si mauvais jour qui n'ait un beau lendemain, continua-t-il, venez faire une partie de cartes avec le colonel Trivio et moi. Cela vous mettra de l'argent dans le gousset et de la bonne humeur dans l'âme.

De Péan ne rit point, mais il suivit cependant le conseil de Cadet, et passa le reste de la nuit à jouer.

## XII

Pierre Philibert se disposait à sortir de chez madame de Tilly. Amélie saisit avec transport la main qu'il lui tendait, et le regardant à travers ses larmes:

—O Pierre Philibert! dit-elle, comment vous remercier assez de ce que vous avez fait pour mon cher et infortuné Le Gardeur?

—Le Gardeur mérite notre pitié, Amélie, répondit le noble colonel... Vous savez comment la chose est arrivée?

—Je ne sais rien, Pierre... je n'ose rien demander! Ah! vous êtes bien généreux!... Pardonnez-moi cette agitation...

Elle s'efforçait de se rendre maîtresse d'elle-même.

—Vous pardonner? allons donc! Est-ce que l'on a quelque chose à pardonner aux anges à cause de leur bonté?...

J'ai une idée, Amélie. Je crois qu'il serait utile d'emmener Le Gardeur à Tilly pour quelque temps. Votre excellente tante m'a invité à aller visiter son manoir. Si j'accompagnais votre frère à cette chère vieille demeure?

—Une promenade à Tilly avec vous, serait bien agréable à Le Gardeur, j'en suis sûre, et l'aiderait peut-être à rompre ces liens funestes qui le retiennent à la ville...

Tous les médecins du monde ne sauraient lui faire autant de bien que votre compagnie, ajouta-t-elle, dans un élan d'espérance. Il n'a nul besoin de remède; c'est le bon soin qu'il lui faut, c'est...

—C'est la femme qu'il aime! Amélie... continua vivement Philibert.

Et il ajouta presque tristement:

—Il arrive quelquefois que l'homme meurt quand il est trompé dans son amour et son espoir!...

Il l'avait regardée en disant cette parole.

—Ah! Pierre, comme je vous ai de l'obligation!

Mais alors, comme il la quittait, elle leva sur lui un regard si plein de reconnaissance et d'amour qu'il ne l'oublia jamais.

Dans la suite des années, alors qu'il était devenu indifférent à la lumière du soleil, à l'amour de la femme et aux délices de la vie, il voyait toujours ce regard mouillé de larmes et brûlant de tendresse, descendre sur lui comme un rayon de flamme qui perce le nuage et montre le ciel bleu. Et il soupirait après ce beau ciel où l'attendait sa bien-aimée...

## CHAPITRE XXVI

## ENTRE LA DERNIERE VIOLETTE ET LA PREMIERE ROSE

## I

—Oh! Le Gardeur! je vous en prie, demeurez avec moi aujourd'hui. J'ai absolument besoin de vous! dit Amélie de Repentigny, d'une voix tendre et persuasive, à son frère le chevalier. Tante part demain pour Tilly et il faut mettre les papiers en ordre...

Dans tous les cas, j'ai besoin de vous... fit-elle encore, en souriant avec douceur.

Le Gardeur s'assit. Il paraissait nerveux, fiévreux, malade. Rien d'étonnant, après la nuit qu'il avait passée à la taverne de Menut.

Il se leva, fit quelques tours, et regarda par la fenêtre ouverte. Il avait l'air d'un fauve qui cherche à s'échapper.

Il mourait de soif. Amélie lui apporta de l'eau, du lait, du thé. Il la trouvait bien bonne, bien compatissante, sa soeur!

## II

—Je ne puis pas rester dans la maison; je vais devenir fou! dit-il... Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé!

Hier j'ai bâti une tour de verre aussi haute que le ciel, mon ciel à moi!... l'amour d'une femme!... Aujourd'hui, je suis enseveli sous ses ruines!...

—Ne parle pas ainsi, mon frère! tu n'es pas de ceux qui se laissent abattre et désespérer par une femme sans foi.

Oh! pourquoi les hommes mettent-ils en nous cette confiance exagérée! Combien petit est le nombre des femmes qui méritent l'amour et le dévouement d'un honnête homme!

—Combien petit, aussi! le nombre des hommes qui méritent de posséder une femme comme toi, Amélie!

Ah! si Angélique avait ton coeur!...

—Le Gardeur, tu béniras un jour ce chagrin! Il est amer, aujourd'hui, je le sais, mais la vie avec Angélique serait bien plus amère encore.

Il branla la tête en signe de doute.

—Je l'aurais acceptée quand même, reprit-il. Mon amour est marqué d'un sceau fatal et méchant; nul creuset ne saurait le purifier.

—Voici mon dernier mot, fit Amélie, qui jugeait inutile de lutter plus longtemps. Elle l'embrassa.

## III

—Que se passe-t-il donc au manoir? demanda Le Gardeur, après quelques instants. Tante Tilly s'en retourne plus tôt qu'elle ne pensait.

—On dit qu'il y a des Iroquois sur le haut de la rivière Chaudière, et les censitaires désirent aller protéger leurs maisons. Bien plus, le colonel Philibert et toi, vous êtes commandés de vous rendre à Tilly pour organiser la défense de la seigneurie.

Le Gardeur fit un bond. Il ne pouvait comprendre un ordre qui semblait inutile.

—Pierre Philibert et moi! nous sommes chargés de la défense de la seigneurie de Tilly! répéta-t-il.

Mais nous n'avons reçu aucune information, hier, sur la marche des sauvages. Ils ne sont certainement pas aussi près que cela. C'est une fausse rumeur que les femmes font courir pour faire revenir leurs maris.

Et il sourit pour la première fois, en exposant cette sage raison.

—Je ne crois pas que ce soit cela, Le Gardeur, riposta Amélie, mais tout de même, ce serait, à mon avis, une jolie ruse de guerre. Il est ennuyeux pour des femmes de rester seules si longtemps. Je n'aimerais point cela, moi.

—Oh! je ne sais pas trop, mais je crois que celles qui avaient peur de s'ennuyer ont suivi leurs maris à Québec... Et que dit Philibert de cet ordre? l'as-tu vu?

Amélie ne put s'empêcher de rougir un peu en répondant:

—Oui, je l'ai vu... Il paraît bien content de retourner à Tilly avec toi, mon frère.

—Et avec toi, petite soeur!... Quoi! tu n'as pas besoin de rougir. Il est bien digne de toi, et s'il te faisait la proposition que j'ai faite à Angélique Des Meloises, hier soir, tu pourrais l'accueillir mieux que je ne l'ai été.

—Assez, assez, Le Gardeur! Pourquoi parler de cela? Pierre n'a jamais songé à moi; il n'y pensera jamais probablement.

—Au contraire, Amélie! Tiens! ma chère petite soeur, quand Pierre Philibert te dira qu'il t'aime et te demandera d'être sa femme, si tu l'aimes, si tu as encore quelque pitié pour moi, ne le repousse point!

Amélie ne répondit rien. Elle était agitée, tremblante. Elle lui serra la main.

Le Gardeur la comprit mieux que si elle eut parlé. Il l'attira sur sa poitrine et l'embrassa avec tendresse.

## IV

Le reste de la journée se passa dans le calme et la joie. Il y avait du soleil dans la maison. Amélie reçut les confidences de son frère et elle dit, pour le consoler, des paroles affectueuses comme la religion et l'amitié seules peuvent en inspirer.

De nombreux visiteurs vinrent, ce jour-là, frapper à la porte de l'hospitalière maison de madame de Tilly, mais Pierre Philibert seul put entrer.

Le Gardeur lui témoigna une sincère reconnaissance. La quiétude qui rentrait dans son âme se reflétait sur sa figure et il avait plus que jamais des ressemblances touchantes avec Amélie. Entre sa soeur et son ami, il se croyait revenu aux jours d'autrefois, au temps heureux de l'enfance!

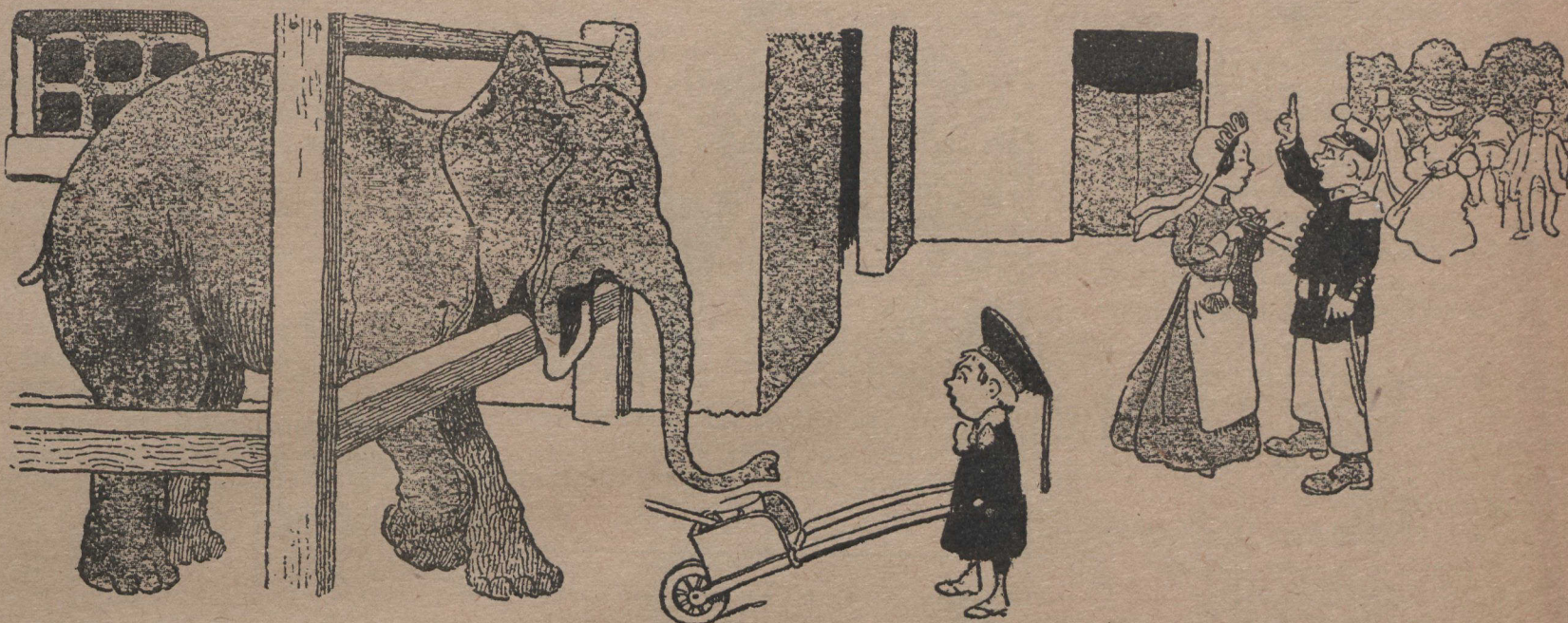
(A suivre)



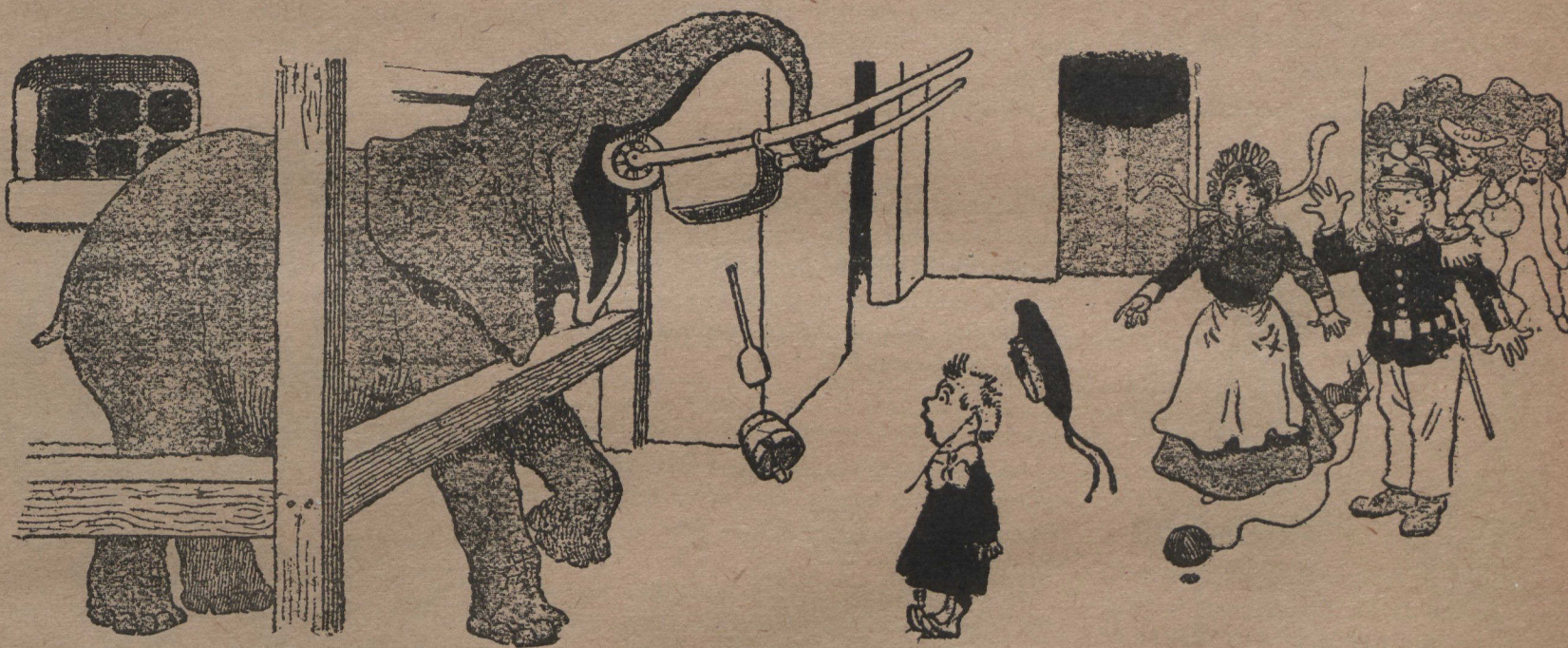
# DEFENSE ... DE BOIS

(Histoire sans paroles)

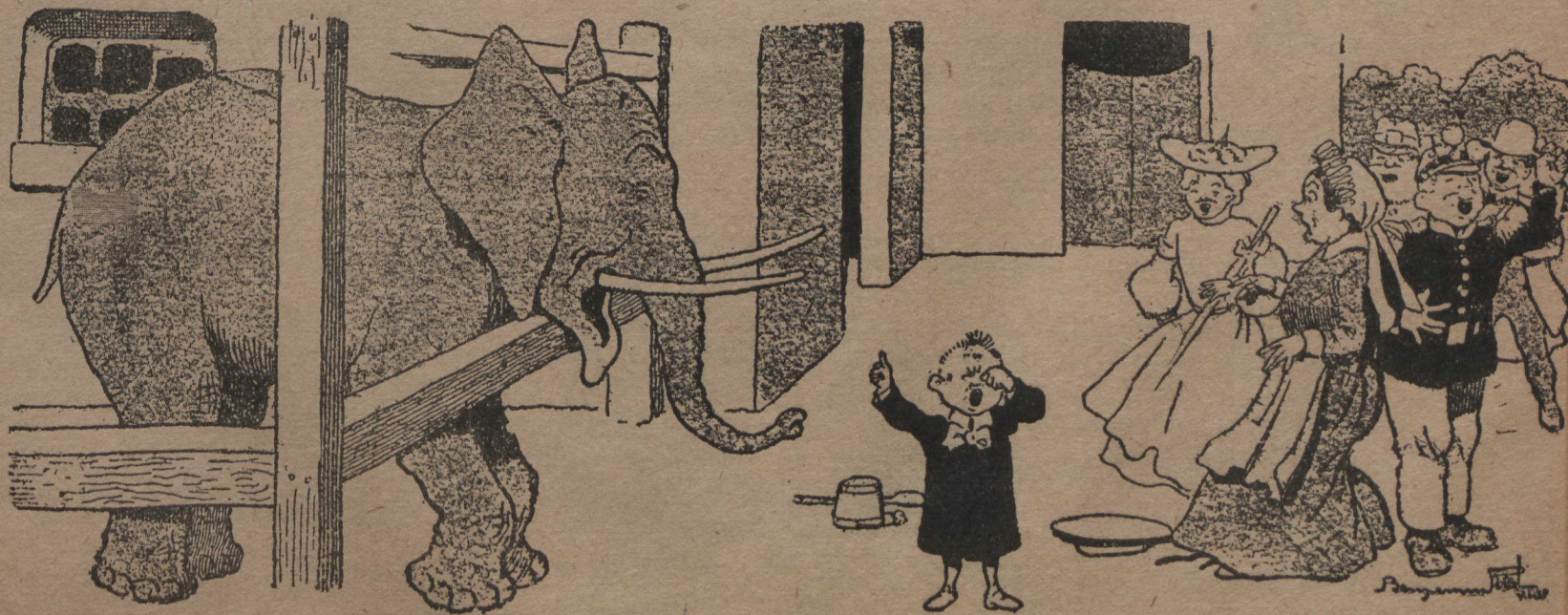
PAR BENJAMIN RABIER



I



II



III



# POUR RIRE



## Un client grincheux!

La scène se passe à Paris, dans un salon de coiffure, chez M. . . , mais chut! pas de "professionnelle indiscretion."

Un Anglais d'une cinquantaine d'années entre en coup de vent, sans dire bonjour ni bonsoir et, raide, l'air grave, d'un mouvement automatique, accroche son couvre-chef à une patère. Son crâne est effroyablement dénudé. Au premier coup d'oeil on s'aperçoit que sa barbe date d'au moins trois jours (chose rare).

L'Anglais chauve, toujours sans desserrer les dents, s'assied dans un fauteuil "d'opération."

Un artiste capillaire attaché à la maison s'avance et interroge :

—La barbe, monsieur?

—"No", grogne l'Englishman. Je volé que vô mesuriez moâ pour une costume complet.

Le chevalier du rasoir, fort surpris :

—Mais pardon, monsieur, vous vous trompez, vous n'êtes pas dans une boutique de tailleur.

—Aôh, ce n'être pas ici une tailleur-chop?

—Non, monsieur.

—Aôh et quel "business" vous faites alors?

—Maison de coiffure, monsieur.



—Malheureux! tu manges les pastilles de la boîte à couleurs qu'on t'a donnée pour ta fête?

—Oui, elles ne sont pas bonnes; je n'ai pu en avaler que trois!...

—Mais quelle sorte de "business" se fait dans votre "shop"?

—On fait la barbe et on coupe les cheveux, monsieur?

—Aôh, bien! Et pavez-vous penser, môsieur le garçon, qu'un homme qui n'a pas de cheveux sur son tête entre ici pour faire couper ses cheveux?

—Non, monsieur.

—Et trové-vous moâ ressembler à une liou-natic?

—Oh! non, monsieur, je ne me permettrai pas... réplique le barbier interloqué qui, "in petto" se dit :

—Toi, mon vieux colon, si tu n'as pas l'air d'un lunatique, tu en as tout à fait les manières.

—Bien. Alors si je été sain d'esprit et n'avé pas de cheveux sur mon tête, quoi, naturellement, prové-vo sioupposer moâ être venu faire ici?

—Pour vous faire raser?

—"All right!" Et alors, "my dear sir", pour-quoi vô demandé à môa si ce était pour le barbe que je venai m'assir dans ce "chair"?



—Est-ce que ta mère ne viendra pas me voir?

—Mais si... Te sens-tu plus souffrante?...

—Non, mais je voudrais bien lui donner ma grippe!...

Le garçon reste coi, ébaubi, il savonne énergiquement le menton du client, puis le rase sans souffler mot.

Après l'opération, l'homme chauve paie et... sort à l'anglaise.

L'opérateur statufié, avait, pour cette fois, jugé prudent de ne pas poser la question ordinaire :

—Shampooing, monsieur?

Fragment de conversation surpris au sortir du casino d'une ville d'eaux où on a joué un vaudeville interprété par trois ou quatre actrices qui semblent se disputer le record de l'âge.

—Décidément le théâtre antique ne prendra jamais chez nous!

Une jolie Anglaise, venue à Bruxelles pour apprendre le français, crut avoir fait assez de progrès pour accepter l'autre jour un dîner en ville.

On lui présente un plat qui était nouveau pour elle. Comme, à l'apparence, il ne lui plaisait pas, elle refusa en disant :

—Merci, monsieur, je ne mange que mes connaissances.

Une dame à une amie venue prendre des nouvelles de son mari qui est malade :

—Il est tellement douillet, ma chère, que lorsqu'il faut lui couper la fièvre, il demande qu'on l'endorme!



—Vous désirez entrer aux Pompes Funèbres? Quelles sont vos aptitudes?

—Je sors des pompiers.

## Les bonnes amies

Dans un dîner :

—Ce qui m'agace, c'est l'air perpétuellement satisfait qu'a Léontine. Tenez, voyez-la en train de manger des huitres. Paraît-elle assez contente d'elle!

—Dites tout bonnement qu'elle se gobe.

Un vaudevilliste en voyage demeure stupéfait devant le total d'une carte à payer.

—Monsieur trouve la note trop élevée? s'étonne à son tour l'hôtelier.

—C'est-à-dire, riposte le boulevardier, qu'à ce degré d'élévation, ce n'est plus de note qu'il s'agit, mais d'aéronote!

Z... , le parasite, n'a ni fortune ni position et roule en voiture toute la journée.

—Comment fait-il? interroge X... , car enfin cela coûte quelque chose.

—Certes, réplique Scholl, ça coûte quelque chose... à quelqu'un.



—Mais il y a des quantités de pays où l'on ne donne pas de dot à une jeune fille...

—On lui donne au moins un trousseau.

—A peine un trousseau de clés.

## Bonne raison

Un locataire à son concierge :

—Je croyais qu'on devait faire badigeonner la façade de la maison?

—Oui, monsieur; mais impossible cette année. Vous comprenez... le propriétaire est en deuil!

## Dernier cri

—Quel vantard que ce X... , toujours à se faire valoir!...

—Et de quoi se vante-t-il à présent?

—De sa modestie!...

## Février

Celui qui naîtra dans ce mois, sera violent, encombrant, criard et injuste; d'un caractère faible, il sera très malheureux s'il n'associe pas à son existence une femme qui saura mettre à profit le peu de qualités qu'aura cet être insupportable.



# POUR RIRE

## Cercle vicieux

—J'ai été arrêté parce que je criais: "Vive la liberté!"  
 —Et alors?  
 —Alors, j'ai crié: "Vive la liberté!" parce que j'étais arrêté!

On vante, devant Crétinot, Mlle X... qui vient de mourir.  
 —C'était une véritable artiste, dit une des personnes présentes.  
 —Mais enfin, que faisait-elle? demande Crétinot.  
 —Elle peignait.  
 —Une artiste capillaire, alors?

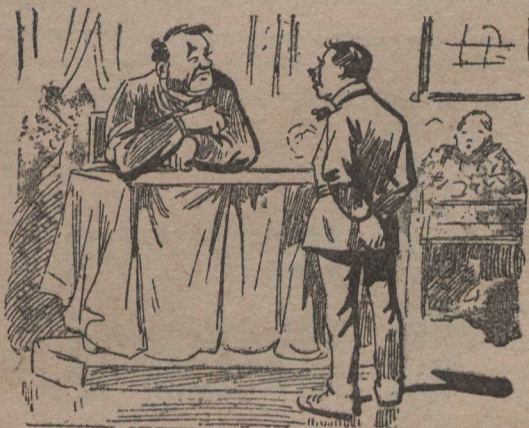
Entre amateurs de spectacles.  
 —Irez-vous aux concours du Conservatoire?  
 —Il fait trop chaud...  
 —Mais non... mais non... Ainsi, le jour des instruments à vent... c'est très supportable!

Dugourdon reçoit avant-hier le prospectus d'une fameuse loterie, composée de 100,000 numéros et qui promet 50,000 gagnants.

—Je vais prendre deux billets, se dit-il; comme cela je serai sûr d'avoir un lot!

C'est curieux comme les enfants apprennent vite à dire "papa!"  
 —Pas si étonnant que cela; vous savez qu'il n'y a que le premier "pa" qui coûte!

—Alors tous les employés des Postes organisent des réunions pour protester contre le surmenage qu'on leur impose?  
 —Oui, ils se plaignent qu'on les prenne pour des "coolies postaux"!



A la géographie

—Pour aller de Paris à Pékin, en droite ligne, par où passez-vous?  
 —Ça dépend! Voulez-vous que j'y aille à pied, en chemin de fer, à bécane ou en auto?...



—C'est un anthropophage?  
 —Oui.  
 —Il a l'air souffrant?  
 —Oui, hier il a mangé deux hommes-sandwichs.

Le jeune Rodolphe, âgé de 6 ans, est absorbé dans de profondes réflexions. Son père lui en demande le sujet.

—Papa, je crois bien que mon maître d'école n'est pas très fort.

—Ah! Et qu'est-ce qui te fait croire cela, Rodolphe?

—J'ai remarqué beaucoup de choses; celle-ci, par exemple: chaque fois qu'il écrit quelque chose sur le tableau noir, il faut ensuite que ce soit nous qui lui lisions!...

L'ami X... voit l'autre jour un homme armé d'une clarinette s'arrêter sous ses fenêtres.

—Donnez-moi quelque chose monsieur, et je ne vous assourdirai pas avec ma musique.

—Mais non, jouez, cela amusera les enfants.

—C'est que... je ne sais pas jouer.  
 —Alors, à quoi vous sert cet instrument?  
 —C'est seulement... pour faire peur.

—Comment! tu ne les as pas rencontrés sur la plage?

—Non... il y avait tant de monde que je n'ai vu personne.

M. Mathieu a invité son premier commis à dîner.

—Accepterez-vous un peu de volaille?  
 —Je prendrai les ailes pour commencer, insinue le commis modestement.



—Voilà six heures qu'ils dansent. J'en donnerai une autre fois des bals! Pas un de ces malhonnêtes qui m'ait fait la politesse de m'inviter à danser!



—Maman... pourquoi qu'ils reléchissent les miroirs?

—Ils voient souvent des beautés qui passent si vite... ça leur donne à penser!...

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE AVEC LES **POUDRES ORIENTALES**

les "seules" qui assurent, en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, MONTREAL  
 Aux E. U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

## Les Amers Indiennes



Le plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les Maux de Tête, Étourdissements, Nausées, Malaise Général, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée  
 87, rue St-Christophe MONTREAL



Offrez-lui

une bague enrichie de la pierre correspondant au mois de sa naissance. Nous vous guiderons. Prix de confiance. Demandez notre catalogue. 12

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**  
 BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS  
 212, rue St-Laurent, MONTREAL

## Le Trésor des Mères et des Nourrices

Rend potelés et roses les bébés auparavant chétifs, maigres et scrofuloux. Arrête les vomissements et les diarrhées, facilite la dentition. La préparation la plus ancienne de ce genre et la plus digne de confiance. En usage depuis 50 ans.



Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.25

National Drug & Chemical Co., Ltd.  
 Souds propriétaires, MONTREAL.

M. Bonassière professe, quoique riche, l'opinion que toute occupation sérieuse est honorable. Mais à côté de cette qualité, M. Bonassière est doué d'une vivacité de langage qui le met parfois en opposition avec ses propres idées.

Dernièrement, son fils se montrait ennuyé de l'absence du domestique, qui avait oublié de lui cirer ses bottines.

—Eh bien! cirer-les toi-même, fit M. Bonassière, heureux de mettre ses principes en pratique.

Le jeune homme fit la moue et répliqua avec dédain:

—Jolie occupation pour un fils de famille!

—Tu veux dire pour un fils d'imbécile, rétorqua Bonassière avec plus de vivacité que de réflexion.

A un congrès où l'on discute beaucoup sans jamais prendre de décision, les orateurs se succèdent à la tribune.

Un auditeur, à son voisin très convaincu:

—Cette tribune est un véritable puits.

—Oui, la vérité va en sortir.

—Mais non, simplement parce que quand un "sot" descend, l'autre monte.

Berlureau lit dans son journal que les tribunaux des Etats-Unis viennent de condamner à mort un individu accusé d'avoir épousé quarante femmes.

—Ce jugement est très humain, dit-il.

—Comment cela? lui demande sa moitié.

—Dame! la vie était impossible pour lui; songe donc qu'il a quarante belles-mères!

Crétinot cause dans la rue avec un ami. Passe un fiacre à deux chevaux.

—Tiens! c'est assez rare, un cheval blanc et un noir.

—Pourquoi le blanc est-il à droite? demande l'ami.

Et Crétinot:

—Vous savez bien qu'on met toujours à droite celui qui n'est pas de la même couleur que l'autre!

Les médecins américains assurent qu'il est mauvais de se brosser les dents; il paraît que cela les déchausse.

—A ce compte-là, fait Calino, il ne faudrait pas non plus se laver les pieds, ça les déchausse bien davantage!



## POUR NOS JEUNES AMIS

### LE FIGUIER STERILE

Matth. XXI, 18-19.

Un figuier, au bord du chemin,  
Offrait à Jésus son ombrage ;  
Mais point de fruits sous son feuillage!  
Le Sauveur étendit la main  
Et maudit cet arbre stérile.

Maintenant, Seigneur, je voudrais,  
A tes enseignements docile,  
Devenir un figuier utile,  
Un arbre que tu bénirais !

Etre appliqué dans mon école,  
Doux avec ma mère et soumis ;  
Bon, prévenant pour mes amis ;  
Lire chaque soir ta Parole,  
Et te prier en me levant ;  
Pratiquer ce que tu commandes,  
Fuir ce que ta loi me défend :  
N'est-ce pas ce que tu demandes,  
Les bons fruits du coeur d'un enfant ?

offrir des secours, au moins puis-je peut-être adoucir ses chagrins et ses souffrances par quelques paroles consolantes."

Elle prit dans son armoire les deux seules pommes qu'elle possédait pour les porter à la malade, et se mit en chemin avec son rouet sous le bras.

La malade eut une vive joie de revoir son ancienne amie. "Imagine-toi, Cunégonde, ce qui m'est arrivé depuis que nous nous sommes vues: j'ai fait un héritage de quelques centaines d'écus. Serais-tu disposée à venir demeurer chez moi pour me soigner? Tu pourras t'épargner alors des frais de loyer et chauffage; ton rouet et mon petit héritage suffiraient bien pour nous nourrir toutes deux." Cunégonde accepta la proposition avec joie, alla tout de suite s'établir chez son amie, et goûta, pour la première fois depuis longtemps, un sommeil exempt de peines et de soucis. Bien souvent encore elle se répétait ce passage de



LE MUR DE FICELLES

Lorsque nous frappons, avec une canne, l'extrémité inférieure d'une corde suspendue verticalement, nous sommes surpris de voir combien notre coup de canne a peu d'action sur cette corde. Au lieu d'être projetée au loin, comme le serait une tige rigide oscillant autour de son support, notre corde n'éprouve qu'un faible déplacement dans l'espace. La cause du phénomène nous est immédiatement révélée. En effet, par suite de son inertie, l'extrémité libre de la corde tend à rester en place tandis que le point frappé tend à se mouvoir; il en résulte que le bout de la corde se relève et entortille le bâton, arrêtant ainsi le vigoureux élan que votre bras lui avait imprimé. Cette simple observation va nous permettre d'exécuter l'expérience émouvante du "mur de ficelles". Suspendez une série de cordes minces ou de grosses ficelles les unes à côté des autres et dans un même plan, leurs extrémités libres arrivant près du sol. Vous pourrez les attacher au manche d'un balai posé sur le haut de deux portes, comme l'indique la figure. Derrière ces ficelles, placez sur le plancher un objet fragile (à défaut du vase de Sèvres représenté sur notre dessin, et que la maîtresse de maison hésiterait peut-être à vous prêter, une simple bouteille fera très bien l'affaire), et défiez un de vos amis, placé de l'autre côté des ficelles, de briser cet objet en frappant dessus avec une canne que vous lui mettez entre les mains. Rien de plus amusant que ce jeu dans lequel le premier moment d'émotion fait place à de joyeux éclats de rire, les ficelles, pareilles à des serpents, s'entortillant à qui mieux mieux autour du bâton, et paralysant l'effort de l'amateur le plus fort.

### LA PRIERE DU MATIN

Cunégonde était une veuve très pauvre, mais très pieuse. Elle ne manquait jamais, avant de se placer à son rouet pour commencer son travail journalier, de faire avec recueillement sa prière du matin dans la seule petite chambre qu'elle occupait; puis elle lisait dans son livre de dévotion le passage désigné pour chaque jour du mois.

Elle venait un matin de lire un passage qui recommandait la charité. "Hélas! mon Dieu, disait-elle en soupirant, comment serais-je à même de faire du bien à autrui? Je n'ai pour gagner ma vie que mon rouet, et à peine peut-il me procurer le pain quotidien. Voilà l'hiver qui s'approche, et je n'ai pas la moindre provision de bois. Déjà mes doigts se raidissent de froid dans ma chambre sans feu, tellement qu'à peine je puis filer. Mon loyer non plus n'est pas encore entièrement payé. Je serai bientôt obligée de demander moi-même l'aumône aux personnes charitables."

Cependant elle se mit à réfléchir et à chercher comment, malgré sa propre misère, elle pourrait encore faire une oeuvre de charité. Alors elle se rappela qu'une de ses amies d'enfance qui demeurait à l'autre bout de la ville, et qui était âgée et aussi pauvre qu'elle, se trouvait malade depuis longtemps. "J'irai la voir aujourd'hui, dit-elle; je puis aussi bien filer là qu'ici; et si je ne suis pas en état de lui

son livre de prières qui lui avait procuré ce bonheur inattendu :

Que chaque jour amène une oeuvre charitable,  
Notre jour sera beau, notre nuit agréable.

### DEVINETTES

No 116

Qu'est-ce qui rend toutes les femmes également jolies?

No 117

Qui est-ce qui va de Montréal à Québec sans bouger et sans faire un pas?

No 118

Quelle est la lettre la plus blanche de l'alphabet?

No 119

En quoi un fruitier ressemble-t-il à un sellier?

Solution des devinettes publiées dans le No 1187 de l'Album Universel

No 112 — Parce qu'elles ont beaucoup de peines (de peines).

No 113 — Non, mais j'en ai un qui en vaut dix.

No 114 — C'est un habit retourné parce qu'il se trouve ainsi avoir été deux fois neuf.

No 115 — Parce que le lit ne vient pas à nous.

## Clubs de Hockey

ASSORTIMENT COMPLET

### Hockey, Patins et Chaussures

Notre stock est des plus complets et comprend tous articles appropriés pour les EXPERTS

Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.  
Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.  
Patins de 50c à \$5.00 la paire.  
Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.  
Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.  
Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.

SPECIAL — Patins norvégiens garantis, de 15 pouces, nickelés, \$5.00 la paire. Escompte spécial accordé aux clubs. Demandez notre catalogue

A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est

## Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED  
MFRS.  
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS

## MAGNIFIQUE

### Tour de Cou en Renard Bleu

# GRATIS

## ON N'EXIGE PAS D'ARGENT

Songez-y donc — un magnifique Tour de Cou en Renard Bleu, l'article en fourrure le plus chic que l'on puisse porter, offert tout à fait gratuitement. On n'a jamais fait une offre semblable. La seule chose qui nous permette d'en agir ainsi, c'est que nous avons fait travailler ces jolies Fourrures durant la morte saison de l'été et que nous les avons eues à presque au prix coûtant. Le Tour du Cou a 41 pouces de long, près de 4 pouces de large, il est en le plus beau Renard Bleu, fourrure très riche, très douce et très fournie. Il est chaudement rembourré, doublé de satin de la même nuance et orné de quatre longues queues de Renard Bleu. Une aussi jolie Fourrure n'a jamais été donnée, et vous pouvez vous la procurer facilement. Envoyez-nous votre nom et votre adresse, écrits lisiblement, et nous vous expédierons par la poste, 10 boîtes de nos fameuses "Nouvelles Pilules Végétales Vivifiantes" à 25 centimes la boîte. Un excellent remède qui guérit toutes les maladies dues à l'Impureté et à la Faiblesse du Sang. Telles que Indigestions, Maux d'Estomac, Constipation, Faiblesse, Dérangement des Nerfs, Rhumatisme et Maladies Femminines. Un excellent tonique et reconstituant. De notre dimension régulière à 50 cts.; ils se vendent facilement, car tout client qui achète une boîte de pilules de nous reçoit un billet de prime qui lui donne droit à un bel article en argent. Ne manquez pas cette chance unique dans la vie. Envoyez-nous votre commande et nous vous ferons parvenir les dix boîtes et les billets de prime par la poste, franco. Lorsque vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent (\$2.50) et nous vous expédierons ce joli Tour de Cou en Renard Bleu, tous frais payés. Ecrivez aujourd'hui. Adressez :

THE NEW LIFE REMEDY CO., Dept. 567, TORONTO, CANADA.





## LA CUISINE DE MADAME

### RECETTES A LA CANADIENNE

conde pour porter le plat à la salle à manger, attendu que ce mets doit être servi très chaud.

#### Macaroni au fromage

Faites bouillir autant de macaroni qu'il en faut pour remplir le vaisseau que vous voulez mettre au feu, avec du lait et de l'eau jusqu'à ce qu'il soit tendre. Retirez et salez. Beurrez votre plat et mettez-y un lit de macaroni et ensuite un lit de fromage râpé avec des petits morceaux de beurre répandus partout. Continuez ces lits alternativement jusqu'à ce que votre plat soit plein, finissant par le fromage râpé. Mettez quelques cuillerées de lait et faites cuire activement dans un fourneau chaud pendant environ 30 minutes.

#### Macaroni à la crème

Faites cuire le macaroni pendant 10 minutes dans l'eau bouillante. Retirez-le, ajoutez une tasse de lait avec un peu de sel et faites bouillir jusqu'à ce qu'il soit tendre. Dans un autre plat, faites chauffer une tasse de lait jusqu'à ce qu'il bouille. Épaississez avec une cuillerée à thé de farine. Brassez-y une cuillerée à soupe de beurre et finalement un oeuf battu. Quand le tout commence à épaissir, versez-le sur le macaroni que vous aurez au préalable mis dans un plat. Ce mets peut se manger avec du beurre et du sucre et être servi avec de la viande.

#### Potage aux patates

Prenez deux tasses de patates pilées, 2 cuillerées de lait chauffé, 1 cuillerée de beurre fondu, du sel et du poivre. Faites cuire dans un fourneau chaud pendant 10 minutes, ayant soin que le dessus soit d'un jaune riche. Servez chaud.

#### Potage aux patates No 2

Pilez des patates; entremêlez-les avec des miettes de biscuits comme pour les huîtres et faites cuire; c'est un plat très présentable.

#### Huîtres au blé d'inde

Prenez une tasse de farine, une demi-tasse de beurre fondu, 3 cuillerées de lait, 2 cuillerées à thé de sel, le quart d'une cuillerée à thé de poivre, une chopine de blé d'inde râpé: versez le blé d'inde sur la farine et brassez bien; ajoutez ensuite les autres ingrédients et brassez rapidement pendant trois minutes. Mettez environ deux doigts de graisse dans la poêle à frire et faites chauffer. Quand la fumée commence à s'échapper de la poêle, versez-y votre mélange par cuillerée, tenant la cuillère près de la graisse, laissez frire environ cinq minutes.

#### Pouding roulé

Dans une chopine de farine, mettez 2 cuillerées à table de suif ou branche hachée très fin, 1 petite demi-cuillerée à thé de

soda, 1 cuillerée à thé de crème de tartre et une pincée de sel. Brassez bien ensemble. Prenez autant de lait doux qu'il en faut pour en faire une pâte molle. Roulez cette pâte de l'épaisseur d'un demi-pouce et étendez bien dessus vos confitures aux fruits, — les gadelles noires sont très bonnes. Roulez ensuite, amenant les bouts ensemble, et mettez dans un plat rond; faites cuire à la vapeur une heure.

#### Pouding hollandaise aux pommes

Dans une chopine de farine, mêlez 1/2 cuillerée à thé de sel, 2 pleines cuillerées à thé de poudre à pâte et du beurre de la grosseur d'un oeuf. Ajoutez à cela 2/3 de tasse de lait et un oeuf bien battu. Faites en une pâte molle que vous étendez dans un plat à cuire. Apprêtez 4 ou 6 pommes (selon la grosseur) pelées auxquelles vous ôtez les coeurs, et coupez-les en huit. Mettez-les par rangs dans la pâte le coeur en bas, et saupoudrez du sucre dessus. Faites cuire dans un fourneau chaud.

#### Sauce

Prenez une tasse de sucre, 2 tasses d'eau bouillante, épaississez avec une pleine cuillerée à table d'empois de blé d'Inde. Avant de servir, ajoutez une cuillerée à table de beurre et le jus d'une moitié de citron avec l'écorce râpée de cette moitié de citron.

#### Gâteaux dorés

Prenez 1 tasse de beurre, 2 de sucre, 4 de farine, 1 tasse de lait doux, les jaunes de 8 oeufs, 2 cuillerées à thé de crème de tartre et 1 de soda. Brassez le beurre et le sucre en crème; battez les jaunes d'oeufs pendant 5 ou 6 minutes et ajoutez le beurre et le sucre. Répandez la crème de tartre dans votre farine et ajoutez le lait, et quand le tout est bien mélangé, versez l'autre moitié de la farine. Mettez de l'essence de citron.

#### Pain au gingembre et à la mélasse

Prenez une demi-tasse de sucre, 1 tasse de mélasse, 1/2 tasse de beurre, 1 cuillerée à thé de gingembre, 2 cuillerées à thé de soda, 1 tasse d'eau bouillante et 2 tasses de farine. Ajoutez deux oeufs bien battus en dernier lieu avant de mettre cuire.

## Le "Samaria" l'a Arrêté de Boire

Une dame de Londres guérit son mari, sans qu'il le sache, de son envie de boire.



elle est maintenant parfaite. Mille remerciements. Faites connaître les résultats que j'ai obtenus, je vous prie.

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jorda Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

## UN BON DESSERT

demande de bons ingrédients. Vous ne réussirez jamais à faire un bon dessert avec des essences inférieures.

### Les Essences Culinaires de JONAS

doivent leur vogue sans cesse croissante, au choix rigoureux des matières premières, à leur parfaite distillation et à leur qualité supérieure invariable. Exigez toujours les Essences Jonas.

Henri Jonas & Cie, 389 et 391 St-Paul



## Essence Concentrée

— POUR —

# Liqueur de Chartreuse

JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile.

Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon

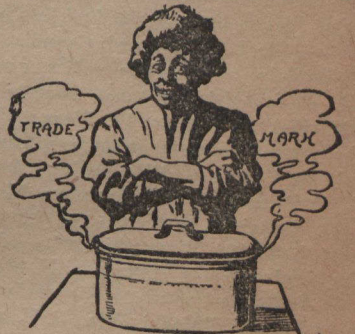
25 Cents

DÉPOSITAIRES :

La Cie des Laboratoires  
**S. LACHANCE,**  
LIMITÉE

87, Saint - Christophe, Montréal

## Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

# RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

## Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

# SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

# GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

## PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE ? — Si oui, demandez le Guide de l'inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consultants. — Bureaux: 1 Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.



## ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Mlle Alb. Chapleau, Terrebonne, Qué., cartes en cuir, fantaisies morales. — Mlle Alphéda Vandal, 36 Laval st., Woonsocket, R. I. — M. Georges Lizotte, 132 Newland ave, Woonsocket, R. I. — D. Chaput, Ste Julienne, Co. Montcalm, fantaisies seulement. — Mlle L. Gauthier, 445 rue Orléans, Maisonneuve, Qué. — Mlle Laurey Poirier, 79 Marin, St Henri, Montréal. — Mlles M. Gaudet, Aurore Montreuil et Rita Darmont, Georges Montreuil et Georges Darmont, Sainte-Marie Salomé, Co. Montcalm, Qué. — Mlle Claire R. Dufresne, 84 rue Garnier, Montréal, avec tous pays, préfère vues de monuments et édifices historiques. — Mlle Eugénie Couture, Rimouski. — Léonidas Paradis, 24 Chateauguay, St Sauveur, Québec. — Mlle Gilberte Vallée, 59 rue Laliberté, Québec, fantaisies préférées. — Mlle Juliette Raymond, 61 Laliberté, Québec, fantaisies préférées. — Mlle Oriana Robitaille, 1897 St Hubert, Boulevard St Denis, Montréal. — Mlle Olive Lévesque, 94 Broad st., Fall River, Mass., vues préférées, réponse assurée. — Arthur Hiroux, St Léon, Co. Maskinongé, cartes originales, réponse assurée. — Albert Robert, St Léon, Co. Maskinongé, fantaisies et séries, réponse certaine. — Mlle Léa Pleau, Val Racine, Co. Compton. — Léopold Belleau, Rivière-Ouelle, fantaisies. — Mlle Eugénie Godbout, St Léon, Co. Maskinongé. — M. Gustave Avier, rue du Vieux Marché, Bar-sur-Seine, Aube, France, désire correspondre avec Canada et États-Unis. — Mlle Dora Leroux, angle rues Charles et du Lac Hull, Hull, Qué., cartes bromures et ivoirines préférées. — Mlle L. Beauregard, Grand'Mère, Co. Champlain, avec monde entier, cartes en cuir et fantaisies, réponse assurée. — Mlle Marie-Ange Perkins, 139 Pleasant st., Northampton, Mass., tous genres, cartes en cuir préférées. — Mlle Corinne Beau-soleil, 40 Bridge st., Northampton, Mass., vues et fantaisies préférées. — Auguste Duperré, boîte 104, Rimouski, Qué. — Mlle Bertha Trudeau, 167a Visitation, Montréal, vues et fantaisies avec monde entier. — Auguste Brylski, Pulaski, Wis., E. U., avec monde entier, tous genres, français, anglais, polonais, italien. — Eugène Rose, 1982 St Jacques, St Henri, Montréal, fantaisies, correspondance française, réponse assurée. — Victor Rose, 1980 Pharmacie St Jacques, St Henri, Montréal, correspondance française, réponse assurée. — Mme Paquin, box 105, Collinsville, Mass., tous genres. — Mlle Marie-Anna Têtu, Montmagny, tous genres, fantaisies et séries préférées. — Mme Arthur Léonard, box 105 Collinsville, Mass., tous genres, anglais et français. — Mlle Rolande Martel, 78 Boulevard Langelier, Québec, avec monde entier, cartes en cuir et fantaisies. — Mlle Dora A. Vanasse, 117 Pleasant st., Northampton, Mass., fantaisies préférées, anglais et français. — Mlle Albina Larocque, 1654 St Jacques, St Henri, Montréal. — Mlle Clarice Larocque, 223 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal. — Mlle Victoria Larocque, 223 Ste Elisabeth, Ste Henri, Montréal. — Mme Picard, 223 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal. — M. J. Tredy, 223 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal. — M. H. Larocque, 197 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal. — Mlle Ida Bouffard, 223 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal. — Mlle D. Larocque, 223 Ste Elisabeth, St Henri, Montréal, anglais et français, sténographie du prof. Elie. — Mlle Ovielle Gauthier, St Amédée, Pérignonka, Lac St Jean. — Mlle Eveline Trudel, institutrice, La Baie du Febvre, Co. Yamaska, avec monde entier, tous genres. — Mlle Marie-Louise Houle, institutrice, Nicolet, Qué., avec monde entier, vues seulement, signature côté vue, réponse assurée. — Alph. Bérubé, St Fabien, Qué.

## LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Chabrier (Emmanuel) 1841-1894, né à Ambert.

Après avoir, selon la volonté de son père, fait ses études de droit à Paris, où il fut reçu docteur à vingt ans, il fut pendant quelques années attaché au ministère de l'intérieur. C'est dire que ses études musicales furent celles d'un amateur. On ne lui connaît qu'un professeur, Aristide Hignard, qui lui-même avait obtenu en 1850 un deuxième second prix de Rome, musicien modeste et fort distingué.

Son premier ouvrage fut un opéra-bouffe en 3 actes, l'Etoile, 1877; vint ensuite l'Éducation manquée, 1 acte, non orchestré; puis 10 pièces pittoresques pour piano, 1881; et 3 Valses romantiques pour deux pianos, 1883; de la même année, le Credo d'Amour, pour chant, et la fameuse rapsodie Espana, pour grand orchestre, qui appela sur lui l'attention. Ensuite parurent successivement: la Sulamite, 1885; Habanera pour piano, 1885; Gwendoline, grand opéra, 2 actes, 1886; Chanson pour Jeanne, mélodie, 1886; le Roi malgré lui, opéra-comique, 3 actes, 1887; Joyeux Marche pour orchestre, 1890; l'Ile heureuse, Toutes les fleurs, les Cigales, la Villanelle des petits canards, la Ballade des gros dindons, la Pastorale des cochons roses, piano et chant, 1890; la Bourrée fantasque pour piano, et enfin: A la musique, chœur pour voix de femmes, 1891. Je crois cette liste complète.

Godard (Benjamin) 1849-1895, né à Paris.

Elève de Hammer pour le violon et de Reber pour l'harmonie.

Musicien d'un rare valeur, ayant maintes fois donné des preuves d'un génie véritable, sans toutefois parvenir jamais à produire un chef-d'œuvre complet, peut-être à cause de la hâtivité de sa conception et de l'engorgement d'idées qui se pressaient dans son cerveau. Il ne maîtrisait pas ses oeuvres; il les livrait au public telles qu'elles s'étaient présentées sous sa plume; grandes ou petites, elles ne subissaient aucune retouche, aucune modification. De là l'inégalité de sa production, subordonnée, à l'inspiration du moment, tout étant du premier jet.

Son oeuvre maitresse est "le Tasse", par lequel il s'est révélé en obtenant, en 1878, à l'âge de vingt-huit ans, le prix de la ville de Paris; ensuite vinrent "Jocelyn, le Dante, Pedro de Zalamea, les Guelfes", sur lesquels le dernier mot n'a pas été dit. Avant de mourir, il a achevé, mais non entièrement orchestré, la partition de "la Vivandière", destinée à l'Opéra-Comique, et dont la première représentation a eu lieu en 1895, peu après sa mort; l'orchestration a été terminée par Vidal.

Il a aussi écrit de remarquables oeuvres orchestrales: "la Symphonie gothique, la Symphonie orientale, la Symphonie légendaire, la Symphonie-ballet, les Scènes poétiques", deux Concertos, l'un pour violon, l'autre pour piano; beaucoup de musique de chambre d'un haut intérêt, et des Mélodies vocales, une quantité étonnante de morceaux de piano, de valeur inégale, mais parmi lesquelles on doit citer tout au moins: le Duo symphonique pour deux pianos, la Sonate fantastique, 24 Etudes artistiques, la Kermesse, Marcel le Huguenot, les Hirondelles, charmante oeuvre de jeunesse, etc.

Depuis 1887, il avait succédé à René Baillet en qualité de professeur d'ensemble instrumental (musique de chambre) au Conservatoire.

Il serait souverainement injuste de ne pas rappeler les noms de quelques-uns au moins des plus saillants virtuoses parmi ceux qui furent les interprètes des grands maitres français de notre siècle, et dont plusieurs ont été eux-mêmes des compositeurs de talent, ainsi que ceux des éminents théoriciens ou professeurs dont nous avons eu souvent l'occasion de parler au sujet de leurs élèves, devenus maitres à leur tour. Nous le ferons aussi brièvement que possible, en déplorant les omissions inévitables. D'abord, quelques grands chanteurs et cantatrices:

Dugazon (Louise-Rosalie) 1753-1821, née à Berlin.

A laissé son nom aux rôles de chanteuse légère dans lesquels elle excellait, qu'on distingue souvent en jeunes Dugazon et en mères Dugazon.

(A suivre)



APRÈS LE THÉÂTRE ou LE BAL

Bannissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de

EAGLE BRAND

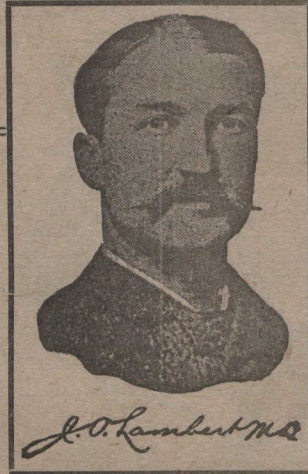
# Gin Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND &amp; CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et prévient bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON &amp; CIE, Seuls agents pour Canada, MONTREAL

"Toujours  
à  
point"



Se vend partout

à  
35c la grosse  
bouteille

## LE SIROP DU DR. J. O. LAMBERT

Voilà le remède par excellence contre TOUX, RHUME, COQUELUCHE et même aussi LA CONSOMPTION à la première période. Cette populaire préparation est la seule scientifique qui soit préparée d'après la formule d'un médecin. LE SIROP DU DR. J. O. LAMBERT plait au goût et guérit infailliblement.

HUDON, HEBERT & COMPAGNIE, LIMITEE  
DISTRIBUTEURS GENERAUX POUR LE CANADA

LE GAZ A BON MARCHÉ

NOS COMPATRIOTES DANS L'OUEST

La semaine dernière quelques journalistes se réunissaient à l'usine de la Paul Automatic Gas Co., Ltée, 965 rue Sainte-Catherine Est, et assistaient à la démonstration pratique d'une machine à produire économiquement du gaz de gazoline, inventée par M. François Paul, jr., autrefois de Sorel.

Il y avait là une série d'appareils très simples, fonctionnant merveilleusement par pression d'eau ou de vapeur. Dans les deux cas il n'existe aucun danger. Deux gallons de gazoline produisent mille pieds cubes de gaz, donnant une lumière brillante. Ce gaz passe dans les tuyaux et brûleurs déjà installés.

Les machines fonctionnent automatiquement, et ne réclament aucun soin. Elles peuvent fournir à la fois, le gaz servant à toutes les fins domestiques et industrielles.

Comme il n'y a pas d'accumulateur, le gaz n'occupe que la longueur des conduits et, conséquemment, il est toujours prêt à être allumé sans aucun risque d'explosion.

La force calorifique est d'au moins trente pour cent supérieure à celle de tout autre gaz. On ne constate pas d'odeur. Plusieurs de ces appareils sont déjà installés dans la ville et dans diverses localités du Canada.

Les assurances en ont permis l'usage sans charge supplémentaire, ils admettent par là qu'il n'y a pas de danger.

Au nombre de ces appareils, nous avons remarqué une petite machine pour domicile. Elle occupe un espace de dix-neuf pouces et alimente de cinq à dix lumières. On examina aussi une machine établie sur le même principe, alimentant de dix à quinze lampes, et un poêle de cuisine.

Enfin, de plus grosses, fonctionnant à eau pour les villes, et par la vapeur pour les campagnes, alimentant trente lampes et plus. Ces machines produisent également la chaleur.

Après l'examen des machines génératrices, M. Joseph Bonneau, restaurateur offrit un goûter, au nom de la compagnie Paul.

23 janvier 1907.

Il nous fait particulièrement plaisir d'apprendre que nos compatriotes canadiens-français deviennent une partie de plus en plus importante de la population de l'Ouest. A Edmonton, par exemple, qui est aujourd'hui la ville la plus prospère et le point de mire de tout le Nord-Ouest, nos frères sont comptés parmi les citoyens les plus importants de la ville.

Au conseil de ville, deux échevins sont Canadiens, MM. J. H. Picard et W. Gariépy. Dans les affaires, nos gens sont à la tête, témoins, les maisons Gariépy et Lessard, Laurendeau et Bonneau, L. Lambert, etc.

Dans les cercles sociaux, clubs, etc., nos frères se distinguent, autant: l'Association libérale d'Edmonton, la plus puissante organisation politique de l'Ouest, est présidée par M. P. E. Lessard, un enfant de la Beauce.

Nos compatriotes ont même leur journal à eux, à Edmonton: "Le Courrier de l'Ouest", un hebdomadaire publié à huit pages par la Cie de Publication du Courrier de l'Ouest, dont Phon. sénateur Roy est le directeur gérant et M. Adéodat Boileau, bien connu dans les cercles québécois, l'administrateur.

Ce journal qui, sous tous les rapports, soutiendrait avec avantage la comparaison avec nos meilleurs journaux de la province de Québec, va éditer dans quelques jours un superbe numéro spécial qui contiendra la meilleure description (illustrée) de l'Ouest. Ce numéro, publié à 32 pages sur papier de luxe, est destiné à faire connaître aux gens de langue française les avantages sans nombre offerts par l'incomparable Ouest, dont la terre est si merveilleusement féconde. Une copie de ce numéro spécial sera adressée à toute personne qui enverra la somme de 25 cts au "Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alta.

Une copie échantillon du "Courrier de l'Ouest", édition régulière, sera adressée gratuitement sur demande.

PENSÉE CHOISIE

Si la souffrance ne portait pas en elle le germe d'un bonheur futur, Dieu, bonté infinie la laisserait-il subsister?



# LA TOUX DECHIRANTE

Accompagnée de douleurs dans la région des poumons, disparaîtra par l'usage immédiat du

## Sirop Mathieu

(Au Goudron et à l'Huile de Foie de Morue)

En même temps, le sirop vous rendra les forces que la maladie vous a fait perdre. C'EST UN TONIQUE EXCELLENT.

La Compagnie J. L. Mathieu, Props. SHERBROOKE

En vente dans toutes les pharmacies et magasins généraux.



# LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

**Les boutons et autres irruptions,** soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Rousses et le Masque**

en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE **Blanchit le Teint**

graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

**Brunie par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée  
87, rue St-Christophe, Montréal

# RAZORINE

ENLÈVE

instantanément sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantique, Boston, Mass.

# POITRINE IDEALE

Développement et Fermeté des Seins en deux mois par les

## PILULES ORIENTALES

seul moyen pour la femme d'acquiescer ou de recouvrer une poitrine opulente et ferme. Méthode absolument sans danger, approuvée par les célébrités médicales.

Flacon avec notice Discretion absolue. J. RATIE, pharmacien, 5, passage Verdeau, Paris. Dépôt à MONTRÉAL: PH<sup>o</sup> DÉCARV, angle des rues Ste-Catherine et St-Denis.

# DE-CI, DE-LA

Le corset jadis

Le corset, qui a tant d'adversaires, résiste à toutes les campagnes, car il a pour lui le privilège de l'âge et la sanction de l'antiquité. Son inventeur n'est pas connu, mais son usage est fort lointain. Autrefois, les dames françaises portaient des "corps raides", qui sont devenus, pour la plupart aujourd'hui, des instruments de torture. Des recherches faites récemment dans les villes ruinées de l'Amérique du Sud, ont mis au jour une dame Aztec avec un corset aussi serré que celui d'une femme de nos jours, ce qui prouve que rien n'est nouveau, pas même la souffrance par coquetterie.

## Histoire de pêcheurs

Les pêcheurs, tout comme les chasseurs, ont leurs histoires... abracadabrantes.

Voici ce qui serait arrivé dernièrement à un pêcheur de Mareuil-sur-Oureq.

Avec une petite tanche comme amorce, il prit un superbe brochet; le soir, la cuisinière, en vidant le poisson, retrouvait dans les intestins la tanche encore vivante: jetée à l'eau, elle ne tarda pas à regagner ses humides pénates, et la "rescapée" paraissait avoir retiré de ce séjour une vitalité plus intense.

Si l'on ne veut le croire, il est malheureusement difficile d'y aller voir.

Tout le monde ne peut pas se payer des omelettes aux truffes, mais chacun peut s'offrir, à bon compte, une délicieuse omelette... aux fleurs.

On prend des fleurs jaunes de scorsonères ou des fleurs d'acacia, on obtient ainsi un mets exquis et agréable par la saveur et la couleur. On en fait également avec un mélange de pétales de roses et de violettes.

Essayez-en, cela a le mérite de n'être ni cher, ni difficile.

## La visite au pas

Chaque année, le président de la République des Etats-Unis reçoit librement, à salons ouverts, les citoyens qui lui présentent leurs vœux. Et comme des milliers et des milliers de personnages défilent, souvent sans nul intérêt. M. Roosevelt a pensé que c'était là beaucoup de temps perdu. Il a donc trouvé au nouvel an dernier le moyen d'abrégé considérablement cette interminable cérémonie.

Il a fait placer, dans les salons de la Maison-Blanche, l'orchestre des soldats de la marine, avec la consigne de jouer des pas redoublés en accélérant notablement le mouvement. Et les visiteurs, enclins, inconsciemment, à régler leur marche sur le rythme de la musique, ont passé devant le président avec une rapidité inaccoutumée. Alors que, jadis, cette séance traditionnelle prenait toute une demi-journée, la cérémonie n'a, cette fois, duré que deux heures et demie. Le temps, c'est de l'argent.

## La prévision des tremblements de terre

Depuis longtemps des sismologues ont accumulé des faits et observations se rapportant aux tremblements de terre, mais ils ont toujours été loin de découvrir les lois naturelles qui sont la cause effective de ces terribles phénomènes.

Cependant, les transformations apportées dans le sismographe ancien ont mis dans les mains des savants un instrument qui peut rendre possible la publication d'avertissements officiels sur les tremblements de terre, avertissements qui seraient au moins aussi dignes de foi que ceux qui concernent la température.

On ne sait pas généralement que cet instrument merveilleux est dû au génie inventif des Japonais et que les sismographes les plus perfectionnés se trouvent à l'Observatoire de Tokio.

## L'influence des éclipses

Hérodote rapporte qu'au fort d'une bataille entre les Médes et les Perses, le soleil s'obscurcit soudain, puis disparut pour

# Feu le Capitaine E. Desnoyers

C'est avec un vif regret, tant le défunt était sympathique et généralement aimé, que, dans "La Presse" du 21 janvier, nous lisons :

"Une nouvelle foudroyante s'est répandue hier, dans les cercles militaires et sociaux de Montréal. On apprenait la mort du capitaine Eugène Desnoyers, du 65ème régiment, fils du juge Desnoyers. M. Desnoyers est mort à l'hôpital Victoria, après quatre jours de maladie.

"Hier matin, le capitaine recevait la visite de Sa Grandeur Mgr Bruchési qui lui donna la bénédiction papale. Les restes du défunt ont été transportés à la demeure du juge Desnoyers, 281 rue Saint-Denis; les funérailles auront lieu mercredi matin à l'église Saint-Jacques.

"Le capitaine Desnoyers n'était âgé que de trente-huit ans. Il commença sa carrière militaire à l'âge de seize ans, alors qu'il accompagna son bataillon au Nord-Ouest, pour supprimer la rébellion des Métis. Sa bravoure fut récompensée avant son retour au pays; il reçut le grade de lieutenant. Au retour du régiment à Montréal, le lieutenant fut nommé porte-drapeau, en sa qualité d'officier junior.

"Il était le frère du Rév. M. J. B. A. Desnoyers, curé de Tétreauville.

"Le défunt ne comptait que des amis à Montréal. Il était né à Longueuil en 1869 et fit ses études commerciales à l'école du Plateau. Il s'occupait de commerce; il représenta successivement les maisons Gault, à Québec, et G. J. Mackenzie, de Montréal. Sa perte créera un vide profond dans les cercles commerciaux, militaires et sociaux.

"Mardi dernier, le capitaine Desnoyers se sentit indisposé et il se rendit à l'hôpital Victoria pour y prendre quelques jours de repos. Une pneumonie aiguë se déclara et amena en quatre jours le dénouement fatal. Le défunt était le frère de Madame Charles Bruchési. Les derniers sacrements ont été administrés par le chapelain de l'hôpital.

"Les décorations de la chambre mortuaire dans laquelle repose feu le capitaine Desnoyers sont du meilleur goût. Sur les traits du défunt est encore imprimé le sourire sympathique et bon qui le rendit si populaire.

"La famille a déjà reçu de nombreux messages et lettres de condoléances."

Le vingt-trois, des funérailles militaires imposantes furent faites au regret de l'officier, l'un de nos concitoyens les plus populaires.

A l'occasion de ce deuil aussi douloureux que prématuré, l'Album Universel offre ses sympathiques condoléances à Son Honneur le juge Desnoyers et à toute sa famille.

céder la place à une couronne de flammes. Saisies d'effroi, les armées ennemies, croyant que les dieux manifestaient ainsi leur colère, cessèrent le combat et jetèrent leurs armes.

Ce phénomène atmosphérique, qui venait de susciter la surprise des barbares, avait été prédit par le philosophe grec Thalès. D'après Laplace, il se produisit 583 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire il y a 2,490 ans.

N'est-ce pas le cas de s'écrier: à quelle chose, éclipse peut être bonne?

## Une nouvelle propriété des rayons X

Que ne nous réservent pas les rayons X! La liste des surprises dont nous leur sommes redevables est déjà longue et voici qu'elle vient encore de s'augmenter d'une révélation sensationnelle. Sous leur action, les cheveux blancs redeviennent noirs! C'est un médecin de Montpellier, chef du service électrothérapique et radiographique, M. A. Imbert, que des expériences ont amené à faire cette constatation. Il en a vite fait part à l'Académie des sciences par l'intermédiaire de M. le docteur Bouchard, qui a vivement intéressé ses collègues. Il y a des cheveux blancs à l'Académie: il y en a de poivre et sel; il y a aussi des crânes chauves. Or, si l'on ramenait seulement, sans teinture, les cheveux blancs aux couleurs de la jeunesse! Pourquoi pas! La découverte va troubler plus d'une tête.



Remède sûr pour la faiblesse des Nerfs

RESERVE MINES N. E., CAN. J'ai été attaqué d'une faiblesse de nerfs pendant dix ans. J'ai essayé toutes sortes de remèdes, mais sans succès. Il y a à peu près un an je commençai à prendre le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, et il m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'avais fait usage jusqu'alors. C'est pourquoi je le recommande à tous ceux qui souffrent. J. M. O'HANDLY.

M. Raymond Gélinas écrit de Saint-Alphonse, Can.: Depuis trois ans mon enfant souffrait sérieusement de la Dance St Guy. Un ami me recommanda le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs et après en avoir pris deux bouteilles mon petit malade a été tout à fait guéri. Merci à ce grand remède.

Le Rév. Th. Dagenais, de St Roch l'Achigan, Québec, écrit qu'il a appris la guérison complète de l'épilepsie d'un monsieur Lapière par l'emploi des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs.

Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL. En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$1.00. — En vente à Montréal, par The



# Remède du Dr. Sey

Le GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.

Le REMÈDE DU DR. SEY est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui, loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bouteille

Laboratoires S. LACHANCE, 87 rue St-Christophe, Montréal

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

# Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

# LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles Contre la Névralgie et le Mal de Dents En vente partout à 25 cts.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2c. Adressez: B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.

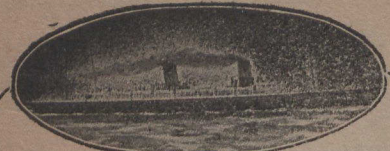
## Conseil aux cyclistes

Contre le dérapage — Voici un moyen pour éviter le dérapage, qui peut provoquer des chutes dangereuses surtout dans les grandes villes, dont les rues pavées restent si longtemps inabordablement par les temps humides. — Dégonflez vos pneus de moitié, suivez les trottoirs le plus près possible, car c'est l'endroit le mieux lavé par l'eau et à condition de ne pas rouler trop vite, vous ne tomberez pas.

Sur les routes, au contraire, gonflez dur, pédalez progressivement, faites les virages sur votre lancée et évitez de freiner. — Le dégonflage du pneu, en ville, n'a d'autre but que d'obliger le dit pneu à se mouler exactement dans l'interstice de pavés, ce qui suffit à éviter tout dérapage sérieux.

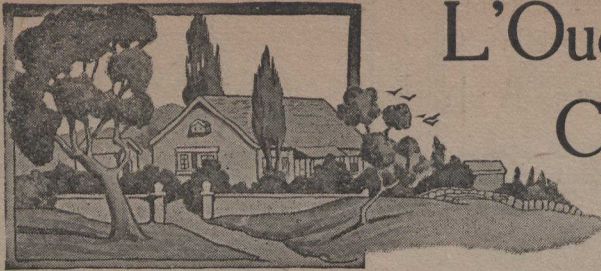
LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs. pour plus amples informations s'adresser au Dr Joseph Versailles CHIRURGIEN-DENTISTE 926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.





### CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris. (France)  
 Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.  
 \* LA LORRAINE ..... jan. 31  
 \* LA BRETAGNE ..... fév. 7  
 \* LA SAVOIE ..... fév. 14  
 \* LA GASCOGNE ..... fév. 21  
 \* LA PROVENCE ..... fév. 28  
 \* LA BRETAGNE ..... mars 7  
 \* Paquebots à deux hélices  
 Génin, Trudeau et Cie, agents généraux  
 pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame  
 Ouest, Montréal.



# L'Ouest Canadien

(Suite)

## SASKATCHEWAN

Cette province a une superficie de 159,038,720 acres, dont la plus grande partie peuvent être consacrés à plusieurs genres de culture mixte. Quoique sa partie sud qui forme coin se trouve dans la grande région des ranches, dont il est parlé par ailleurs, la majeure partie des deux-tiers du sud se trouve située dans la vaste région productrice de blé. Quant à la partie attenante au Manitoba, ou l'avoisinant, elle possède beaucoup des caractéristiques propres à cette dernière province, quant au sol, à la topographie, au climat, à la pluie, et par conséquent quant aux qualités de production.

### Le sud-est de Saskatchewan

La partie est, jusqu'à environ 120 milles à l'ouest de sa frontière est, est pratiquement, à l'ouest, la continuation du territoire producteur de blé du Manitoba. La terre est grasse et friable, facile à travailler et productrice d'excellentes récoltes de blé, de céréales plus grossières, et de légumes. Le climat d'hiver convient à tous les besoins, tant en ce qui concerne l'intensité du froid, qu'en ce qui concerne une suffisante chute de neige, propre à la production du blé dur No 1, pour lequel l'ouest canadien est maintenant noté. Dans l'avenir, ce district sera une des plus grandes régions productrices de blé du continent américain, et cela pour les raisons suivantes: 1o Il possède un sol particulièrement riche en éléments de nutrition pour le blé; 2o son climat permet une prompt maturité du blé; 3o de par sa latitude nord, il reçoit plus de soleil durant la période de croissance du blé, que les régions du sud; 4o absence de rouille due à la sécheresse du climat; 5o absence des minuscules ennemis du blé, qui portent noms insectes.

Ces conditions sont spécialement favorables à la culture du blé dur, à apparence de silex, si prisé des meuniers du monde entier. Blé qui se vend plus cher que les variétés plus tendres récoltées ailleurs.

Quant à l'été, il laisse fort peu à désirer dans une contrée agricole comme celle dont nous parlons, les cyclones ou les orages violents y étant encore inconnus. Presque partout on peut avoir de l'eau en creusant à une profondeur raisonnable. L'habitation de ce pays s'est faite rapidement, de nombreuses villes très actives y ayant surgi le long des différentes lignes de chemins de fer.

Près de Yorkton commence à se manifester le changement graduel entre les parties boisées du Manitoba et la grande région des plaines des nouvelles provinces.

Dans maints endroits le pays ressemble à un parc, avec des bosquets alternants de peupliers et de saules, et l'infinie prairie.

### Rivières et petits cours d'eau

Les vallées des rivières Qu'Appelle, Assiniboine et Souris de Saskatchewan, ainsi que les criques Pipestone, Long et autres, conviennent spécialement à la culture mixte; la prairie qui se trouve au delà, à la culture des céréales.

### Quelques-uns des districts

Pour les fins d'agriculture, les districts de Moosouin et de Qu'Appelle sont merveilleusement favorisés, situés qu'ils sont dans la grande zone fertile. Compris dans l'étendue de Qu'Appelle, se trouvent de splendides terres, non moins fertiles que les fameuses terres à blé de Manitoba. En grande partie le sol se compose de terre grasse, couverte sur une épaisseur de douze à dix-huit pouces d'humus végétal, qui après deux labourages, offre une magnifique terre à semences, facile à travailler, et très fertile. Généralement parlant, ces remarques conviennent à la partie est du district. Quant aux collines "Beaver" et

"Touchwood" de la partie nord, elle sont spécialement convenables à l'élevage. La culture mixte y a aussi obtenu beaucoup de succès. Un développement fort important a eu lieu le long de l'embranchement Prince Albert du chemin de fer Pacifique Canadien. Davidson, Lumsden, Craik, Girvin, Hanley et Dundurn sont des villes actives, peuplées surtout par des colons des Etats-Unis, d'aucuns avec des épargnes remarquables et de l'esprit d'entreprise, ont fait construire de splendides maisons dans les villes; tandis que d'autres ont développé les ressources des districts ruraux et augmenté la valeur des terres. La saison dernière la récolte fut faite sur une vaste superficie, ce qui a donné de fort beaux profits. La saison 1906 promet d'être aussi rémunératrice que la précédente. Bien que de grandes surfaces du territoire aient été concédées et soient occupées par des établissements en ces districts; il existe encore d'innombrables occasions pour les colons, d'acquiescer gratis des terres du gouvernement, et à un prix raisonnable à proximité du chemin de fer ou des compagnies terriennes. S'étendant à l'est et à l'ouest des points sus-nommés se trouve de grands établissements.

### Combustible

Au sud on trouve du charbon en abondance, dans le district qui traverse la rivière Souris.

Quant au bois, pour toutes fins, pendant de nombreuses années à venir on en trouvera le long des rivières et dans les montagnes de l'Original "Moose Mountains".

### Avenir

L'avenir du sud de Saskatchewan peut être entrevu par les moyennes fournies par les essais faits à la ferme expérimentale, où, onze variétés des meilleurs blés furent enssemencées le 15 avril, la récolte en étant faite 130 jours après, donnant 4,314 livres de paille et 43 boisseaux et deux livres de blé à l'acre.

### Le sud-ouest de Saskatchewan

Les remarques précédentes, écrites au sujet du sud-est de Saskatchewan s'appliquent en grande partie à une étendue considérable du sud-ouest de Saskatchewan, aussi au centre de Saskatchewan et à une grande portion d'Alberta. C'est à la gare McLean que l'on pénètre dans le sud-ouest de Saskatchewan, dont la principale ville est Regina, la capitale de la province. Ici, la terre est grasse et fertile, au sud comme au nord. Plusieurs villes nouvelles et importantes ont pour ainsi dire poussé le long de la ligne du "Soo"; telles que Halbrite, Weyburn, Yellow Cross, Estevan, Milestone et Rouleau. On cultive considérablement le lin dans cette région. Nombre de fermiers y ont payé le coût total de leurs fermes, avec le produit de leur première récolte de lin. Cependant la culture du blé est la source de revenu la plus importante de ce district, les bénéfices en étant fort satisfaisants pour les producteurs.

Entre Regina et Moosejaw, se trouvent des terres splendides, la plupart occupées par de prospères fermiers.

(A suivre)

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 178e livraison, 19 janvier 1907. — La sorcière du Vésuve, par Gustave et Georges Toudouze. — Ce qu'il faut pour construire une automobile, par Pierre de Mériel. — L'enfant aux fourrures, par Adrien Remacle. — La Place de la Bastille en 1789, par Tougard de Boismilon. Abonnements: France, un an, 20 fr.; six mois, 10 fr.; Union Postale, un an, 22 fr.; six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

## L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire tous les jours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.

### LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Des les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissamment stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

### La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE

87, rue St-Christophe MONTREAL LTEE

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 9.00 a.m., 7.45 p.m.  
 SPRINGFIELD, HARTFORD, 7.45 p.m.  
 TORONTO, CHICAGO, 9.30 a.m., 10.00 p.m.

OTTAWA, 8.45 a.m., 9.40 a.m., 10.00 a.m., 11.00 p.m., 11.15 p.m.  
 SHERBROOKE, 8.30 a.m., 8.40 p.m., 11.00 p.m.

HALIFAX, ST. JOHN, N.-B., 7.25 p.m.  
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 10.15 p.m.  
 WINNIPEG, CALGARY, 9.40 a.m., 9.40 p.m.

VANCOUVER, 9.40 p.m.

### DE LA GARE VIGER

QUEBEC, 8.55 a.m., 12.00 p.m., 11.30 p.m.  
 TROIS-RIVIÈRES, 8.55 a.m., 12.00 p.m., 11.30 p.m.

SHAWINIGAN FALLS, 8.20 p.m.  
 OTTAWA, 8.20 a.m., 8.50 p.m.

JOLIETTE, 8.00 a.m., 8.55 a.m., 8.50 p.m.

ST GABRIEL, 8.45 a.m., 8.50 p.m.  
 STE AGATHE, 8.45 a.m., 8.45 p.m.  
 NOMININGUE, 8.45 a.m., 8.45 p.m.

(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les dimanches, (L) Mardi, jeudi et samedi, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien, excepté le samedi, (I) Samedi seulement.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

Bureau en ville: 129 rue Saint-Jacques, près du Bureau de Poste. A. E. Lalonde, agent.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

### "INTERNATIONAL LIMITED"

(Le train le plus confortable et le plus rapide, au Canada)

Laisse Montréal, 9.00 a.m. tous les jours, arrive à Toronto, à 4.20 p.m., à Hamilton, à 5.20 p.m., aux Chutes Niagara, à 6.55 p.m., à Buffalo, à 8.25 p.m., à London, à 7.47 p.m., à Détroit, à 9.50 p.m., à Chicago, à 7.42 a.m. Luxueux service de Café et Char Pullman attachés à ce train.

### MONTREAL ET D'OTTAWA

(Trois heures sur chaque parcours)  
 Laisse Montréal, 8.30 a.m. 11.30 p.m. 7.30 p.m.  
 Laisse Ottawa, 8.30 a.m. 11.30 p.m. 7.30 p.m.  
 Chars Parloirs à tous les trains. — Buffet sur le train de 5.00 p.m. venant d'Ottawa.

### MONTREAL ET NEW-YORK

Laisse Montréal, 11.45 a.m. 11.10 a.m. 7.40 p.m.  
 Arrive à New-York, 11.00 p.m. 11.00 p.m. 7.18 a.m.  
 Chars Parloirs aux trains du jour. Chardortoir Pullman au train de nuit.

### MONTREAL, BOSTON ET SPRINGFIELD

Ls. Montréal, 9.01 a.m. Ls. Montréal, 8.00 a.m.  
 Ls. Montréal, 9.40 p.m. Ls. Montréal, 8.15 p.m.

### MONTREAL ET PORTLAND

Chars parloirs et directs aux trains du jour. Chars-dortoirs Pullman aux trains de nuit.  
 \*Tous les jours. †Tous les jours, excepté le dimanche.  
 Bureaux des billets: 137, St-Jacques, Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.

## NE COUPEZ PAS VOS CORS



C'est un procédé dangereux. Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

L'Antikor Laurence

En vente partout, 25c

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

TELEPHONE BELL EST 1361

## Pierre Leclerc

### PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent



# Constipation.

Des pommes douces cuites au four guérissent la constipation chez certaines personnes. Chez d'autres, le pain bis aura le même effet. La nature possède indubitablement un remède végétal pour soulager chacune des souffrances connues à l'homme et les médecins recherchent cette voie de la nature qui conduit à la santé. Ceci est vrai spécialement quand il s'agit de la Constipation.

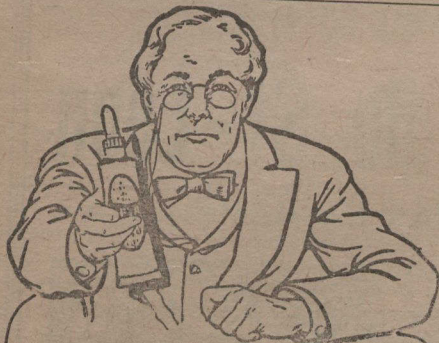
L'écorce d'un certain arbre de la Californie, "Cascara Sagrada" offre un excellent moyen d'atteindre ce but. Mais, combinée avec le Séné égyptien, l'écorce d'orme et l'extrait solide de pruneaux etc, cette même écorce de Cascara possède alors toute sa puissance médicale contre la constipation.

D'après cette prescription ingénieuse et effective, on manufacture dans les laboratoires du Dr. Shoop, un excellent bonbon tablette appelé "Laxets". Son effet contre la constipation, la bile, les maux d'estomac, l'haleine forte et le teint blême est en vérité prompt et satisfaisant. Il ne cause aucune douleur ni autres effets désagréables.

Ces "Laxets" sont contenus dans de petites boîtes en métal décorées et vendus de 5 cts. à 25 cts. la boîte. Voulez-vous quelque chose de nouveau, efficace, agréable et économique?

Faites l'essai d'une boîte de :

## LAX-ETS.



**Vous qui souffrez**

**d'Hémorroïdes** internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

Offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

### RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

**H. ARCHAMBAULT**

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaitante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitante et Compatissante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

## Madame,

SI Vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer, quelque soit la condition de l'article, je lui donnerai sa couleur primitive ainsi que tout l'éclat du neuf.

Spécialité de Teintures de Soiries et Rideaux

NETTOYAGE A SEC PERFECTIONNE . . . .

**A. F. DECHAUX**

No 62, rue Ste-Catherine E  
Tel. Bell Est 51

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue St Denis, Montréal. Département des cartes.

# RENSEIGNEMENTS UTILES



(Suite)

### Mélange d'encres à imprimer et de teintes pour peinture

Rouge et noir . . . . .	Brun
Rouge et blanc . . . . .	Rose
Blanc et brun . . . . .	Marron
Blanc, bleu et rouge . . . . .	Pourpre
Bleu et acier . . . . .	Perle
Blanc et carmin . . . . .	Rose tendre
Indigo et noir . . . . .	Gris argent
Blanc et noir . . . . .	Plomb
Pourpre et blanc . . . . .	Blanc français
Vert tendre et noir . . . . .	Vert foncé
Blanc et vert . . . . .	Vert tendre
Blanc et vert émeraude . . . . .	Vert brillant
Rouge et jaune . . . . .	Orange
Blanc et jaune . . . . .	Paille
Blanc, bleu et noir . . . . .	Gris perle
Blanc, azur et vermillon . . . . .	Chair
Terre d'ombre, blanc et rouge vénitien . . . . .	Gris
Blanc, jaune et rouge vénitien . . . . .	Crème
Rouge, bleu, rouge et noir . . . . .	Olive
Jaune, blanc et un peu de rouge vénitien . . . . .	Chamois

Pommes . . . . .	16
Poires . . . . .	20
Morue bouillie . . . . .	21
Venaïson rôtie . . . . .	22
Patates . . . . .	22½
Veau frit . . . . .	24
Lard rôti . . . . .	24
Volaille rôtie . . . . .	26
Boeuf cru . . . . .	26
Raisins verts . . . . .	27
Prunes vertes . . . . .	29
Mouton braisé . . . . .	30
Soupanne . . . . .	75
Pain d'orge . . . . .	79
Fèves bouillies . . . . .	87
Riz bouilli . . . . .	88
Pain de seigle . . . . .	88
Pain de blé . . . . .	90
Pain de blé d'inde . . . . .	91
Seigle bouilli . . . . .	92
Beurre . . . . .	93
Pois bouillis . . . . .	93
Huiles crues . . . . .	94

### Noms communs de substances chimiques

### Pour enlever les taches de graisse avant de peindre

Lavez les endroits tachés par la graisse ou la fumée avec du salpêtre ou de l'eau de chaux. Si l'on se sert de savonage, il faut l'essuyer avec beaucoup de soin, car il empêche la peinture de bien sécher.

### Vélocité de locomotion et des éléments

	A l'heure milles	A la seconde pieds
Un homme marche . . . . .	3	ou 4
Un cheval trotte . . . . .	7	ou 10
Un cheval court . . . . .	20	ou 29
Un steamer fait . . . . .	18	ou 26
Un navire à voile . . . . .	10	ou 14
L'eau, lentement . . . . .	3	ou 4
L'eau, rapidement . . . . .	7	ou 10
Vent, modéré . . . . .	7	ou 10
Tempête . . . . .	36	ou 52
Ouragan . . . . .	80	ou 117
Une balle de fusil . . . . .	1,000	ou 1,466
Le son . . . . .	743	ou 1,142
La lumière . . . . .	192,000	à la seconde
L'électricité . . . . .	288,000	à la seconde

### Froid et chaleur

#### Degrés de froid au-dessous de zéro pour fondre les articles suivants :

Cuivre jaune . . . . .	1,900
Antimoine . . . . .	950
Bismuth . . . . .	476
Cuivre . . . . .	2,160
Fonte . . . . .	3,500
Or . . . . .	1,983
Verre . . . . .	2,400
Gutta percha . . . . .	150
Plomb . . . . .	590
Saindoux . . . . .	96
Argent . . . . .	1,850
Étain . . . . .	420
Zinc . . . . .	740
Glace . . . . .	25

#### Degrés de froid au-dessous de zéro pour geler les articles suivants :

Vin pur . . . . .	20
Esprit de térébenthine . . . . .	15
Lait . . . . .	29
Eau . . . . .	22

#### Degrés de chaleur au-dessus de zéro pour faire bouillir les articles suivants :

Vif argent . . . . .	630
Huile de graine de lin . . . . .	600
Alcool . . . . .	175
Pétrole . . . . .	305
Eau . . . . .	210

### Percentage de nutrition de divers articles de nourriture

Concombres verts . . . . .	2
Melons verts . . . . .	3
Navets bouillis . . . . .	4½
Lait . . . . .	7
Choux . . . . .	7½
Gadelles . . . . .	10
Oeufs battus . . . . .	13
Betteraves . . . . .	13

### Monuments canadiens

Oeuvres de Philippe Hébert, sculpteur  
Monument Maisonneuve, Place d'Armes, Montréal.

(A suivre)

### C'EST DU A CELA

La faveur dont jouit le BAUME RHUMAL auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité. En vente dans toutes les pharmacies, 25 cts la bouteille.

# TOUTES LES FEMMES MALADES

Devraient lire la lettre de Mademoiselle Schwalm

Dans toutes les parties du Canada le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a opéré des guérisons semblables.

Plusieurs guérisons merveilleuses de maladies féminines, opérées par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et



les conseils de Mme Pinkham, de Lynn, Mass., conseils qu'elle donne gratuitement aux femmes malades, sont continuellement révélés.

Mme Pinkham a, pendant vingt-cinq années, fait une étude des maladies de son sexe; elle a consulté et conseillé des milliers de femmes souffrantes, qui aujourd'hui doivent non-seulement à sa santé mais même la vie à ses conseils utiles.

Mademoiselle Annie E. Schwalm, 326 Ave. Spadina, Toronto, Ont., écrit :

"J'ai trouvé dans le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham un spécifique contre les maladies des femmes dont j'ai souffert pendant des années. J'avais aussi des périodes douloureuses et irrégulières et ma santé en général fut affectée jusqu'au printemps dernier. Je n'étais plus qu'une ruine. Dans mon affliction l'on me conseilla d'essayer votre Composé et j'en suis on ne peut plus heureuse. J'ai constaté qu'en peu de mois il n'y avait plus de trace de maladie féminine et en très peu de temps j'étais parfaitement rétablie. J'apprécie ma bonne santé et je veux assurer que je vous suis on ne peut plus reconnaissante de la découverte d'un aussi merveilleux remède pour les femmes souffrantes."

Les témoignages de femmes reconnaissantes, que nous publions constamment, prouvent, hors de tout doute, la puissance du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, pour la guérison des maladies féminines.

Les femmes qui souffrent de faiblesse féminine quelconque sont invitées à communiquer promptement avec Mme Pinkham, à Lynn, Mass., Elle ne demande rien en retour de ses conseils. Ils sont absolument gratuits et des milliers de femmes ont prouvé qu'ils étaient plus précieux que l'or.



## Pour les Hémorroïdes et les Maladies de la Peau

telles que Démangeaisons, Eruptions, Dartres, Maladies de la Barbe, Boutons, Etc. Cette précieuse pommade a été préparée pour la première fois en 1865, d'après la formule d'un spécialiste distingué.

Depuis, cet Onguent a fait des prodiges de guérisons, surtout dans les cas d'Hémorroïdes les plus sévères, et sa popularité s'est accrue constamment sans la moindre publicité. **Prix : 25c.** EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES.

## Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

## Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevaux fait à ordre. Dessins fournis sur demande.





(INÉDIT)

## VINGT-CINQ ANS APRES

Suite de "L'homme de désir" (1)

Vingt-cinq ans! toute une vie! Oh! que de choses passées durant ces années, les plus belles de l'existence. Que de rêves, que d'illusions, que d'espoirs envolés! Que de joies mêlées d'amertumes, que de fugitifs bonheur, que de deuils!

Qu'étaient devenus nos trois adolescents?... Qu'était-il arrivé dans leur vie pendant cet été de leur existence? Il était tombé sur leur vie des épines et des roses, des rayons et des ombres, des éclairs et des coups de foudre, tout ce que l'on voit enfin pendant la durée d'un été. Gérard, le grand seigneur chevaleresque et fier; Gérard demeuré, par la mort prématurée de son père, seul possesseur de son immense fortune. Gérard s'était laissé entraîner par le flot mondain qui ne connaît d'autre digue que celle du malheur. Il avait peu à peu désappris de prier, il avait descendu la pente fatale, celle des amours faciles, des amours indignes, qui ne donnent en retour que l'acérement, suite funeste des honteuses voluptés. Mais si profondément chrétienne avait été son éducation première, qu'il ne pouvait toujours imposer silence à la voix de sa conscience qui s'élevait du fond de son âme, au sein de ses plus profonds égarements, pour lui rappeler ses immortelles destinées.

Quels tourments que ceux de cette âme en lutte ouverte avec tous les principes qui avaient fait la base de sa vie! Quels réveils à la suite de ces nuits passées dans la débauche ou à la table de jeu.

"Homme de désir", poursuivant sans cesse un plaisir nouveau, et s'en détournant avec horreur et dégoût après s'en être rassasié, souhaitait avec passion aujourd'hui ce qu'il méprisait demain, en proie à cet ennui mortel qui suit les grandes dissipations cherchant partout et toujours à remplir le vide d'un cœur où ne brillèrent ni l'image d'une épouse, ni celle d'un enfant, ces deux tendresses saintes qui fixent et établissent le cœur de l'homme dans le cadre qui lui est propre, dévoré d'une mélancolie non moins amère, non moins profonde, que celle de l'immortel chanteur d'Albion mourant sur le sol de la Grèce antique, et n'ayant pas cependant la force morale nécessaire pour rompre avec ce passé honteux, pour briser à jamais ces idoles secrètes de son cœur, qui ne voulaient pas mourir, tel nous retrouvons Gérard après 25 ans.

De principes plus solides, initié et prédestiné à d'austères destinées, Armand était devenu le continuateur de l'honneur du nom paternel, l'orgueil de sa famille, la gloire du barreau de Paris. Marié à une femme charmante, il voyait grandir autour de lui, des enfants qui étaient la joie de son cœur, chrétien convaincu il avait fait de l'évangile la règle de sa vie. Si sa parole chaude et vibrante se faisait, au palais, le défenseur des petits et des misérables, sa bourse s'ouvrait aussi pour sécher les larmes. Homme juste il obéissait au commandement de la divine justice, et ne prenait de la vie que les joies permises, voules par Dieu et sanctifiées par lui. Ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il rencontrait Gérard mais l'écho de ses scandaleuses folies était parvenu jusqu'à lui. L'austère magistrat profitant du droit que lui donnait une vieille amitié, essayait de glisser un conseil entre deux poignées de main. "Plus tard, disait le libertin. Plus tard... quand j'aurai cinquante ans".

Tanguy était revenu depuis huit jours des pays jaunes, où depuis vingt ans, il dépensait sa vie. A cet homme sans famille, sans affection il restait la grande famille du genre humain et la certitude que Dieu lui appartenait, qu'il était à lui, il sentait Dieu en lui, il s'anéantissait en lui. "Meurs en toi-même et tu vivras", telle était la parole qu'il avait entendue, il y avait répondu par un élan sublime du cœur: "Mon cœur est prêt Seigneur! mon cœur est prêt", et il était parti emportant avec la bénédiction du vieux recteur, la dernière tendresse de sa mère, qui debout sur la plage, à la même place où la vague lui avait renvoyé le corps du pêcheur, envoyait à son fils un dernier adieu.

S'il souffrit des longueurs de l'absence, s'il connut la nostalgie pour cette noble terre de ses aïeux dont la foi est aussi fer-

me que le granit que frappe sans l'amollir depuis des siècles, l'océan qui déferle sur ces rivages, nul ne le sut jamais!

De temps en temps une lettre du vieux recteur, lui apportait une bouffée d'air du pays, une tendresse de la vieille bretonne, lui en retour portait de ses chères missions, des bénédictions qui naissaient de la parole divine, jetée dans les âmes neuves, ignorantes, ne demandant qu'à croire et espérer.

Un jour sous le ciel de la Chine, au milieu de ses néophytes, le courrier de France lui avait apporté une lettre cachetée de noir, le missionnaire s'était efforcé d'être calme mais sa main avait tremblé en en brisant le cachet, sa vieille mère n'était plus! Levant les yeux au ciel et posant sur ses lèvres le crucifix qui ne quittait jamais son sein: "Ou tu es allée mère! je veux y aller", s'était-il écrié, et ce fut tout. Mais à la messe du lendemain, ses petits convertis remarquèrent que les larmes de l'apôtre se mêlaient à la pourpre du sang d'un Dieu, au fond du calice doré; oui, au mystère de l'amour s'associait celui de la douleur.

Tanguy était donc rentré en France depuis une semaine; après une halte à la plage bretonne où il s'était agenouillé sur deux tombes, il était venu à Paris afin de solliciter les offrandes du riche pour ses pauvres enfants des pays du soleil.

Le matin il avait béni le mariage de la fille aînée d'Armand, s'était doucement réjoui du bonheur de cette charmante famille, nous le retrouvons le soir de ce jour occupant la chaire de l'une des églises de la métropole, il avait pris pour texte de son sermon: "Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu". Sa parole ardente et imagée qui semblait avoir emprunté sa chaleur et son coloris à ce soleil d'Orient qui avait bronzé sa joue, vibrait au milieu d'un religieux silence. Ce Breton à la voix sympathique n'en était pas à ses débuts, il était habitué à trouver le chemin des cœurs, car l'Esprit de lumière avait touché ses lèvres de ce charbon brûlant de l'éloquence qui passe comme un dard et éclaire comme une flamme, et nombreux étaient ceux qui, dans cette foule, essayaient les larmes que cette noble éloquence tirait des profondeurs remuées de leur âme. Mais nul ne l'écouait mieux qu'un homme à la tournure élégante et aristocratique qui, adossé à une colonne, ne perdait pas une seule parole, pas un seul mouvement notoire de ce breton aux épaules carrées, à la chevelure grisonnante qui tenait suspendu à ses lèvres l'un des plus nobles auditeurs de Paris.

Gérard avait reconnu Tanguy; Tanguy l'ami d'enfance, le frère d'adoption, le confident des heures dorées de sa première jeunesse; Tanguy qui avait monté, tandis que lui, le fier gentilhomme, était descendu.

"Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'il verront Dieu." Longtemps avant la venue du Christ l'antiquité païenne avait mis dans la bouche de son plus noble enfant ces remarquables paroles: "Pour voir Dieu, il faut être pur et mourir!" A la suite de Platon, Tanguy le chrétien, le missionnaire, venait le répéter à des multitudes de croyants.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, qui foulent aux pieds toutes ces concupiscences dont parle l'apôtre, autant de démons, autant de tyrans qui asservissent l'homme et l'entraînent à l'abîme. "Bienheureux ceux qui ont le cœur pur", qui non seulement ne veulent pas de fange sur leurs ailes mais redoutent même la poussière, semblables à ces fleurs qui croissent sur la cime des montagnes de la Corée que l'air vicié de la plaine fanerait. "Bienheureux ceux qui ont le cœur pur!"

Gérard le passionné, Gérard sentait vibrer en lui la fibre de l'amertume qu'il croyait à jamais muette, le missionnaire, cet apôtre, cet homme de renoncement c'était un convaincu, ce qu'il disait il le croyait. Tanguy avait mis Dieu dans sa vie ou plutôt avait jeté toute sa vie en Dieu. Et lui, Gérard, gémissait sous la griffe du vautour de ses passions dégradantes dont les honteuses folies faisaient en ce moment rougir son front. Ah! s'il avait voulu, s'il avait voulu voir il n'eût pas ainsi gaspillé sa vie! Devant cet exposé de l'évangile de l'amour, la vieille foi de



## CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garantissant pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du système Corsine.

Nous avons une agence aux États-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

LES SAISONS PASSENT,  
MAIS LA CÉLÈBRE

## Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est,  
PRÈS CÔTE ST-LAMBERT

## GRATUITEMENT POUR VOUS — MA SŒUR

Gratuitement pour vous et pour toutes mes sœurs souffrant des maladies de la femme.



Je suis une femme moi-même. Je connais les maux dont souffrent les femmes. J'ai trouvé le moyen de les guérir. J'adresserai par maille, gratuitement, mon "Traitement à domicile" avec renseignements complets, à toute personne souffrant des maladies de la femme. Je veux entretenir toutes les femmes de cette cure, vous, malectrice, pour vous-même, votre fille, votre mère ou votre sœur. Je veux vous dire comment vous guérir chez vous, sans l'aide du médecin. Les hommes ne peuvent comprendre les maux de la femme. Ce que nous connaissons, nous femmes, par notre propre expérience, nous le connaissons mieux que tous les docteurs. Je sais que le traitement à domicile peut guérir d'une manière certaine la Leucorrhée ou pertes blanches, l'ulcération, le déplacement ou chute de la Matrice, Périodes abondantes, rares ou douloureuses, tumeurs ou excroissances utérines ou ovariennes, aussi maux de tête, de dos, ou d'intestins, sensations de pesanteur, nervosité, aussi sensations remontant la colonne vertébrale, mélancolie, désir de pleurer, chaleur, fatigue, désordre des reins et de la Vessie, lorsque occasionnés par une faiblesse particulière à notre sexe.

Je désire vous envoyer tout à fait gratuitement un traitement complet de 10 jours, pour vous prouver que vous pouvez vous guérir vous-même chez vous, facilement, promptement et sûrement.

Souvenez-vous qu'il ne vous en coûtera rien, pour faire un essai complet du traitement, et si vous voulez continuer, il ne vous en coûtera environ que 12 centins par semaine, ou moins que 2 centins par jour. Je ne mettrai pas d'obstacle à vos travaux et à vos occupations. Envoyez-moi simplement votre nom et votre adresse, dites-moi ce que vous souffrez, si vous désirez, et je vous enverrai gratuitement, sous enveloppe, le Traitement pour votre cas. Je vous enverrai aussi sans dépense pour vous, mon livre "LE CONSEILLER MEDICAL DE LA FEMME," illustré de gravures montrant les causes des souffrances des femmes, et avec quelle facilité elles peuvent se guérir chez elles. Chaque femme devrait l'avoir en sa possession, et apprendre à penser à elle-même. Alors, quand le docteur dirait: "Il vous faut subir une opération," vous pourriez prendre vous-même une décision. Des milliers de femmes se sont guéries en employant mon remède à domicile. Il guérit toutes les personnes, jeunes ou vieilles. Aux Mères et aux Filles, j'expliquerai un traitement simple suivi chez vous, et qui guérit rapidement et efficacement la Leucorrhée, le Mal de Green, et les périodes douloureuses et irrégulières chez les Jeunes Femmes. Son emploi procure l'embonpoint et la santé.

En quel endroit que vous demeuriez, je vous engage à vous adresser à des dames de votre localité, qui diront avec plaisir, à toute personne souffrante que ce Traitement à Domicile guérit réellement toutes les maladies des femmes et les rend en bonne santé, fortes, grasses et robustes. Envoyez-moi simplement votre adresse, et le traitement gratuit de 10 jours est à vous, ainsi que le livre. Ecrivez aujourd'hui, en cas que vous ne trouviez plus cette offre.

MRS. M. SUMMERS, Box H, 43

WINDSOR, Ont.



Notre Surface de Glace Ayant comme  
le solide plancher Fondation  
de la roulette, est la Plus Belle qui existe

Patinage tous les soirs de 7.30 à 10 p.m. Aussi les mardis, jeudis et dimanches après-midis. Admission 20c ou 6 billets pour \$1.00. Le Montagnard A.A.A.

(1) Voir le numéro 1186 de l'Album Universel.



son enfance qu'il croyait morte se levait dans l'ombre de son âme. "Entrez et voyez", a dit le Seigneur, là à l'ombre de ce temple où il était entré, non par pitié, mais pour y entendre une cantatrice célèbre qui voulait bien prêter à une oeuvre de charité le concours de sa voix merveilleuse, Dieu miséricordieux l'avait attendu, lui Gérard, le blasé, le sceptique, le railleur l'homme de désir jamais satisfait. Le missionnaire s'était tu, la chaire était redevenue déserte, à l'orgue la voix d'or égrenait les perles de son gosier d'oiseau, Gérard n'entendait que cette voix dont les accents avaient fait vibrer en son âme comme une harpe céleste cette foi de son enfance qui soupirait une mélodie. Il songeait, oui, il songeait qu'elle ne saurait être que divine cette religion, dont les témoins volent au martyre et à la mort, scellent leur foi par la pourpre de leur sang sous les verges des bourreaux ou dans les flammes des bûchers. Cet homme de désir sentait monter dans son âme le désir du bien et il ne priait pas, il ne savait plus prier, mais Dieu entendait son silence, et le ciel souriant de le croire vainqueur de lui-même, lui préparait déjà les palmes de la victoire.

La foule s'était écoulée, le temple saint était retombé dans sa quiétude, une seule lumière veillait encore, celle de la lampe du sanctuaire, qui se balançait comme une étoile de feu devant le saint des saints.

Gérard quitta l'église, la nuit était belle et sereine, il résolut de regagner à pied un hôtel, il ne s'y rendait que très lentement, respirant à pleins poumons l'air rafraîchissant d'une belle soirée, le désir du bien qu'il sentait en lui si ardent et si fort semblait en faire un homme nouveau, il relevait le front et osait regarder le ciel, les étoiles scintillantes, lumineuses et douces mondes immenses que son âme croyante explorerait peut-être un jour. Tout à coup au milieu de ce grand calme un cri strident déchira l'espace, ce cri d'horreur poussé par une voix de femme en détresse, pénétra le coeur de Gérard, il s'élança à l'entrée de la ruelle d'où partaient ces appels désespérés, et comme il y entra un jet de flamme s'échappait d'une haute maison, à l'une des fenêtres de laquelle apparaissait le spectre épouvanté d'une femme en blancs vêtements serrant sur son coeur angoissé un petit être de quelques jours à peine; de toutes parts les flammes jaillissaient menaçantes, encore une minute et c'en sera fait de l'infortunée. Gérard se précipite, il a vite fait d'appliquer une échelle à cette muraille embrasée et la gravit de son pas lesté d'homme du monde, il arrive au sommet, saisit la malheureuse par son blanc vêtement, il commence à descendre; en bas une foule anxieuse contemple le courageux et intrépide sauveur, les cheveux brûlés, les mains ensanglantées, il descend, encore quelques efforts il touchera son but, quand soudain un craquement sinistre se fait entendre, un mur s'affaisse entraînant dans sa chute l'échelle et cette grappe vivante qui s'y tenait cramponnée... une clameur immense, un silence de mort, puis vingt bras fouillent ces débris fumants pour en arracher les malheureuses victimes. Le généreux sauveur sanglant et meurtri est transporté à un hôtel du faubourg Saint-Germain. Le médecin est appelé, c'est un prince de la science, l'oeil navré il contemple son patient, d'horribles contusions sur tout le corps, à la tête une plaie béante d'où le sang s'échappe, le coeur n'a plus qu'un faible battement, une pâleur de mort couvre ce noble visage. Avec des précautions infinies le médecin procède aux pansements, par de puissants réactifs il cherche à ranimer la vie dans ce corps mutilé. "Qu'on aille chercher le prêtre" dit-il, afin que au moins son agonie fût bénie. Un domestique s'échappe du groupe en larmes qui entoure le lit funèbre, sur la rue il se heurte à un prêtre qui se hâtait vers son gîte.

"Oh! venez vite, venez vite, lui dit-il, mon maître se meurt."

Le prêtre le suit sans en demander davantage. Dans l'antichambre, dans les vastes salons remplis d'objets rares et précieux sont les amis du comte Gérard accourus pour lui offrir leurs souhaits; c'est demain sa fête, demain qu'il aura 45 ans, et ils sont arrêtés par un lit funèbre où il agonise. Le prêtre passe au milieu d'eux sans rien voir, sans rien entendre; son compagnon soulève une portière et il voit là sur un lit, environné de tous les appareils de la souffrance, un homme immobile, auprès duquel se tiennent debout un médecin et une soeur de charité.

La lumière qui tombe d'aplomb sur cet

aristocratique visage lui renvoie à 25 ans de distance les traits si connus de son ami d'enfance, de celui qui se faisait le protecteur, le défenseur de sa pauvre jeune vie, et avec un cri d'angoisse le prêtre tombe à genoux. A ce cri, et comme s'il n'avait attendu que cela pour sortir de son sommeil de mort, le blessé se ranime, un frémissement court dans tout son être, il ouvre les yeux, et ses yeux en s'ouvrant s'arrêtent sur une tête jadis blonde, maintenant grisonnante qu'il reconnaît aussitôt. "Tanguy!" murmura-t-il. "Gérard, mon bien-aimé Gérard", les larmes du missionnaire tombent brûlantes et pressées sur une main déjà froide qu'il serre dans les siennes. Le temps est précieux, au brisement de tout un être, le comte a compris que son heure est venue. Au temps de la terreur l'un de ces maîtres mourait sur l'échafaud, ayant aux lèvres son sourire de patricien. Gérard veut mourir comme lui avec un sourire sur ses lèvres pâlies et sans bravade mais avec dignité. "Docteur, murmure-t-il, combien de temps ai-je encore à vivre?" Devant cette force d'âme, le médecin tressaille, mais il comprend qu'il ne doit pas faire la cruelle vérité.

"M. le comte, dit-il, vous pouvez vivre deux heures encore."

"Merci, dit Gérard d'une voix émue, et maintenant... qu'on nous laisse... seuls. Je veux faire ma paix... avec Dieu! à toi mon vieil ami le récit de ma... vie de pêcheur. La portière était retombée, ils étaient seuls, bien seuls, le saint et le pêcheur seuls, je me trompe. Tanguy après avoir vainement exploré la chambre du regard, ayant trouvé de tout, excepté ce qu'il cherchait, c'est-à-dire une croix, avait tiré de son sein un crucifix et l'avait attaché au bois doré de la couchette, prosterné au chevet du moribond il écoutait l'aveu de ses misères.

Que de larmes tombèrent de ces yeux amis, que de paroles échappèrent comme une lyre embrasée de ce coeur d'apôtre, ô âme si chère pour laquelle peut-être il avait souffert là-bas et qui allait recevoir de sa main le pardon suprême. Quel agenouillement de tout son être aux pieds du Dieu de miséricorde, quelle étreinte à ce frère repentant et soumis, à ce frère que Dieu tout amour avait attendu si longtemps, appelé si souvent et qui était enfin revenu à lui. Ah! cher généreux, chevaleresque Gérard, mourant par un acte d'héroïsme, élu de la dernière heure, mais si généreux dans son sacrifice, si joyeux dans sa paix reconquise, qu'il n'eût pas voulu, disait-il à un ami, reprendre cette vie que Dieu lui demandait, de peur... de peur de sacrifier encore aux idoles dont son coeur avait caressé si longtemps les menteuses images, et c'était lui Tanguy, petit chétif misérable, qui ramenait à Dieu cette chère brebis. Ah! qu'à cette heure surtout ils sentirent tous deux, la force de ce lien que Dieu avait forgé pour unir leurs âmes, cette tendresse qui avait pris racine dans les eaux amères de la douleur. Ah! c'était maintenant la fleur sainte et bénie qui plonge sa tête parfumée dans l'onde sacrée de l'amour d'un Dieu. Leurs lèvres se rencontrèrent sur les pieds du crucifié et la main du comte Gérard se glaça dans celle du missionnaire qui s'était levé pour le bénir une dernière fois.

L'aube blanchissante d'un matin d'été pénétrait à flots dans la chambre aux tentures de soie où sur un lit de parade dormait dans la sereine beauté de la mort celui qui avait été le comte Gérard. Une soeur de charité agenouillée dans un coin égrenait son rosaire, un prêtre s'y promenait récitant ses petites heures, c'est tout! L'homme si recherché la veille n'avait auprès de sa dépouille que la religion pour gardienne. Des fleurs arrivèrent à profusion, le comte ayant la veille donné l'ordre de décorer sa maison pour une fête qu'il voulait donner à ses amis. Les fleuristes qui n'avaient pas été mis au courant des lugubres événements de la nuit s'arrêtaient stupéfaits s'apprêtant à remporter leur moisson odorante, d'un geste le missionnaire les arrêta. "Non, non, dit-il, qu'on en mette partout et sur tout! c'est un renouveau, c'est une renaissance." Et l'on fit comme il disait.

Deux mois plus tard Tanguy disait à sa noble patrie la France, un dernier adieu et retournait dans son exil d'Orient, pour y conquérir des âmes à la religion du Christ et qui sait peut-être aussi, pour y cueillir la palme du martyr?

ANNA ROBINSON.

# COLONIAL HOUSE

## SQUARE PHILLIPS

# Grande Vente Annuelle d'Escompte

# DURANT CE MOIS



**N**OUS offrirons notre stock entier (à l'exception de 2 ou 3 lignes, que nous sommes liés par contrat, de vendre à prix fixe) à des escomptes variant de

## 10 p.c. à 75 p.c.

Plus 5 p.c. d'extra pour le comptant



Une attention spéciale est donnée aux ordres par la malle.

# Henry Morgan & Co., Ltd

## SQUARE PHILLIPS, MONTREAL



# Si elles avaient un million de dollars

Les idées de Mme E. Stuart Phelps.

Dire ce qu'on ferait avec un million de dollars est presque aussi difficile que de raconter ce qu'on ferait d'une éternelle jeunesse, d'une non moins éternelle santé, du suprême génie, ou de l'amour idéal;—on éprouve quelque inclination à garder ses propres vues à ce sujet. Parlant de philanthropie, je ferai remarquer que c'est une qualité personnelle, et que, généralement, on ne donne que selon son tempérament. Il

est rare, en effet, qu'un esprit de charité puisse être communiqué à qui ne l'a pas en soi. Ainsi, parmi nos multi-millionnaires, il y en a qui donnent un million de dollars, pour des recherches dites scientifiques. A mon avis, ce n'est tout bonnement que pour multiplier la vivisection de pauvres animaux morts. Pour ma part, si je les avais, je donnerais vingt millions de dollars pour faire condamner les vivisecteurs et empêcher qu'on ne soit inhumain. Il me faudrait trop de temps et de place pour donner mes vues dans un journal; mais, en un mot, je puis dire que vingt personnes s'ingénient à soulager l'humanité, quand il y en a à peine une qui cherche à soulager les animaux qui ne peuvent expliquer leurs tourments.

En général, je pense que la fortune est d'autant mieux employée qu'on ne la répand pas aveuglément. Ainsi qu'il en est de la force, du talent ou de tout autre don, elle devrait être pour ainsi dire concentrée. Tout dans la vie moderne se spécialise, je ne vois donc pas pourquoi il n'en serait pas de même de la charité. Les gens devraient se faire une éducation en cela comme en d'autres choses. La fortune bien employée est presque toute-puissante. Aussi, peut-elle améliorer les existences et rendre le bonheur là où, autrement, on n'aurait connu que misère. Voilà pourquoi le donateur, conscient de ce fait, éprouve peut-être plus de plaisir en donnant que celui qu'il oblige.

E. STUART PHELPS WARD.

Pour les indigents méconnus.

Si on venait de donner un million de dollars à une femme, et qu'elle me demande comment l'employer, je lui dirais: Faites en sorte que ce million aille aux indigents méconnus qui vivent non loin de vous; qu'il aille aux pauvres, bien élevés, qui ne mentent jamais; qu'il aille aux instituteurs et institutrices mal payés; aux veuves qui, ayant des enfants, échappent avec peine à la mort par l' inanition; toutes gens qui n'ont jamais un dollar à leur disposition, soit pour acheter un livre nouveau, soit pour passer un jour à la campagne, ou pour se procurer le moindre agrément qui rende l'existence supportable.

Je dirais à cette femme, faites une surprise, par exemple, au vieux comptable votre voisin, et envoyez-le quinze jours au bord de la mer; ou à votre ami le violoniste, qui a faim de musique; à celui-là faites-lui cadeau de billets lui permettant d'entendre, toute une saison, les concerts d'une symphonie; ou bien donnez de jolis trousseaux à des filles qui n'ont pas le sou.

Pour ma part, si j'avais le dit million de dollars, j'aurais une voiture, dans laquelle tous les jours je promènerais des femmes du peuple, pauvres, surmenées, ou impotentes. Je leur ferais faire des promenades à la campagne; aussi, je donnerais des banquets aux indigents que nul n'invite; et, à chaque bienfait, je mêlerais ma sympathie, ma joie, mes larmes—moi-même.

R. HARDING DAVIS.

Comment agirait M. E. W. Freeman.

Si j'avais un million de dollars, je ferais construire une belle église de pierre, près de chez moi, et je l'appellerais la chapelle de l'Espérance. Là, avec tous les gens du voisinage, j'assisterais aux offices religieux. Pour cette église, j'achèterais un bel orgue. Puis, je fonderais une bibliothèque paroissiale, où ne se trouveraient que des livres instructifs, à même de rendre l'homme et plus noble et meilleur. Et si j'étais heureuse de mon oeuvre, je la multiplierais. MARIETTA HOLLEY.

Ce que ferait Clara Morris.

La possession d'un million de dollars ferait de moi une personne très affairée, pleine d'espérance et d'enthousiasme. Ma première action serait de faire quelque chose pour contrebalancer les effets de la grande vague de mépris qui s'abat sur le labeur domestique, privant les maisons de confort et de gaieté, et dispersant vers des horizons dangereux nombre de filles trop instruites pour faire le ménage. Je

m'efforcerais de convaincre les jeunes filles de la beauté et de la dignité des plus élémentaires travaux de ménage, lorsque bien et consciencieusement faits. Je leur dirais que laver la vaisselle est un art, rudimentaire il est vrai, mais non sans intérêt ni qualités.

J'établirais aussi des refuges pour les victimes de la société, que la vie et les métiers ont usés. Comme quelqu'un le disait l'autre jour: "La loi se contente de ne pas permettre notre disparition par les anesthésiques, — elle réserve cela aux animaux, qui ne peuvent s'en plaindre." Car les infortunés dont je parle, après avoir lutté pour assurer la vie des leurs, se voient un jour chassés du nid par les jeunes, pressés d'arriver... et, sur leurs vieux jours, se trouvent souvent et sans ressources et sans asile. Certes, des institutions où ces pauvres infortunés, tout en semblant produire quelque chose par leur travail, trouveraient un foyer, produiraient un vif contentement à qui en ouvrirait les portes aux malheureux!

Voilà les deux choses que je ferais, avec mon million de dollars, après avoir fait construire autant de fontaines que le permettraient les règlements de la ville, pour chevaux et chiens altérés.

CLARA MORRIS.

Deux projets de Mme Langster.

Si j'avais un million de dollars à ma disposition, je les emploierais à deux fins corrélatives. J'aiderais aux jeunes filles intelligentes et pauvres à achever leurs études, dans les meilleurs collèges destinés aux jeunes filles plus fortunées, et, d'autre part, je donnerais du confort et aiderais les jeunes ouvrières en facilitant leur établissement. Tout comme en m'intéressant aux bonnes oeuvres féministes. Bref, j'aiderais toutes les personnes intéressantes qui sombrent dans la vie, faute d'un peu de secours au moment psychologique.

MARGARET E. LANGSTER.

Comment agirait M. E. W. Freeman.

Je donnerais à des gens pauvres, et par annuités, des sommes variant de deux à



MME E. W. FREEMAN

cinquante dollars. Parfois, mais pas souvent, je dépasserais les cinquante dollars. Jamais je ne donnerais ainsi moins de deux cents dollars. Ma charité n'irait pas dans les taudis des agglomérations du prolétariat, mais je m'efforcerais de soulager la misère ignorée; je veux parler des personnes qui ne souffrent pas physiquement, à proprement parler, mais qui souffrent moralement de ne pas pouvoir s'assurer un revenu suffisant pour leurs vieux jours, ou qui manquent des petites choses qui relèvent l'existence aux yeux des personnes bien pensantes. Je connais des gens à qui deux cents dollars de revenus de plus, par an, donneraient la paix et la tranquillité d'esprit, pour le reste de leurs jours. Gens qui, incessamment luttent pour la vie, afin de se soustraire à la charité publique, et qui constamment souffrent de l'amertume que leur prodigue l'adversité. Il y a tant de personnes qui possèdent une petite maison, qui ont assez de quoi payer

les taxes, mais pas un sou de plus, et qui, en outre, sont trop âgées pour travailler, comme elles le firent jadis. Or, pour cette classe de citoyens, aux modestes habitudes, un peu plus d'argent par an assurerait leur indépendance.

Ma sympathie va, comme irait une partie de mon million, aux gens qui, ayant eu, n'ont plus, et qui souffrent beaucoup moralement. Cependant, je doute qu'il m'arrive de donner une forte somme d'un seul coup. Car, je suis d'avis que beaucoup de personnes âgées, dans le besoin, sont ou incapables de gérer de fortes sommes, ou sont continuellement les victimes d'une mauvaise fortune, ainsi que cela se voit trop souvent. Il ne serait donc pas sage, de toute façon, de leur confier une forte somme. Mieux vaut la placer pour elles et qu'elles en touchent les revenus.

Puis, dans d'autres buts, il est probable que je mettrais de côté le revenu d'un quart de million de dollars; avec partie de cette somme, je lèverais des bibliothèques, j'aiderais à des jeunes gens à terminer leur éducation, et les mettrais à même de gagner leur vie. Même, j'achèterais de jolies choses pour les jeunes filles pauvres, qui meurent d'envie de les avoir. Aux vieillards, je procurerais des joies auxquelles ils ont vainement rêvé toute leur vie et dont ils furent privés, parce qu'ils avaient besoin de tout leur argent.

MARY E. WILKINS-FREEMAN.

Comment Mme B. Booth dépenserait son million.

J'aimerais à dépenser un million de dollars là où il profiterait le plus, pour diminuer les besoins urgents, pour empêcher le vice et soulager la pauvreté. J'ai trouvé tout ceci sous le voile qui cache les prisonniers de mon pays, et les tristes foyers qu'ils représentent... On a fondé beaucoup d'hôpitaux; on construit constamment des bibliothèques; les collèges sont royalement soutenus; l'oeuvre des missions est magnifique; ce qui n'empêche pas que les Etats-Unis aient 84,000 hommes en prison, pour la plupart démoralisés. Ils retournent à l'ouvrage sans énergie, — n'ont que peu de chance d'avoir de l'ouvrage, — souvent à leur sortie de prison ils n'ont plus de maison, n'empêche que de tous côtés mille choses les tentent qui, de nouveau, peuvent les jeter dans le mauvais chemin. Il est vrai, dans ce cas-là, dans certains Etats on donne \$5.00 au prisonnier, pour aborder de nouveau la société, et aussi un vêtement complet; dans d'autres Etats, ils reçoivent dix dollars, tandis que, enfin, dans d'autres Etats moins charitables, on ne leur donne que le billet de chemin de fer pour les renvoyer à l'endroit d'où ils sont. Or, si on ne fait rien pour aider ces gens-là, fatalement ils rentreront de nouveau dans le monde des criminels, car les revenus d'un labeur honnête leur sont supprimés, à moins qu'une main amie ne vienne, avec influence, à leur secours.

Donc, si j'étais riche, j'ouvrierais des sortes de "home" à l'intention des prisonniers libérés. Là, ces hommes pourraient de nouveau s'habituer à la liberté, et ils pourraient ainsi se procurer du travail, ou on le leur procurerait.

J'aurais un fonds spécialement affecté à l'achat d'outils et d'équipements pour ceux qui trouvent du travail, mais qui ne peuvent l'entreprendre, faute d'aide. Car, le menuisier a besoin d'outils, par exemple, tout comme le wattman a besoin d'un costume. Le début dans la vie, c'est tout pour l'homme qui est décidé à bien faire. Or, l'aide qui enlève à l'homme son indépendance, ou qui l'appauvrit, ne peut qu'amener la ruine, tandis que celle qui lui rend ses forces et ses aptitudes est un bienfait divin.

En plus, je placerais un fonds pour le bénéfice des familles sans ressources, où des innocents souffrent de la disparition soudaine du chef de la maison. De la sorte, ces familles pourraient payer leur loyer, en temps de maladie, et acheter des vêtements pour que les enfants puissent aller à l'école. Je doterais des "homes" pour enfants, dans le cas où il serait impossible qu'on les garde à domicile. Je ferais aussi des "homes" pour les mères ayant des bébés, sans que cela les empêche d'aller à leur travail quotidien, heureuses qu'elles seraient de savoir que leurs enfants seraient bien soignés, et ayant tout le jour l'espérance de les revoir, le soir venu.

Dans les grandes villes, j'ouvrierais des buanderies, qui pourvoiraient du travail aux femmes qui, maintenant, ont recours au hasard pour faire des lavages chez elles. Appartenant à ces buanderies seraient des salles d'asile, où les mères pourraient ame-

ner leurs bébés, près du lieu où elles travailleraient.

Enfin, je construirais à New-York un refuge pour femmes, — non un abri rudimentaire pour les déshérités, ni un local où on payerait plusieurs dollars par semaine, — mais une maison confortable, ayant l'aspect d'une maison de famille, où pourraient se rendre les femmes épuisées par le travail et découragées, et cela pendant plusieurs jours ou semaines, jusqu'à ce qu'elles puissent trouver du travail. Cela sauverait beaucoup de femmes soit de la ruine, soit du suicide.

MAUD B. BOOTH.

Mme Whitney voit plusieurs solutions.

Quant à moi, j'avoue ne pas posséder du tout le million de dollars en question. Même, je ne me vois point de titres pour l'avoir, et j'ai peur de mourir riche. Cependant, vivre riche, c'est courir considérablement une telle possibilité. Mais si, soudain, je me trouvais possesseur d'un million de dollars, je pense savoir ce que j'en ferais. Par exemple, je m'assurerais et j'écrirais des chèques, jusqu'à ce qu'il soit pas mal distribué, et qu'il ne m'en reste assez que pour finir mon existence modeste.

A mon âge, quelques milliers de dollars devraient suffire.

D'abord, je satisferais aux besoins de mes proches; puis je penserais à ceux dont je connais la pénurie, ou dont je pourrais soulager l'anxiété. Ainsi, je mettrais dans le confort une foule de personnes, ne donnant rien de superflu à personne. J'en ferais ainsi d'après mon savoir et avec la plus grande somme de sagesse possible. Et puis, tout en faisant le bien, je continuerais d'apprendre à le faire. Je secourrais ceux que la charité publique n'atteint pas, ou qui l'ignorent. Bref, j'agirais comme un exécuteur testamentaire, qui, avec philanthropie, devrait distribuer des legs.

ADELINA D. T. WHITNEY.

Mme R. McEnery Stuart esquisse une belle perspective de bonnes actions.

Si j'avais un million de dollars, je construirais de petits "homes" pour ceux qui en ont besoin, pensant pour ceux qui devraient les occuper. Je me suis beaucoup occupé d'oeuvres charitables et de gens qui font le bien. Or, personne n'a encore songé à ce que je viens de dire. Les directeurs des "homes" pour veuves, d'asiles pour orphelins ou de vieillards ren-  
MME R. McENERY STUART



MME R. McENERY STUART

sement, semblant ne penser qu'à une sorte de glorieux établissements. Ainsi, je me souviens d'avoir rencontré une pitoyable vieille femme absolument pauvre. Comme je lui suggérais de rentrer dans un bel asile, où il y avait des jardins avec des statues, elle me fit remarquer, presque textuellement: "Bien entendu, je ne demande pas mieux que de m'étendre sur un lit quand je suis fatiguée pendant le jour. Mais dans de telles places, cela est impossible. On y attend des visiteurs, et les lits doivent être aussi plats que des tables, unis et blancs."

Dans un établissement de ce genre, fort remarquable, je demandais à une pensionnaire: "Comment faites-vous pour avoir un plancher si propre?"

"Ah! dit la surveillante, très propre, c'est que nous ne permettons jamais qu'on mette une malle dans nos pièces; nous les faisons transporter à la cave."

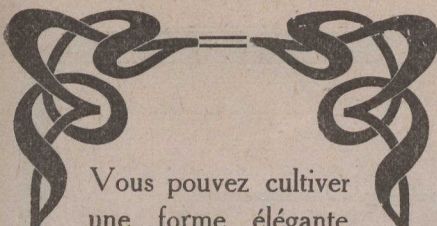
Je soupirais à cette réponse. Ainsi, les pauvres vieilles, qui marquent tant de gratitude qu'on leur ouvre les portes de l'asile, sont tout de suite, en y entrant, priées de perdre de vue les chers souvenirs de leur vie passée, qu'elles y ont apportés! Ou de les montrer à des regards profanes, sinon ils vont à la cave. N'est-ce pas triste, surtout quand la cave ne peut être visitée que sur permission?

Qu'importe donc le fameux plancher. Des bouts de prélat, sous les malles, feraient bien mieux l'affaire. Car, alors, les pauvres femmes pourraient se consoler de la vue des choses chères.

Il ne suffit pas, en effet, qu'on leur donne l'abri; on leur doit aussi le confort et la paix du coeur.

Mme RUTH McENRY STUART.

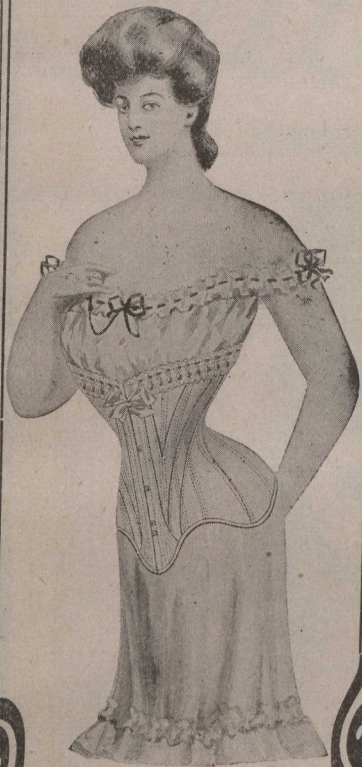




Vous pouvez cultiver  
une forme élégante  
par l'adoption et  
l'usage permanent du

## Célèbre Corset

*D. & A.*



Artistement dessinés,  
et avec chaque trait car-  
actéristique pour le dé-  
veloppement d'une for-  
me élégante, ces sous-  
vêtements ne peuvent  
faillir de prêter à votre  
taille une individualité  
distinctive.

Et cette individualité  
ne permet pas aucunes  
exagérations ou extrémi-  
tés — c'est une expres-  
sion artistique des meil-  
leurs lignes de votre  
propre figure.

Quelques soient les di-  
mensions de votre taille,  
vous pouvez vous procu-  
rer un de nos nouveaux  
modèles qui vous fera  
admirablement bien.

Vous pouvez acheter  
un corset "D. & A."  
pour \$6.00 ou \$1.00 et à  
différents prix intermé-  
diaires, dans toutes les  
bonnes maisons de mer-  
cerie, nouveautés, lingè-  
rie, corsets, etc.

L'ESSAYER,  
C'EST  
L'ADOPTER

## A NOS LECTEURS

**N**OTRE correspondant parisien désire  
constituer une collection de photogra-  
phies canadiennes. Il est prêt à  
payer de 20 cents à 40 cents, ou  
même d'avantage, toute photographie  
intéressante. Ceux de nos lecteurs  
qui savent manier l'objectif et qui  
possèdent des instantanés sur la chasse, sur les  
mœurs et coutumes du pays, sur les Indiens, sur  
les curiosités naturelles de leur région, pourront  
nous les communiquer, en marquant au dos de  
chaque épreuve leur nom et adresse, un numéro  
d'ordre, et, surtout, quelques indications concer-  
nant le sujet photographié. Ils recevront une  
réponse, et le montant de la vente, dans un délai  
d'un mois après réception.

### NOS PRINCIPAUX ANNONCEURS

#### AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.  
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Chérier.  
Tél. Bell Main 4400. Tél. Bell Est 2982.

#### ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE  
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD  
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

#### ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

BEAUVAIS FRERES 316 rue St Laurent.  
L. J. A. SURVEYER  
Tél. Main 1914. 6 rue St Laurent.

#### ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO., 160 rue Craig Ouest.

#### BUANDERIE ET TEINTURERIE

A. F. DECHAUX, 62 rue Ste Catherine Est.

#### CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest.

#### COIFFEURS

PALMER & SON  
105 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 391.

#### CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

#### DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis.

#### ENCADREURS

MORENCY FRERES, 346 Ste Catherine Est.

#### FOURRURES

O. NORMANDIN  
350 rue St Laurent et 220 rue St Jacques.

#### HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS  
212 rue St Laurent.

#### MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI  
10 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE  
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064.

MALE ATTIRE, 475 rue Ste Catherine Est.

DOMINION COOPERATIVE  
Chambre 6 et 7, 11 rue St Sacrement.

#### MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est.

#### MEUBLES

RENAUD, KING & PATTERSON  
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389.

#### NOUVEAUTES

JETTE & LEMIEUX, 432 Boul. St Laurent.

#### PHARMACIENS

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est.

A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario.

L. A. BERNARD, 92 rue Ste Catherine Est.

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury.

LABORATOIRE S. LACHANCE, Limitée  
87 rue St Christophe.

#### PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.  
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche.

#### PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

NORDHEIMER PIANO CO.  
589 rue Ste Catherine Ouest.

#### PLOMBIERS

N. DULUDE  
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.  
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant.

#### PIERRE LECLERC

1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361.

#### POELES ET FOURNAISES

LA FONDERIE CANADIENNE  
496 rue Ste Catherine Est.

LUDGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier.

#### POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

#### VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul.

A SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier.

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET  
REMEDES BREVETES, ETC.

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Bi-  
quina — Corsine — Savon "Baby's Own" —  
Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — To-  
nique du Père Koenig — Antikor Laurence —  
Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham  
— Remèdes de Mme Gaspard Dion — Samaria  
— Remède du Père Mathieu — Poudres Orien-  
tales — Mousse de Mer — Baume Rhumal —  
Vibrateur santé Snyder — Trésor des mères et  
des nourrices.

## Calmez ces douleurs

Une seule application de

**NERVOL**

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,  
Maux de Tête, Névralgies,  
Sciatique, etc.

En vente chez tous les phar-  
maciens. Expédié franc de  
port sur réception de 25c

John T. LYONS  
8 Bleury, Montreal



## MADAME

Vous pouvez  
Nettoyer et Polir

vos poêle et vos  
ustensiles de cuisine  
AVEC



La Mine Grasse et le Poli pour  
Métaux

**OZO**

plus promptement qu'avec tout autre  
produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, em-  
pêche les poêles de rouiller, polit rapide-  
ment; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux  
**OZO**

Est l'extrait le plus popu-  
laire pour nettoyer et polir  
vos ustensiles de cuisine,  
enseignes en cuivre, nickel,  
etc. Il n'égrotte pas, il  
ne contient ni benzine, ni  
pétrole, ni acides.

Demandez ces produits  
et exigez qu'on vous  
fournisse les véritables.



The OZO Co. Limited,  
MONTREAL.



## FEMMES et JEUNES FILLES

DÉSIREUSES DE PLAIRE

Veillez au développement de  
votre Buste. C'est le secret de  
la beauté des Sultanes, réalisé par  
les fameuses

### PILULES PERSANES

de Tewfik Haziz Téhéran (Perse)  
Elles agissent pendant votre som-  
meil. Pas de Massage.

\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00

Société des Produits Persans  
Boite Postale 1031 MONTREAL, Canada  
Mentionnez ce journal en nous écrivant

## Le Patinage sur glace est en grande vogue



Avez-vous une bonne paire de

## Patins?

Si non, venez nous voir

Nous avons l'assortiment  
le plus complet à  
Montréal de

Patins, Batons pour Hockey,  
Pucks, Etc. Toutes les qualités pour  
toutes les boues.

*Beauvais Freres*  
316 RUE ST LAURENT



# The Montreal Photo-Engraving Co'y

Ce titre acheté de l'Hon. T. Berthiaume, est la propriété de "L'Album Universel," 51 rue Sainte-Catherine Ouest

**ERNEST MACKAY, Propriétaire**



Cet atelier est installé dans le même local que L'ALBUM UNIVERSEL, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain. ¶ Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure:entrepris et garantis pour l'élégance et le fini. ¶ Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis. ¶ Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "IDAY," grain, etc. ¶ Spécialité : Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention. ¶ Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.



**The Montreal Photo-Engraving Company**  
**51, RUE SAINTE - CATHERINE OUEST, MONTRÉAL**

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Succursale à Québec : Léger Brousseau, 13, rue Buade, Québec.